

Soeur

Marie

Etienne_Persu

Stocq

1955

A. F. STOCQ

INSPECTEUR DIOCÉSAIN HONORAIRE

CONGRÉGATION DES SŒURS DE L'UNION
AU SACRÉ-CŒUR HOUGAERDE

VAL-VIRGINAL



MARIADAL

HOEGAARDEN

SŒUR
MARIE-ÉTIENNE

(ELISABETH PERSU)

1894-1939

Maîtresse des Novices.

ÉDITIONS J. DUCULOT, s. a., GEMBLoux

1955



SŒUR MARIE-ÉTIENNE.

A. F. STOCQ
INSPECTEUR DIOCÉSAIN HONORAIRE

CONGRÉGATION DES SŒURS DE L'UNION
AU SACRÉ-CŒUR HOUGAERDE

SŒUR MARIE-ÉTIENNE

(ELISABETH PERSU)

1894-1939

Maîtresse des Novices.

UNE ROSE POURPRÉE DU VAL VIRGINAL

*« Je comprends de plus en plus
que ma vie doit se passer en
actions de grâces et en sacrifices
débordants d'amour ». (1937).*

ÉDITIONS J. DUCULOT, s. a., GEMBLOUX

1955

En publiant ces pages, l'auteur déclare se soumettre aux prescriptions du Pape Urbain VIII, toutes les fois qu'il sera fait mention de faits prodigieux, de miracles, de sainteté.

A. S.

IMPRIMATUR :

Mechliniæ, 14 Augusti 1955.

Nihil obstat

A. VAN DEN DRIES,
can. lib. cens.

Imprimi potest

L. SUENEN,
vic.gen.

SOURCES ET SIGLES

S. M. E. — Bloc-notes, correspondance, écrits : [tout extrait est imprimé en italiques].

Arch. — Archives du couvent de Hougaerde.

Bul. — Échos du val virginal, bulletin des Anciennes Élèves Hougaerde.

— Bulletin du centenaire de 1820-1920.

J. SOILLE — L'abbé François Joseph Delfosse [Duculot, Gembloux, 1948].

Illustrations de Paris année 1936 — Beautés touristiques de la Roumanie.

PRÉSENTATION LIMINAIRE

La personne que ces pages vous présentent, ami lecteur, est une jeune Étrangère richement douée du côté de l'intelligence et du caractère, que des événements de famille amenèrent en Belgique ; élevée dans les brouillards d'un schisme, elle chercha, avec droiture, la lumière ; l'ayant trouvée, elle se donna tout entière à l'éducation de la jeunesse et à la contemplation ; brilla dans l'une, ascensionna rapidement dans l'autre ; s'envola épuisée, à 44 ans, dans sa patrie définitive.

Élisabeth Persu naquit à Bucarest et y résida 18 ans ; la beauté touristique de sa ville natale est si grande que l'Illustration de Paris lui consacre un de ses numéros. Le reporter la qualifie de Capitale la plus occidentale de toutes celles du Proche-Orient.

On y a créé, dit-il, des boulevards magnifiques ; l'un d'entr'eux est à peu près l'équivalent de notre Avenue Foch. Son Parc-Royal, jadis terrain marécageux, s'étend sur des centaines d'hectares asséchés ; des pelouses fleuries encadrent des lacs de 80, même de 150 ha, reliés par des ponts légers. L'ensemble, avec ses chalets, ses bars, ses clubs nautiques et sportifs, est aussi attrayant que notre Bois-de-Boulogne ; c'est l'oasis enchanteresse où les citoyens vont s'étendre à la fraîcheur pendant les chaudes journées d'été.

Le couvent-pensionnat où elle mourut a gardé pieusement, jusques aujourd'hui, son souvenir : tel un vase d'albâtre qui fleure longtemps l'essence parfumée qu'il a contenue...

Il est situé le long de la chaussée Tirlemont-Hougaerde,

dans un pays peu visité, si monotone même que de fortes jumelles ne pourraient déceler la plus petite colline sur aucun horizon. Il est tenu par des religieuses vouées à l'enseignement.

Leur Congrégation a eu d'humbles débuts : après que la Révolution française eut supprimé les œuvres scolaires chrétiennes, un prêtre wallon, de Gouy-lez-Piéton, le vénérable Abbé Delfosse prit à tâche de joindre à quelques religieuses enseignantes jetées, sans ressources, sur nos pavés des jeunes filles éprises d'idéal.

A ces « Filles de bonne volonté » il donna une existence communautaire sous la règle du Tiers-Ordre franciscain, adoptée dans maintes régions de sa province d'origine.

Avec ce personnel et le concours gracieux de bienfaiteurs, il ouvrit des écoles à Jodoigne d'abord, puis à Tirlemont, Nivelles et Hal ; enfin, vers 1820, il put acquérir de quatre religieux « bogards », survivants d'un ordre très ancien, leur propriété, assez délabrée, il y fixa la maison-mère.

En 1835, le Cardinal E. Sterckx approuva les Constitutions des Filles de bonne volonté et leur donna un nom riche de sens, celui de Sœurs de l'Union au Sacré-Cœur.

Le patrimoine s'appela poétiquement « Val-Virginal » : c'est là que viendra fleurir une âme de toute beauté.

Malgré les aménagements apportés ces dernières années par des Supérieures d'un grand dynamisme, rasant brasseries, étables et annexes pour les remplacer par un complexe de bâtiments scolaires modernes, ajoutant au pensionnat primitif, la Section Sainte Anne et une école normale, malgré cela, le patrimoine a gardé quelque chose de son aspect romantique, pittoresque, moyenâgeux.

C'est surtout l'étang, grand de plus d'un bonnier, qui a gardé son allure d'ancien régime. Une barquette amène à son îlot broussailleux, panaché d'un pleureur, celles qui ont besoin de solitude pour étudier ou pour rêver.

Très poissonneux, l'étang était le vivier des bons Pères qui pêchaient sans ligne ni filet !... Ils avaient creusé un chenal très étroit qui, en s'éloignant de la rive, allait s'élargissant en forme de bouteille ; ils bouchaient le goulot par des vannes quand ils venaient puiser les plantureuses carpes prisonnières ; les jours maigres étaient très nombreux au Moyen Age !

Ami lecteur, je vous ai présenté sommairement la personne dont vous allez connaître la très vertueuse vie et décrit les lieux où elle se déroula ; qui sait ? en les illustrant.

Vous pensez peut-être : il y a tant de saintes femmes dans nos monastères ; fallait-il bien ajouter celle-ci à leur légende dorée ?

En s'y décidant, les Supérieures cèdent aux sollicitations. unanimes, pressantes, d'éminents religieux qui l'ont dirigée, des directeurs successifs de la maison qui ont pu, jour par jour, pendant vingt-cinq ans, la regarder vivre, de ses élèves, de ses consœurs, de ses Novices qui, l'ayant approchée de très près, se portent tous garants de l'héroïcité de ses vertus et de ses actions.

Ils ont laissé par écrit tant de témoignages laudatifs qu'il serait fastidieux de les citer tous, de même qu'il serait impossible de relire ensemble, d'extraire de ses carnets intimes toutes les effusions de son haut mysticisme et le lyrisme de son amour pour le bon Dieu.

Cependant, en vue de justifier les raisons de rendre publique cette belle existence si soigneusement laissée dans l'ombre et permettre à la « vox populi » de parler avant la « vox Dei », nous relèverons quelques-uns de ces témoignages.

Revenant du cimetière, Monsieur le Directeur déclara tout de go, à haute voix : « On bâtira un jour une basilique ici ».

Des consœurs ont fait plus d'une fois cette réflexion : « C'est heureux qu'on l'ait enterrée près du mur extérieur, pour le cas d'une exhumation possible ».

Une dame bruxelloise a écrit : « J'ai eu l'insigne faveur d'être son amie ; mais c'est objectivement que je déclare : personne n'a jamais pu la trouver en défaut, elle était déjà sainte sur terre avant de l'être au ciel ».

« Parfois, nous lui trouvions le défaut d'être lente à la besogne. Au fond, c'était encore une qualité, car elle trouvait que « ce qui valait la peine d'être fait, valait la peine d'être bien fait, pour la plus grande gloire de Dieu ».

Mater Bathide, Directrice de l'Institut Santa Maria de Bucarest, en passant son élève à sa sœur, la Révérende Mère de Hougaerde, lui écrivait : « Je vous envoie une perle ; on l'appelle ici un sac de vertus... miraculeusement préservée : c'est une prédestinée ». Et c'est d'une jeune fille de dix-huit ans, qui n'appartenait pas encore à la « vraie croyance », qu'elle parlait ainsi.

D'un religieux flamand, S. J., ce court extrait d'une lettre : « Die heilige ziel had het *zeer ver* gebracht in de liefde Gods ».

D'une ancienne élève : « J'ai obtenu deux grandes grâces en recourant à l'intercession de Sœur Marie-Étienne ».

Consultés sur l'opportunité du projet mis à exécution, trois religieux éminents par leur science et par la connaissance qu'ils avaient de leur pénitente, ont fait les réponses suivantes :

Du premier : « Votre projet est excellent. Il peut en résulter un bien spirituel de haute qualité. Plus que tout autre témoignage, mes lettres nombreuses, lui adressées, découvrirait les aspirations secrètes et si hautes vers la perfection, de son âme sollicitée par tant de grâces de choix. Je souhaite que les confidences que vous avez réussi à recueillir soient connues, tout en restant étrangères au secret sacramentel... A l'œuvre donc ».

Du second : « Mon impression *très nette* est qu'il s'agit là d'une âme merveilleusement douée des grâces de Dieu. Je loue en particulier, comme un petit chef-d'œuvre en son genre, plein de bon sens et d'esprit surnaturel, le schéma qu'elle a laissé à l'usage de la maîtresse des Novices qui lui succéderait. J'admire aussi les avis spirituels contenus dans ses lettres à ses consœurs missionnaires. Je conseille, pour finir, de développer et de compléter sa biographie ».

Le troisième est un Jésuite français qui, ayant eu l'occasion de connaître la Maîtresse des Novices de Hougaerde, édifié et surpris, revint la voir et, par correspondance, conserva sur elle une influence insoupçonnée. Voici ce qu'il écrit en apprenant sa mort, le 8 janvier 1939 : « A la Sainte Église seule, il appartient de proclamer officiellement la sainteté de ses enfants... Mais de votre côté, ma Révérende Mère, discrètement, parlant peu vous-même, soyez portée à recueillir, sans bruit, notes et témoignages sur votre *Sainte*, pour ne pas manquer à Dieu, s'Il veut se glorifier en elle, pour le bien des âmes en votre Congrégation, en Belgique, en Roumanie et au-delà même, en votre mission au Congo... ».

Restons-en là. L'auteur tiendra compte de leurs avis très sages et compétents. Si, quelque jour, Rome voulait enquêter sur le cas de Sœur Marie-Étienne, tous les témoignages des survivants, tous ses écrits seraient à sa disposition.

En attendant, ce premier florilège, laissé à dessein sans conclusion, calmera l'impatience de ceux et de celles qui l'ont connue, admirée et aimée, et les portera peut-être à l'imiter un peu.

SŒUR MARIE-ÉTIENNE

CHAPITRE I

UNE AME DANS LES BROUILLARDS DU SCHISME

A. AU FOYER PATERNEL.

Élizabeth Zina (Zoé) Persu est née à Bucarest, le 12 juin (calendrier orthodoxe) ou 25 juin (calendrier grégorien) de l'année 1894, dans une famille opulente et mêlée aux événements politiques du temps. Son grand-père maternel avait été maire de Bucarest ; sa grand-mère maternelle, dame d'honneur à la cour du Prince régnant Cuza ; ses oncles, généraux, préfets, etc. Elle avait donc du sang militaire et patriotique dans les veines (1). Quatre frères l'avaient devancé au foyer : Gabriel, Sacha-Alexandre, Amet-Nicolas et René ; elle était la benjamine, non seulement par l'âge, mais par l'affection particulière qui s'attache à ce surnom et parce que la mort précoce de sa mère Zina l'avait faite orpheline à cinq ans. La petite Lisette n'en garda d'autre souvenance que celle contenue dans son second prénom.

Son père, Jean Persu, était un homme foncièrement bon, droit, religieux même. Quand il passait devant une église

(1) Renseignement ignoré jusqu'après sa mort.

de Bucarest, en bon croyant, il la saluait. Il éleva, avec une affection redoublée par son veuvage, sa famille, dans la belle demeure de Bucarest, dont la tour *faisait tressaillir la jeune fille dès qu'elle l'apercevait...* ou dans la villa de campagne qu'il possédait aux environs, portant à son frontispice : Perzunari = maison des Persu.

Haut-fonctionnaire, il était vice-directeur aux Finances et régissait en même temps les biens d'un Prince Bibesco de Valachie qui joua un rôle politique important entre 1843-48.

Ce Prince, qui gouverna leur province pendant les six années de l'occupation russe, fut contraint d'appliquer ce qu'il était convenu d'appeler « leur Constitution organique ». Il devint le chef d'un soulèvement révolutionnaire contre l'occupant ; vaincu, il dut abdiquer et se retira dans les montagnes de la Transylvanie.

Monsieur Persu, qui était en somme son Ministre des Finances, dut être mêlé aux événements qui marquèrent la dernière étape de la lutte en Roumanie pour sa complète indépendance, réalisée en 1878 ; son érection en royaume ne fut proclamée qu'en 1881, trois lustres seulement avant la naissance de Lisette. Rien d'étonnant que sa fille ait conservé ce chaud patriotisme dans lequel elle avait vécu au foyer paternel.

Celui-ci, hélas, déjà atteint au cœur, va l'être à la tête. Monsieur Persu rend le dernier soupir devant l'Icône familiale, en 1910, douze ans après sa femme. Il disparaît presque brusquement, après une brève maladie, malgré les soins que lui prodiguaient, et la science, et le dévouement inlassable de sa fille angoissée. Il la laisse à seize ans, isolée en face de l'existence et de ses périls ; isolée, car c'est la dislocation du foyer : Alexandre se marie, les autres frères vont s'égailler, qui en France, qui ailleurs, pour raisons d'études ou d'affaires.

Pour leur sœurlette, ce fut la crise, dont les rapports qui en sont restés n'osent avouer toute la virulence. La puis-



L'adolescente qui aimait à plaire.



ÉLISABETH PERSU, jeune orpheline.



GRILLAGE D'ENTRÉE DU « VAL VIRGINAL »
TEL QU'IL ÉTAIT A L'ARRIVÉE D'É. PERSU.

sance de souffrir est en raison directe de celle d'aimer et la richesse de cœur de la fillette était immense.

On a écrit : crise d'âme aiguë... pendant des mois... ébranlement de sa foi religieuse... état presque désespéré... Aujourd'hui, on dirait : crise d'existentialisme. Le vieux Job l'avait connue, lui qui, ayant perdu fils et filles et tous ses biens, gisant sur son fumier, maudissait la nuit de sa naissance.

Quand Saint Paul énumère, dans une sorte de litanie, les misères de son apostolat, il la finit par ces mots découragés : « Taedet me vivere, Je suis dégoûté de vivre ». Pour l'orpheline aussi, la vie ne valait plus d'être vécue, désemparée qu'elle se trouvait, sans secours du dehors, sans ressort intérieur, au moment du plus grand chagrin de son adolescence.

Sans doute, à la mort de sa femme, le père lui avait donné, pour la remplacer, une institutrice distinguée. Mais Melle X, protestante de la Suisse française, n'avait rien remplacé du tout et n'occupait nulle place dans ce jeune cœur endolori.

Elle bornait son rôle à orner une intelligence précoce, à développer des dispositions naturelles pour les arts, la littérature, les langues étrangères. Elle était fière d'avoir façonné une élève d'élite, l'aidant à remporter, chaque fin d'année scolaire, toutes et les plus hautes distinctions au lycée officiel de Bucarest. A seize ans, sa disciple parlera couramment quatre langues : le roumain, le français — son autre langue maternelle —, l'allemand et l'anglais.

En outre, au contact journalier et intime où *tout était confié* avec quatre étudiants, ses frères, sa formation intellectuelle avait acquis plus de profondeur, quelque chose de plus viril que chez les étudiantes ordinaires.

Mais que peuvent toutes les éruditions du monde, les Muses les plus charmantes, la musique, la poésie, contre les crises d'âme et les coups accumulés du sort ? Quand une

expérience cruelle aura convaincu la brillante lycéenne de leur vanité, elle tiendra rigueur à « Mademoiselle » de ne lui avoir jamais parlé, ni de Dieu, ni des problèmes religieux, ni de la conscience ; elle devait pourtant savoir, la protestante, elle qui lisait la Bible, que « la piété est utile à tout, qu'elle a les promesses de la vie qui est maintenant et de celle qui sera » (1).

A l'école d'une calviniste, Élisabeth n'avait donc appris ni les principes de la conscience morale ni l'utilité de la piété ; elle n'était pas armée pour les combats de la vie. Avait-elle puisé plus de force dans la religion de ses parents ?

L'Orthodoxie orientale est moins éloignée de la vérité catholique que nos hérésies d'Occident ; à part la discussion byzantine prétendant que le Saint Esprit procède directement du Père et non du Père et du Fils à la fois (Filioque), leur Credo est, à peu de chose près, le nôtre.

Léon XIII, dans son Encyclique sur l'Union des Églises, souligne que l'Orthodoxie a conservé nos éléments essentiels : les sacrements et la dévotion mariale concrétisée dans les Icônes.

Le culte de celles-ci tient une place que nous avons peine à imaginer. Saint Jean Damascène écrivait à leur propos : « Elles renferment un mystère ; il faut les considérer comme des sacrements, porteurs d'énergie et de grâces ». On comprend, dès lors, la vénération qui les entoure, le privilège qui en réserve la confection aux moines, la bénédiction solennelle qui préside à leur installation, leur caractère volontairement hiératique et symbolique (2).

A la mort de Madame Persu, le père rassembla ses enfants devant la dépouille mortelle et, montrant l'Icône familiale de « la Vierge Mère de Dieu », il leur dit : « Désormais,

(1) *Pietas ad omnia utilis es, promissiones habens vitae quae nunc est et futura.*

(2) *Collectanea Mechliniensia*, 1952.

voici votre Mère ». Ce legs paternel aura plus d'influence sur l'avenir de la benjamine que le peu de pratique retenu de l'Orthodoxie Elle va l'expérimenter dans la crise qui suivra la dislocation du cher foyer.

Ceux de son temps n'en ont pas soupçonné toute la profondeur ; mais Sœur Marie-Étienne en a laissé quelques souvenirs dans de pauvres carnets de notes écrits sans but ni intention.

En voici une page qu'elle intitule : *Opera Domini narra-bo*, où elle narre les opérations divines en elle ; c'est *un regard sur mon passé pour m'exciter à cette reconnaissance constante qui convient à une âme eucharistique... pour entretenir aussi en moi une confiance sans bornes dans l'infinie miséricorde.*

Bien que née dans le schisme, dès le berceau, le Seigneur a voulu que je Lui appartienne par la grâce du Saint Baptême.

Venue au monde le lundi 12/25 juin, je le reçus le mercredi 8/21 novembre de la même année 1894.

A trois ans, Il m'a merveilleusement préservée de la mort : assise sur la tablette d'une fenêtre du premier étage, sous la garde de ma nourrice ; indignée de la voir manger les noix qui m'étaient destinées, je fis en arrière un mouvement violent qui me projeta au dehors, sur d'énormes planches ayant servi à un emballage. C'était à Perzunari, à la maison de campagne, face à la porte d'entrée devant la cave. On croyait me relever morte : j'en fus quitte pour quelques jours de violents maux de tête.

Après la mort de ma mère, bien qu'élevée par une protestante, je fus instruite dans la religion chrétienne orthodoxe. Beaucoup de notions restèrent vagues ou incomprises. On me faisait réciter une petite prière avant le coucher.

Parfois, aux grandes fêtes, papa nous faisait agenouiller au pied des Icônes de sa chambre, pour nous faire dire quelques prières, le matin, quand nous allions lui offrir nos vœux.

Chaque année, on se confessait à la maison le vendredi-saint et, le samedi-saint, nous faisons nos pâques, hélas ! sans conviction, nous baisions l'Icône mais du bout des lèvres, même... du bout du nez !

Le culte filial était dévotement entretenu ; on y était fidèle, pieusement ému et recueilli durant les visites au cimetière.

Nous n'assistions à la messe du dimanche qu'exceptionnellement, quatre ou cinq fois en tout.

Nos fêtes de famille n'étaient que très faiblement empreintes de religion ; notre minuscule respect pour les Popes, les cérémonies du culte et les objets sacrés diminuait à la longue.

Des réflexions impies m'influençaient.

A treize ans, je n'avais plus aucune pratique religieuse : il me restait un fond vague de croyance en un Dieu mystérieusement présent. Le problème angoissant : D'où viens-tu ?

Où vas-tu ?

Pourquoi es-tu ? resta, dans la suite, un mystère sans réponse, dans la solitude et la contemplation du ciel bleu et profond.

Par curiosité, j'ai assisté, entre onze et douze ans, à une messe de minuit dans la cathédrale catholique.

L'éveil des passions me trouva sans frein pour les dompter... sans force pour m'opposer aux capitulations de la pauvre nature... à quelques légères condescendances. Malgré une dignité extérieure, une certaine réserve naturelle, mes lectures, mes désirs de plaire, des affections naturelles (parmi lesquelles elle compte l'attachement à sa maîtresse de piano, qu'on qualifiait d'enfantine) me mettait sur la pente du péché.

Elle ajoute à cela : Ma détresse intime... solitude d'âme de plus en plus sensible, remords douloureux de n'avoir pas soigné mon père avec un oubli total de moi-même, peines délicates de famille, incompréhensions, contradictions de mon entourage, tout cela m'avait menée au désespoir, même à la tentation du suicide.

Pour survoler tout cela : faiblesses de la chair, détresses de l'esprit, solitude du cœur, il lui aurait fallu, petite colombe, l'envergure d'un condor, oiseau qui vole le plus haut de tous.

Ce vautour géant des Cordillères des Andes, quand gronde la foudre dans son ciel en feu, monte droit, hélicoptère vivant, plus haut que les nuages. Et là, planant, les deux ailes étendues, s'endort au-dessus de la région des tempêtes.

Mais l'âme que le schisme a rendue exsangue, stérile comme un figuier sans sève divine, desséchée comme une citerne sans eau, n'a pas encore ces ailes ascensionnelles.

C'est à cette époque précisément de faiblesse religieuse que Sœur Marie-Étienne rapportera toujours ce qu'elle nomme *les désordres de mes quinze ans, toutes mes souillures et mes péchés, souhaitant de les noyer dans les ondes sacrées de l'amour qui m'enveloppe ou dans le sang dont la croix bien-aimée est détrempée.*

A quel point faut-il admettre la gravité de ces aveux ? Laissons-la se juger elle-même.

En 1924, elle écrira : *Peut-être que, par une délicatesse de l'amour de Dieu, je n'ai pas perdu l'état de grâce, malgré le désordre de ma vie passée... Il peut ne pas y avoir eu offense formelle à Dieu, vu mon ignorance ; Dieu m'aurait gardé la grâce sanctifiante, tout en me pénétrant de ma misère : misericordias Domini in aeternum cantabo.*

Quoi qu'il en soit, la crise allait finir et la protection visible de la Tutrice désignée par le père ne tarderait pas à se manifester.

CHAPITRE II

UNE AME QUI TROUVE SA LUMIÈRE ET SA VOIE

J'eus un premier retour inconscient, presque instinctif, à la prière : le soir, en pleurs, au pied du lit, à genoux, je disais : « Mon Dieu, faites comme Vous savez que c'est le mieux, car moi je ne sais pas. » Et elle répète cette phrase en roumain.

Poussée par une grâce prévenante, j'eus recours à Marie : dans de courtes visites faites à la dérobée dans la chambre mortuaire demeurée vide et froide... Là, à genoux, devant cette même Icône de la Vierge portant l'Enfant Jésus dans les bras, je lui disais, le regard voilé de larmes : « Recommandez-moi à votre Fils »... car il me semblait que son regard maternel se baissait vers moi avec pitié et que, de la main droite étendue, elle me désignait à la miséricorde de son Fils. Vaguement, je reprenais foi en la divinité du doux Enfant Jésus.

La Vierge de l'Icône exerçait sa tutelle à cette même place où elle l'avait acceptée.

A. A L'INSTITUT SANTA MARIA, SOUS LE MANTEAU DE MARIE. (DE SEPTEMBRE 1911 A JUILLET 1912)

N'est-ce pas Elle qui, veillant sur cette adolescente pour la préserver et la réserver à son Fils, inspira à la jeune fille de se réfugier à l'Institut Santa Maria de Bucarest, maison

de grande réputation, à laquelle son nom servait de pavillon et que dirigeaient les Dames de Marie ?

En réalité, elle le désirait, *pour ne pas suivre son frère à Paris et continuer ses études de piano, à Bucarest, avec la maîtresse qu'elle chérissait.*

Mais plusieurs difficultés se présentaient : la principale était qu'il fallait appartenir au culte catholique quand on avait atteint la quinzième année, et Melle Persu l'avait dépassée. Cette mesure draconienne avait été prise pour prévenir les ennuis renouvelés, à chaque fois qu'une pensionnaire de l'Institut renonçait au culte orthodoxe. Le tuteur, sollicité par l'enfant, fit valoir l'esseulement complet dans lequel sa pupille devait vivre et la Supérieure céda : quoique âgée de 17 ans et schismatique, Lisette fut agréée, en septembre 1911, dans la pension de la rue Pilar Mos.

Les dix mois qu'elle y passera suffiront à révéler aux compagnes de la nouvelle venue quel trésor de qualités elle était.

Période brève, mais providentielle et décisive ! Placée au carrefour des chemins de son existence, dans une forêt dont la densité lui cachait le ciel, l'abandonnée arrive à la clairière où se dresse le poteau indicateur des bonnes routes vers l'orée.

« Trois fois, quatre fois heureuse si, comme les paysans dont parle Virgile, elle avait pu, dès le début, apprécier les biens devenus siens ! (Si sua bona norin) ».

Hélas ! elle n'en sentit d'abord que les mauvais côtés : « ...*première rencontre avec Dame Pauvreté* ; abandon du nid si chaud, vidé de la famille ; confort petit bourgeois de l'Institut remplaçant celui de la riche demeure paternelle, assujettissement au tran-tran d'un internat ; réglementation multiple d'une éducation en commun, après les années de liberté où les leçons alternaient avec les parties de canotage sur les lacs de la banlieue et les excursions hardies dans les montagnes transylvanes ».

Il n'est pas étonnant qu'elle s'exclame : *Que de serremments de cœur, que de larmes amères.*

De ces brusques contrastes, il est resté un triste souvenir : la première fois que la jeune fille se vit dans une chambrette humide et vulgaire, affaissée sur le tabouret d'un piano pour débutantes, à l'évocation de son superbe piano à queue, dernier cadeau de son père vénéré, elle se prit à pleurer.

B. PRODROMES DE SA CONVERSION ET DE SA VOCATION.

« Bienheureux ceux qui pleurent ; ils seront consolés. » L'orthodoxe désolée ne connaissait pas encore cette promesse ; pourtant, le Christ ne tardera pas de la réaliser pour elle. Il substituera à la pianiste trop affectionnée une religieuse et celle-ci deviendra pour elle une confidente, guide sûre qui la mènera à travers les brouillards aux régions de la lumière. Elle avait nom Mère Bathilde, déjà présentée.

Voici une note très importante intitulée : *Sous le manteau de la Vierge*, qui nous en apprendra long en nous découvrant la genèse de sa vocation, éclore sous l'influence de cette éducatrice exemplaire.

D'un seul bond, la désespérée d'hier prétend se hisser au standing d'une vie qui concentre en soi toutes les espérances divines et humaines.

A l'encontre de la nature où rien ne va par à-coups, « — nihil per saltus — » sa volonté d'une énergie peu ordinaire sautera toutes les barrières ; elle fera penser au feu souterrain qui creuse l'écorce terrestre, aux lames qui usent leur fourreau, à ces êtres d'élite qui emplissent une longue carrière en un court espace de temps.

La note débute ainsi :

Blâmes et calomnies du dehors (allusions sans doute à son entrée chez des hétérodoxes ?)... *du romanesque sans fond*

sérieux... pacification lente de mon âme... bien-être intime non encore soupçonné (autre allusion à la fin de la crise).

Premier attrait pour la vie religieuse :

Il fut provoqué par les réflexions que je faisais à la vue d'une Dame (Sœur Bathilde ?) passant alerte et souriante à côté de moi avec sa pile de cahiers ; par mon admiration tacite pour ce dévouement inlassable et si nouveau pour moi : l'amour qui l'inspirait ne serait-il pas le vrai ?

Reprise fidèle de la prière quotidienne, le soir, au pied du lit...

Retour à l'église orthodoxe, le dimanche, quoique sans conviction, ni dévotion...

Vacances de Noël passées au couvent sans assister aux dévotions du culte catholique...

Passions intérieures aussi violentes dès que je retournais dans le monde : goût aussi vif de plaire, etc... (1)

Le coup de grâce :

Au dortoir, en conversation avec Mère Bathilde et une ou deux élèves...

Soudain, lumière intérieure avec l'impression qu'elle émane d'un être invisible présent là, à la hauteur de l'encadrement de la porte, légèrement au-dessus de moi, vers ma gauche, en oblique.

Cette illumination intime qui me rend étrangère à l'entourage et à la suite de l'entretien, est accompagnée d'une vive impulsion à agir. C'est comme si une voix me disait : Tu dois faire quelque chose, mais je n'entrevois encore que vaguement ce quelque chose ; cependant, il me semble qu'il s'agit de me faire religieuse.

Je ne sais combien de temps je demeurai sous cette impulsion, mais elle ne me laissa plus de repos et l'invitation :

(1) Comme le lecteur peut le remarquer, ce n'est pas pour écrire sa vie qu'elle annote, sans phrase ni lien, ce qui se passe en elle ; c'est plutôt pour en tenir un agenda personnel ou un aide-mémoire reconnaissant.

« Tu dois faire quelque chose », se renouvela si fréquente, les jours qui suivirent, que, ne trouvant pas de répit, je me crus obligée d'en parler à une de mes maîtresses.

Sentant toujours que l'appel ne venait pas de moi, mue par une inspiration ; je dis à Madame Bathilde : « Je me ferai religieuse ». Sur le champ, je sentis que c'était bien cela et je fus soulagée.

La grâce, alors, travailla à me détacher :

- 1. de ma maîtresse laïque : ce jour même, je consentis à une rupture ; il ne m'en coûta plus d'en faire le sacrifice ;*
- 2. des jouissances du monde, mais celles-ci après des mois de tiraillement ;*
- 3. de mes passions et habitudes de péché ; pas une seule fois, la Sainte Vierge ne permit que j'y cède dans sa maison.*

C'était la secousse, surnaturelle ou non, laquelle, après avoir fait démarrer son char embourbé dans le découragement, surchargé des misères du passé, va poursuivre son œuvre mystérieuse.

Je sentis les vertus théologales infusées dans mon âme après les affres du doute :

- 1. la foi : en présence du Saint-Sacrement, sans qu'on me l'ait dit et que j'aie osé le demander, j'ai compris, j'ai senti que c'était le Seigneur et, dès lors, quels désirs !*
- 2. l'espérance : en reprenant confiance dans la beauté de la vie, beauté surnaturelle, toute idée de mettre fin à ma triste existence disparut ; je renonçai sans plus hésiter au moyen conçu auparavant pour atteindre cette fin criminelle.*
- 3. l'amour : Ah ! l'amour, quel souvenir ! Mise dans l'alternative de choisir entre un époux terrestre et Jésus, sentant le moment décisif, mue par une nouvelle impulsion mystérieuse, je répondis catégoriquement non à la créature tandis que, dans mon cœur, je formulai pour la première fois*

un acte de pur amour : Lisette aime Jésus. (Lizeta imbesta pe Jesus) C'était dans la rue Suvenir à Bucarest.

Jésus n'attendait pas autre chose pour rompre les chaînes de mes péchés d'habitude, pour mettre fin à mes luttes et à mes hésitations. Désormais, j'allais être à Lui pour toujours.

Cette note si révélatrice se termine par des résolutions.

Chez Melle Persu, quand l'intelligence éclairée par la foi a compris, la volonté n'attend plus pour agir.

Le Cardinal Manning, l'illustre converti, dans l'autobiographie où il raconte les étapes qui l'ont mené, de pasteur anglican à la pourpre romaine, a cette phrase : « je n'ai jamais péché contre la lumière. » Si je comprends bien, il insinue qu'à chaque conviction nouvelle répondait le renoncement ou l'obligation qu'elle imposait.

Elle aurait pu reprendre cette affirmation à son compte : elle n'assista plus désormais aux leçons de religion données à l'Institut par une Orthodoxe ; à l'époque des pâques roumaines, elle trouva des prétextes pour ne pas rentrer chez elle et échapper ainsi à l'accomplissement des devoirs religieux que son frère aîné, au nom de tous, avait déclaré jadis sans valeur.

Enfin, voulant mûrir son passage à la vraie croyance, elle fit, pendant la semaine sainte, avec une amie, une retraite à l'insu de ses maîtresses. Madame Bathilde découvrit leur secret et passa, en catimini, l'histoire de la petite Thérèse de l'Enfant Jésus aux pieuses complices.

Cette introspection réfléchie, sous le regard de la Sainte Carmélite, confirma la résolution déjà avouée d'abjurer le schisme, d'accepter toutes les ruptures nécessaires et de suivre la foi nouvelle jusque dans les conseils évangéliques.

Écho de montagne qui répond aux cris montant de la vallée, la vocation est un appel d'en-haut.

Melle Persu l'avait entendu. Elle en était là quand elle entreprit de nouvelles démarches énergiques auprès de

son tuteur pour obtenir l'autorisation de se rendre en Belgique, afin d'y compléter ses études et, en réalité, pour étudier la religion catholique.

Quelle évolution en un temps record !

C. VOYAGES ENTREPRIS POUR LES RÉALISER.
(BUCAREST-HOUGAERDE)

Nous sommes en l'an de grâce 1912, devant les grilles d'entrée du couvent de Hougaerde.

Trois personnes viennent de sonner : deux plus âgées, chaperonnant vraisemblablement une jeune et jolie brunette, plutôt petite, l'air sérieux, mais d'un charme prenant. C'est elle qui, levant les yeux vers le clocher bulbeux de la chapelle, fait remarquer à ses compagnes, sur un ton désabusé : « Il pleut dès les premiers jours de septembre, en Belgique ! Que son ciel est donc triste et anémique ! »

La Sœur portière les introduit dans le hall menant aux cloîtres sur lesquels s'ouvrent les parloirs :

« — Qui désirez-vous voir, Mesdemoiselles ?

— *La Révérende Mère Antoinette, ma bonne Sœur ; annoncez-lui Mademoiselle Persu et ses deux cousines, de Bucarest.*

— De Bucarest ? »

Son teint basané, voilette jetée sur l'incarnat de ses joues rebondies, ses cheveux d'un noir de jais comme ses grands yeux, tout dénote, sans doute possible, une étrangère.

Si la physionomie est le miroir de l'âme, la sienne, ouverte, avenante, en laisse transparaître la beauté.

Ses yeux, qui lancent parfois de vifs éclairs, luisent d'intelligence et de fermeté ; leur regard est direct, c'est celui d'une âme droite ; son front est haut, c'est celui d'une volonté virile ; enfin, s'il fallait interpréter jusqu'à la cica-

trice qu'elle porte au-dessus d'une arcade sourcillière, elle serait la marque d'un tempérament impétueux.

Mais, pour la dévisagée, le décor a changé ; il est plus joyeux que celui du ciel ; même, il est à la fête.

De blanches gerbes de fleurs, entre de fines verdure, ornent les embrasures profondes des fenêtres ; des bouffées d'encens, échappées par une porte latérale de l'église, embaument les cloîtres que des bribes d'un cantique font résonner. Des voix pures laissent tomber du jubé ce refrain mystérieux :

« O mon Dieu, tout sans Toi, tout sans Toi, ce n'est rien ! »

C'est qu'aujourd'hui, 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, le couvent renouvelle sa jeunesse, comme l'aigle, dans la cérémonie émouvante des vêtures et des professions.

Les voyageuses, débarquées de l'Orient-Express, croisent de fraîches moniales, les unes portant, sur leur voile noir, une couronne, les autres, la virginité de leur voile blanc.

Melle Persu les suit d'un regard inquisiteur ; elle semble scruter le secret du bonheur concentré et silencieux qui flotte sur tous les fronts.

Sortant de la chapelle, un prêtre, en ceinture violette, distingué, moins par sa haute taille que par son allure d'une impressionnante dignité, détourne sur lui l'attention.

Elle interroge :

— « C'est Monseigneur Legraive, évêque auxiliaire de notre grand Cardinal, son collaborateur intime ; il est venu, en cette journée solennelle, remettre personnellement, à chacune des Fiancées du Christ, un exemplaire de la Règle, enrichie des Normes publiées par le Pape régnant Pie X ».

Plus tard, tous ces détails seront devenus, pour Sœur Marie-Étienne, bien significatifs : ils lui rappelleront la fête mariale, la cérémonie des vœux, l'importance que l'Épiscopat attache à la Règle, forme de vie parfaite.

La Révérende Mère l'attendait, cette jeune fille qu'une lettre de sa sœur qualifiait de prédestinée.

Elle venait s'inscrire à l'école normale ; mais était-ce le seul vrai motif qui lui avait fait entreprendre ce long, très long voyage, du Proche-Orient à notre Mer du Nord ? Devait-elle quitter un des plus charmants pays du soleil pour celui de la pluie, uniquement pour des diplômes ?

Les lecteurs savent déjà que non.

A l'Institut Santa Maria, elle avait entendu des voix l'appelant au bercail de l'unique Pasteur ; et cette jeune Roumaine à qui on avait peu parlé de Dieu, rêvait de Lui faire les derniers sacrifices.

Fidèle à l'une de ses directives de vie, *qu'il faut se mettre à la recherche de la vérité quand on doute ou qu'on hésite*, elle venait la chercher ici ; prudente et ferme en même temps, elle voulait vérifier sur place, dans une ambiance propice, loin des oppositions et des attrait du monde, si *l'amour animant les personnes consacrées était bien le vrai*.

Les organes essentiels d'un avion ne quittent jamais l'usine sans avoir passé par le banc d'épreuve ; ainsi procédait-elle pour mener à bien l'œuvre qu'elle édifiait !

Un autre but, secondaire celui-là, inspiré par la bonté, était d'épargner, par son éloignement, à ses bienfaitrices de Santa Maria, les avanies que provoquait toujours une conversion réalisée dans cet Institut.

Mais tout cela devait rester celé à ses frères jusqu'à l'heure qu'elle jugerait propice.

Suivons à présent Melle Persu dans son premier contact avec les édifices scolaires du pensionnat.

Elle arrive à l'époque de leur transformation, au stade des démolitions et des reconstructions, de rajeunissement et de modernisation.

Cédant aux exigences du confort, de l'hygiène, du sport, et aux progrès de l'enseignement, les Supérieures actuelles réalisaient ce que leurs devancières n'avaient pu que désirer pendant un siècle, faute de moyens.

Seuls, l'église et les cloîtres avaient une réelle valeur

artistique, que la Commission belge des monuments authentiquera plus tard.

Quant à l'école normale à laquelle la pensionnaire de Santa Maria venait s'inscrire, elle ne possédait pas de local réservé, mais seulement des classes sises au premier étage d'un quartier scolaire et ne disposait pas, pour les examens de fin d'année, d'un jury sur place.

Est-ce cette déception du début qui lui fera écrire plus tard : *Quand je suis venue ici, ce n'était certes pas pour trouver le bien-être ou y chercher mes aises...*

Cependant, on avait commencé à mettre la pioche dans les murailles branlantes de la ferme-brasserie, tout en asséchant la canalisation qui leur amenait l'eau de l'étang et, sur leur emplacement, s'élevait déjà un bloc important de grande allure, dénommé l'Institut Sainte-Anne.

Pendant que la jeune fille l'admirait avec ses cousines, on leur aura raconté, non sans fierté, la part prise par l'Archevêque de Malines à la création de la section nouvelle, à laquelle était réservé le bâtiment confortable.

Dans une visite faite à la Communauté, le célèbre Cardinal Mercier en avait suggéré la nécessité :

« Ce qui manque au cycle des études féminines, leur disait-il, c'est une section complémentaire pour les demoiselles de la belle bourgeoisie, qui ont terminé les études moyennes, même celles des humanités classiques. Appelées par leur condition sociale à gouverner une maison importante, à présider aux travaux domestiques, à contrôler l'office sans avoir jamais mis la main à la pâte, elles se trouvent au moment du mariage devant une lacune laissée dans leur formation.

« Pour la combler, l'Institut que j'entrevois devrait être ménager, mais à un échelon supérieur, tout en continuant d'être littéraire, polyglotte, artistique, sportif, etc... »

En mai 1909, Son Éminence avait daigné revenir pour bénir l'édifice.

Depuis trois ans, de nombreuses élèves, attirées par le programme pratique et intellectuel qu'on y appliquait, s'étaient inscrites ; elles venaient de Belgique, de Hollande, du Luxembourg, de Rhénanie, d'Angleterre et de Hongrie, assurant déjà le succès de l'œuvre répondant à un besoin réel.

Qui aurait pu penser, en cette année 1912, que cette jeune Roumaine était destinée par la Providence à confirmer la réussite de cette institution complexe et difficile, qu'elle en serait pendant dix ans, la cheville ouvrière ?

Polyglotte, elle parlera couramment les langues de ses élèves ; étrangère comme elles, elle pourra comprendre les dépressions inévitables chez des jeunes filles sevrées des joies familiales et nationales ; poète, artiste musicienne, jeune, elle pourra vibrer avec cette ardente jeunesse.

Mais laissons l'avenir à Dieu et le temps aux Supérieures de réaliser leurs projets.

La visiteuse d'alors pouvait admirer le jardin français déployé comme un tapis au pied de la belle façade intérieure ; et, parallèle à la Chaussée de Tirlemont, le jardin anglais, lieu de promenade et de sport.

Dans les années 22-24, elle verra démolir les murs vétustes peu accueillants de la façade principale ; celle-ci, avec son manque de style, avec ses soubassements plongeant dans un terrain inculte et vaseux, où le lac se traînait sans gloire, n'aurait mérité d'elle que le salut maussade adressé au ciel de ce 8 septembre.

L'école normale, avec ses deux tourelles élégantes, l'église voisine avec son clocher bulbeux, peupleront le ciel du monastère en donnant de l'élévation à l'ensemble.

Cette maison d'éducation prenait enfin l'aspect qu'on lui connaît et que tout le monde louange. C'est un pensionnat au milieu d'un vaste parc riant et salubre : car le quatrième côté de son quadrilatère bâti s'ouvre sur des perspectives champêtres, sur des boquetaux, sur des drèves, de longues

promenades longeant les deux berges du lac, des vergers,... sur cent recoins charmants qu'on photographie pour en conserver le souvenir.

Laissons les trois Roumaines les reconnaître ensemble pendant les derniers jours des grandes vacances, dans des promenades automnales, à travers les doubles rangées d'arbres chargés de fruits. Elles y gagneront l'impression d'un Hoegaerde alliant le pittoresque au confort des locaux nouveaux.

Au moment des adieux... elle priera ses chères cousines d'annoncer là-bas son inscription à l'école normale, en vue de conquérir des diplômes utiles, peut-être nécessaires, sans autre explication, ce qui justifiera aux yeux de ses frères un séjour prolongé en ce lointain monastère de Belgique.

En attendant la rentrée, Élisabeth s'emploiera à ranger ses bagages, à repérer sa place à la chapelle et au réfectoire, son pupitre aux auditoires, sa couchette au dortoir.

Le temps de lier connaissance et l'on se mit à la besogne. Le travail intellectuel fut doublement bienvenu, du moins pour elle, comme dérivatif à un accès de nostalgie qui se fit sentir au départ de ses compagnes de voyage...

Devenue religieuse, elle dira : *Le jour où j'ai abandonné ma famille et ma patrie, j'ai fait un acte d'amour parfait - nulle peine de l'exil ne me fut épargnée*, laissant entendre par là combien douloureuse avait été la brisure.

Pour ne plus revenir sur le mal du pays qui s'ajoutera, hélas ! à tant d'autres, jusqu'au terme de son séjour en terre étrangère, relevons-en quelques manifestations :

La première, son salut, plutôt maussade, au climat belge, en arrivant ;

ses aveux répétés qu'il lui aura fallu tout un an pour s'habituer et le désir immense de sa conversion, nécessaire pour l'y retenir ;

l'émotion douloureuse débordant d'un rapport de voyage où elle revit la demeure familiale et trouva Bucarest embellie ;

ses vers nostalgiques au souvenir de la terre natale.

la mélancolie qu'elle ressent à s'entendre appeler l'étrangère, tel Abraham, l'exilé de Chaldée, que les autochtones appelaient l'Hébreu, ce qui signifie la même chose ;

par contre, sa joie enfantine de trouver citée dans une de nos lettres épiscopales sa chère Roumanie parmi d'autres pays ;

son insistance, quand elle recevait son amie de Bucarest, pour parler et reparler de leur patrie commune ;

sans omettre le post-scriptum de sa lettre d'adieu à ses Directeurs spirituels : *Prière de ne pas laisser tomber dans l'oubli avec moi la promesse d'une mission à fonder en Roumanie.*

Et cependant, la maison brabançonne lui fut hospitalière ; elle l'aima et en fut aimée ; son ascendant sur toutes ses compagnes ne fera que croître et s'étendre avec les années ; mais l'attraction du lieu de naissance nous attache par le cœur plus fortement que les lois de la pesanteur, par les pieds, à notre planète.

Elle se mit donc à l'étude avec toute l'ardeur dont elle était coutumière déjà à Bucarest ; dès 1913, elle réussissait l'examen d'admission à l'école Normale moyenne, à Wavre Notre-Dame.

Désormais, son curriculum vitae en ces années troubles 1913-1918 ira s'enchevêtrant d'activités scientifiques et d'évolutions religieuses ; que le lecteur nous permette d'en finir avec les premières, moins importantes dans l'histoire d'une âme et de lui annoncer par-dessus les années que le diplôme définitif de régente littéraire fut conquis avec distinction, à Laeken, le 20 septembre 1918, l'allemand étant seconde langue.

Si l'on veut se rendre compte de la somme d'efforts représentée par semblable résultat, il faut se rappeler les difficultés accumulées pendant le lustre mouvementé de sa préparation.

Quand Melle Persu quitta son calme Orient pour notre Occident inquiet, en septembre 1912, l'atmosphère, chez nous, fleurait la poudre ; la presse relevait un par un tous les prodromes d'une guerre.

Notre Belgique, qu'elle venait habiter, est un triangle coincé entre deux voisins rivaux, trop puissants pour elle que l'histoire a faite trop petite ; traitée par les Français et les Allemands comme une sorte de « no man's land », elle ne peut les empêcher de venir vider leurs querelles dans ses plaines.

Leurs envahissements successifs rendent difficiles, parfois impossibles, notre mobilité à l'intérieur et notre ravitaillement dépendant de l'extérieur. L'occupation qui nous surprit en août 1914 suffit à expliquer pourquoi les examens de notre normalienne furent présentés devant des jurys différents, tantôt à Wavre Notre-Dame, tantôt à Louvain, pour finir à Laeken, en des circonstances désavantageuses.

A l'insuffisance des relations par fer, ou dangereuses par route, il faut joindre la pénurie de vivres.

Les armées modernes, innombrables comme les nuées de sauterelles, s'alimentant sur place, réduisent à la famine les malheureuses populations sur lesquelles leur vol s'est abattu.

Les maux d'estomac, constatés chez l'étrangère dès ses premiers contacts avec notre climat et notre régime, provoqueront, à la longue, des maux de tête d'une telle violence que la Faculté devra la contraindre à un chômage intellectuel complet.

Un article du bulletin de la Congrégation, range parmi les causes qui ébranlèrent à ce point sa santé — et non parmi les moindres, — la sous-alimentation qui provoqua ici et dans les pays circonvoisins l'épidémie appelée par le populaire grippe espagnole.

Ceci nous amène à signaler une autre incidence fâcheuse de la guerre sur la régularité des études ; plusieurs fois elle en interrompit le cours.

Sa famille exploita ces circonstances pour ramener la chère fugitive à Bucarest.

Son régendat, noviciat d'un autre genre, avait été l'apprentissage de sa destinée de sacrifices.

Quel fut, en cette période laborieuse autant que douloureuse, son état d'âme ?

Ses compagnes considéraient, avec étonnement, cette inconnue déconcertante qui ne faisait jamais la moindre allusion à ses succès, ni aux félicitations reçues des examinateurs ;

cette schismatique qui se montrait la plus pieuse à l'église ; la plus charitable, n'adressant jamais un mot malveillant, pas plus aux grandes qu'aux petites, les excusant, au contraire, les consolant, leur prêchant application et discipline, « pour plaire à Jésus » ;

la plus renoncée au réfectoire, acceptant sans remarque ce qui, dans nos menus, devait lui causer — elle le savait d'avance — des douleurs stomacales ; se privant de douceurs, bien qu'elle les aimât, chaque vendredi, l'avent et le carême entiers.

Ces menus détails, grands par les vertus qu'ils présupposent, ont été retenus par une de ses condisciples, devenue son amie.

L'étonnement serait devenu de l'admiration si on avait su que, sous une humeur toujours égale, un air joyeux, entrecoupé parfois de vives réparties, se dissimulaient bien des tristesses : éloignement de ses proches, souci de leur sort quand la Roumanie entra aussi en belligérance, mort du plus jeune de ses frères, soldat volontaire tombé en France au début de 1915.

L'incertitude du salut du jeune héros, l'inutilité des prières et sacrifices propitiatoires offerts, trop tard, pensait-elle, lui laissèrent au cœur une peine si lancinante qu'elle en fit part à un prêtre. La réponse la consola : « Pour Dieu, affirmait-il, il n'y a ni passé, ni avenir, ni trop tôt, ni trop

tard, mais un présent ; éternel et miséricordieux, Il a pu appliquer à votre frère vos mérites à l'heure propice. »

Revenons aux occupations de l'étudiante pendant ses vacances de guerre. Que fit-elle d'août à décembre 1914, lorsque le pensionnat se vida ?

Demeurée avec une seule compagne, elle partagea les angoisses de la Communauté, oubliant les siennes propres.

Le rapport du temps, signalant les progrès et le bonheur de la jeune néophyte, relève en ordre principal sa charité active pour les évacués de Louvain, puis pour les soldats belges hospitalisés au couvent lors de la retraite de Liège : n'était-elle pas une évacuée, elle aussi ?

L'album du Noviciat, dans un récit de sa main, détaille les événements tragiques de ces premiers mois d'occupation ; pour n'en citer qu'un, une démonstration hostile de uhlans accourus de Tirlemont pour donner à ces nonnes belges une leçon de respect à l'égard de leur Kaizer bien-aimé.

L'école normale, ayant malgré tout réouvert en décembre, Élisabeth trouva moyen de s'assimiler toute la matière de première année ; et, prodige d'application et de vitesse, elle en réussit l'examen dès janvier suivant.

Le dévouement apporté à nos civils, à nos troupes en recul, l'application à l'étude avaient ainsi rempli harmonieusement cette fin d'année.

Quant aux deux années de repos absolu, son horaire de convalescence conservé, mentionne des obédiences disparates accolées à des heures fixes telles que « courtes surveillances de petits garçons, récréation d'enfants, assiettes, plusieurs temps de liberté ou de repos ».

Il ne précise pas où ni à quoi elle employait cette liberté prélevée sur son repos, ses consœurs nous l'ont appris.

Melle Persu, fille du haut fonctionnaire de Bucarest, accroupie au potager, sarclait, fournissait l'office de légumes, de fruits cueillis ou ramassés au verger ; se prêtait docilement, d'humeur souriante, à tout ce qu'on nomme les

basses besognes ; elle paraissait être la suppléante de la vieille Sœur converse dont la mémoire est restée parce qu'elle fut simple et pacifique comme son nom.

L'humilité, comme toutes les vertus dont elle est la racine, ne tire pas sa valeur de l'importance ou de la vulgarité des charges ; non, sa beauté morale, son mérite surnaturel, sa gloire — *omnis gloria ab intus* — viennent des sentiments intérieurs qui l'ont fait naître et la réglementent et qui transparaissent dans les écrits suivants de la Novice :

Oh ! le bel exemple que l'Enfant Jésus me donne ! Caché au regard des hommes et petit, qu'Il est grand aux yeux de Dieu ! — Je ne désirerai plus briller par l'enseignement ou l'apostolat ; si Dieu ne m'en donne pas la santé suffisante, je serai heureuse de vivre cachée en Lui, comme Il vit caché en moi. Je veux être soumise à sa Volonté sainte dans les choses humbles plus encore que dans les grandes choses.

Dans une amplification poétique qui est bien dans sa manière, elle veut être comme une simple bûche de bois qui se consume au foyer du Sacré-Cœur. Il existe beaucoup d'espèces de bois de grand prix : acajou, ébène, bambou, chêne, savamment polis et sculptés ; j'aime mieux ressembler à l'humble bûche qui brûle en donnant de la chaleur et qui se laisse réduire en cendres, sans faire entendre d'autre plainte qu'un doux pétilllement. Puissé-je être consumée ainsi par la flamme de la charité divine.

Plus soigneusement que pour ses diplômes, sans se laisser attarder par les événements militaires, la nouvelle venue avait préparé son entrée dans la Communion des Saints.

Depuis son arrivée au Val, elle avait suivi avec le plus ardent intérêt les leçons de religion données aux grandes élèves par Monsieur le Directeur et, pour joindre la pratique à la théorie, s'était placée sous la direction d'un Révérend Père Jésuite.

Car elle soupirait après le jour où, s'échappant des prisons de Photius, elle pourrait être admise au bercail de Pierre, le seul qui eût les paroles de la vie éternelle.

Hélas ! Il fallait attendre son majorat, du moins elle le croyait ; mais le 3 décembre 1913, en la fête de saint François-Xavier, l'illustre Patron des missions, une joie inopinée lui advint : elle apprit que, sans plus de formalités ni d'oppositions, son attente serait comblée à la Noël toute proche et que, dans cette nuit très sainte, Jésus naîtrait à la fois dans la crèche et dans son cœur.

Parlant plus tard des désirs qui devraient précéder nos communions, Sœur Marie-Étienne confia que les siens avaient peut-être hâté l'heure fixée par le Bien-Aimé pour leur rencontre première.

Jéhovah, dans l'Ancien Testament, n'avait-Il pas abrégé les semaines de l'Avent messianique en considération des soupirs impatients des Justes, tels Tobie et Daniel ?

Le 24 décembre 1913, jour faste entre tous, vers 6 heures du matin, en présence de la Communauté assemblée, à genoux dans la chapelle aux murs lambrissés de chêne sculpté, Élisabeth Zina Persu abjura l'Orthodoxie et fit profession de foi catholique, apostolique et romaine, entre les mains de Monsieur le Directeur.

Détail de la cérémonie : le globe entourant la lampe du saint lieu s'était fêlé — elle le releva comme un symbole des brouillards de l'erreur qui venaient de se déchirer dans son esprit.

Dans la journée, elle se rendit à Louvain où elle fit la confession générale de sa vie à un Rd Père jésuite ; son aveu fut accompagné *de douces larmes et d'une componction d'amour*. Elle nomme ainsi le repentir qui s'adresse à Celui que l'on aime.

Les heures restantes se passèrent en compagnie de la Mère Vierge, arrivée à Bethléem que préparait pour « Celui qui allait venir » des langes, blancs comme neige, car il

neigeait en ce 24 décembre et la néophyte la regardait choir avec une joie qu'on croyait enfantine et poétique, en réalité parce que son esprit rapprochait cette blancheur tombée du ciel de la pureté immaculée de sa conscience.

Quant à son bonheur intime à la communion nocturne, il est resté son cher secret ; un de ses carnets nous a conservé ces quelques mots évocateurs : *O la divine rencontre ! — O le baiser d'amour ! — mon âme adore et se tait... Impression sensible du contact divin ! Commotion !*

C'est peu, mais c'est beaucoup.

En ce Noël inoubliable, la Rde Mère lui fit présent d'une croix d'argent ; elle la portera sur sa poitrine toute sa vie ; bijou mystérieux, elle le dissimulera, même à sa dévouée infirmière pendant qu'elle la soignera. Elle y graverait trois V, triple signature des vœux particuliers émis par la suite.

Autre surprise agréable : elle trouva, imprimé au verso du souvenir de la cérémonie, composé par une main inconnue, le rappel des vertus théologiques. C'est une poésie intitulée : « Croire, espérer, aimer. »

Le 25 juin 1914, vingtième anniversaire de sa naissance, — date qui ne dépendait pas de son choix mais, une fois de plus, de la bonne Providence, elle eut l'occasion de recevoir, dans l'église de Tirlemont, Celui que le Seigneur annonçait à ses Apôtres, comme un autre Lui-même, le divin Paraclet.

J'en reçus, dit-elle, de divines caresses : Il confirma ma dévotion à l'Eucharistie et au Crucifix... ; la première, répondant à mon désir inassouvi de la possession sacramentelle de Jésus.

Nouvelle venue à la Table sainte, l'ardente convertie fait penser aux nouveau-nés dont parle saint Paul, — quasi modo geniti — , insatiables du lait maternel.

Son émotivité très vive, — elle le reconnaît à l'occasion pour s'en défier, — perce jusque dans ses réactions religieuses : la grâce ne supprime pas notre nature, mais s'y superpose harmonieusement, dans une sorte d'union hypostatique. Rappelons, en exemple, la commotion de la première communiant au contact *sensible* avec Jésus-Hostie ; les visites au tabernacle qui sont pour elle *des heures de délices* ou *des sécheresses pénibles*, d'après l'accueil que lui réserve le divin Visité.

Il était utile de mettre dès maintenant l'accent sur la richesse exceptionnelle de sa sensibilité, de son cœur vibrant à toutes les beautés de la création, de l'art, de la poésie, pour comprendre ce que lui coûteront les séparations, les exils, les solitudes de l'avenir. Car l'Esprit qui travaille son âme l'oriente, avec des caresses sans doute, touches puissantes et délicates, non seulement vers le tabernacle de l'amour, mais vers la Croix des renoncements. N'anticipons rien.

La schismatique a trouvé la lumière, il reste à la néophyte de trouver sa voie.

D. DÉVELOPPEMENT DE SA VOCATION RELIGIEUSE.

Après les célestes faveurs qui avaient suivi ma confirmation, je tombai dans de pénibles incertitudes au sujet du lieu de mon entrée en religion : à Bucarest ? au Carmel ? à Hougærde ? Je sentais une impulsion irrésistible à retourner dans mon pays pour être fixée. L'arrivée inopinée, sans aucun avertissement, de mon frère A., pour m'y ramener, était providentielle.

C'est en mai 1915 qu'il arriva. « La Belgique, expliquait-il, est la proie d'un envahisseur farouche. La famille Persu est inquiète du sort de Lisette et la réclame sans délai. Je viens pour la reconduire chez nous où règne la paix dans

la sécurité » : prétexte, évidemment, pour reprendre la chère fugitive, mais qui servait à point donné ses actuelles préoccupations.

Avant de l'accompagner, elle demanda à un prêtre son avis au sujet de ce retour. Le voici, daté du 11 mai 1915 :

« Je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous retourniez dans votre pays le mois prochain, puisque votre examen (il était fini) s'en accommode. La Providence vous conduira : si elle vous veut quelque part, personne au monde ne pourrait l'empêcher de réaliser son dessein. Ne vous tourmentez pas : humainement parlant, je pense que ce voyage est opportun : votre santé, m'a-t-on dit, laisse un peu à désirer. Ces dernières années ont été pleines, pour vous, de luttes intérieures, de préoccupations graves, d'études absorbantes. Jouissez sans scrupule du repos. »

Sur ce, elle partit, laissant ses maîtresses dans l'anxiété ; son amie, dans la crainte de ne plus jamais la revoir.

Frère et sœur prirent, cette fois, la route de l'Italie pour éviter l'Europe centrale truffée de soldats et d'espions.

En arrivant à Brindisi, Élisabeth dévoila à son compagnon sa rupture d'avec l'Église roumaine.

Quel émoi dans le cœur de la jeune fille, en revoyant sa ville natale et les siens !

Elle fait penser aux soldats de la vieille Helvétie, qui désertaient en entendant bucciner dans le soir, par delà les frontières, la rentrée des troupeaux.

Va-t-elle désertier la Belgique ?

Elle était revenue pour trouver une réponse à cette question :

« Vers où, vers quoi orienter mon avenir ?

Apostolat en Roumanie ?

Contemplation dans un Carmel ?

Vie mixte dans une maison d'éducation comme à Hougaerde ? »

Faire du prosélytisme dans son propre pays la tentait plus que tout : de là, sa première démarche, en arrivant à Bucarest, fut une visite à l'archiprêtre de la cathédrale catholique pour lui apprendre sa promesse de fonder une œuvre missionnaire chez lui.

Il la rebuta, « les circonstances n'étaient pas propices, le pays pas mûr pour des entreprises de ce genre. »

Elle n'y pensa plus durant son séjour à Bucarest qu'elle visita et trouva embellie.

Pendant les trois mois qui auraient dû être un temps réconfortant de calme repos, l'étudiante fatiguée fut en butte à une offensive sans répit de la part des siens. Son retour au papisme passe encore ! mais ses projets pressentis de vie religieuse les avaient surexités.

Tous les moyens furent mis en œuvre pour venir à bout de sa ténacité, les uns bons, les autres excusables seulement au titre de l'amitié qui les inspirait.

Prenait-elle le chemin de la cathédrale ? On la filait : y assistait-elle aux offices, elle était catholique pratiquante. Commencèrent alors des plaisanteries sans fin dont on peut deviner le goût douteux par cette prière retrouvée longtemps après :

Quoiqu'en pensent mes proches, vous le savez, mon Dieu, ce n'est pas une déception sentimentale qui m'a attirée au fond du cloître, c'est uniquement l'amour miséricordieux et prévenant du Cœur de mon Jésus ; à Lui tout mon amour dans les siècles des siècles.

Elle revendique, on l'entend, la pureté et la beauté surnaturelle de sa vocation.

Les annotations suivantes feront comprendre, tout en la résumant, l'ambiance énervante et dangereuse à laquelle elle ne pouvait se dérober : *discussions pénibles... controverses moqueuses... un abîme entre mes convictions et les leurs, etc...*

Ne reculant pas devant un moyen périlleux où l'on peut, comme au jeu, gagner ou perdre, on tenta de ranimer son goût antérieur pour la vie mondaine, en misant sur sa jeunesse, sa beauté, son esprit pétillant et son inclination remarquée de chercher à plaire.

Plus adroit, l'aîné, qui s'était établi en France, lui proposa de le suivre à Paris.

Enfin, manœuvre de dernière heure, inavouable celle-là : quand elle parla de hâter son départ, sous prétexte que la Roumanie, à son tour, se préparait à entrer en guerre, on lui déroba passeports et visas nécessaires au voyage ; sans récriminer, elle fit de nouvelles démarches dispendieuses et compliquées pour s'en procurer d'autres.

Nul reproche n'est resté qu'elle aurait adressé aux siens au cours de cette pénible histoire ; elle n'est parvenue à notre connaissance que par des tiers.

Bref, en la fête de Saint Pierre-aux-Liens, elle apprit qu'elle pourrait reprendre le train de la libération, faisant remarquer comme toujours, la coïncidence du jour avec l'événement.

Venue au pays pour mettre fin à ses hésitations, elle en revint fixée.

Sans doute, son désir d'apostolat en Roumanie s'est avéré irréalisable et son attrait pour la contemplation laissé sans espoir immédiat ; mais le ciel va réaliser ses deux aspirations d'un coup, sans la retenir dans la zone du schisme, sans la cloîtrer dans un Carmel.

Toujours prévenante, la grâce divine va la reconduire à Hoegaerde : la vie mixte qu'on y mène peut concilier apostolat et contemplation tout ensemble.

L'homme propose et Dieu dispose : si souvent il en est ainsi !

Suivons l'évolution du choix providentiel, dans ses notes, en raccourci :

*promesse de mission impossible...
attraits pour le Sacré-Cœur...
poussée de la grâce pour regagner la Belgique... ; protec-
tion visible contre les obstacles venant de toutes parts... ; retour
au Val, des ailes au cœur... certitude d'y être rappelée...*

Cette conviction, elle l'avait depuis le mois de juin, premier de son arrivée ; il en est resté une preuve sans réplique, dans un poème intitulé :

Loin de Toi.

*O mon Jésus, quand ton épouse,
Sevrée de ton sensible amour,
Et loin du lieu de ton séjour,
T'appelle comme l'un des douze,
Tu sais, ô Maître, qu'elle T'aime
Puisque Tu vois tous ses efforts,
Le regret qu'elle a de ses torts,
Sa défiance d'elle-même.
Le bruit du monde l'effarouche ;
Comme le chevreuil, elle a peur ;
Elle ressemble à cette fleur
Qui meurt quand un mortel la touche.
Voilà pourquoi je Te supplie,
Jésus, mon Tout, mon seul Amour,
Fais au plus tôt poindre le jour
Où tout, en ce monde, m'oublie.
Puisque ta grâce me convie
A mieux T'aimer et Te servir,
Jésus, permets-moi de t'offrir :
Amour, beauté, jeunesse et vie. »*

Un post-scriptum porte : *A Bucarest, en juin 1915 (avant mon entrée au postulat).*

Faut-il induire de tout ce qui précède qu'elle va abandonner famille, patrie, de gaieté de cœur, en se basant sur les avanies subies chez elle et dont la dernière fut le mot lancé par ses parents en signe d'adieu :

« Tu n'es qu'une ingrate ! »

La vérité, c'est que le double arrachement lui fut très douloureux : elle ne s'en est jamais cachée.

L'animosité des Persu contre leur cadette n'avait pas atteint ni amenuisé son attachement fraternel, au contraire, l'avait confirmé ; blessante ou bénigne, elle lui avait révélé la sincérité, la profondeur, la douceur du lien qui les soudait les uns aux autres ; leur colère, c'était de l'affection exacerbée, retournée, invertie comme les peupliers de l'étang de Hougaerde, plus beaux quand on les regarde noyés, cime en bas.

C'est avec une blessure au cœur, lancinante, incurable, que la sœur quittera ses frères ; quand elle fera le vœu de victime expiatoire ce sera en partie et nommément pour eux ; aux approches de la mort, elle écrira une lettre attendrie, destinée à leur être transmise et qui commence ainsi :

...Mon désir était de vous dire encore une fois (et elle souligne) que j'ai souffert de votre séparation...

Quant à son beau, son cher pays, elle sentira toujours qu'elle en est sevrée, malgré les attentions délicates qu'on eut pour sa personne, en Belgique, et qu'elle reconnaît.

Poétesse, de culture latine, elle s'est identifiée plus d'une fois avec Mignon, la petite Italienne vagabonde, création si attachante de Goethe, laquelle dansait en chantant :

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
où la brise est plus douce et l'oiseau plus léger ? »

Dans ses dernières années, marquée par la souffrance, elle parodiait la ballade allemande y substituant le ciel à l'Italie :

*« Connais-tu le pays, doux pays de mon rêve,
Où mon exil souffrant à tout jamais s'achève ? »*

Les belles âmes aiment les belles causes, comme un peu leur Modèle inimitable. Arrivé au terme de son habitation parmi nous, l'Homme-Dieu a sangloté en revoyant Jérusalem, condamnée à la ruine avec son Temple ; la veille de sa Passion, Il ne s'est arraché des siens que de la longueur d'un jet de pierre.

Elle partit via Berlin, comme en 1912, mais, cette fois, sans cousine ni frère, bravant d'avance les dangers à craindre dans la traversée de l'Europe centrale en ébullition : ce ne sera plus un au revoir enthousiaste, mais un éternel adieu, aux ombres chères qui se levaient à son passage.

Quant l'express s'ébranle, elle se retourne, avec une crispation, sur Bucarest, la cité de sa naissance.

Il va l'emporter vers l'humble commune thioise, inconnue même en Belgique, n'étaient ses brasseries réputées. Mystère pourtant ! la vitesse de plus de cent kilomètres-heure lui paraît lente au gré de ses désirs.

Front collé à la vitre, elle dévore des yeux le film splendide qui se déroule du cher pays, « lequel se place, au point de vue touristique, parmi les plus favorisés de la nature. » (1)

Elle ne peut s'empêcher de faire des rapprochements entre celui qui arrive et celui qui passe ; leur contraste est parfois si fort qu'il amène sur ses lèvres un sourire d'ironie mélancolique.

Ce qui caractérise le paysage roumain jusqu'à la Hongrie c'est, déclare le journaliste français, la pluralité de ses éléments composites : les eaux, la plaine et la montagne.

La Valachie, qu'elle traverse d'abord, constitue une très riche plaine, d'une infinie variété.

(1) Cfr Illustration de Paris, 1939.

C'est sa province à elle, où dorment depuis dix ans son père, le patriote tant aimé, sa mère Zina, dont elle vient de revoir le portrait encadré ; c'est le cimetière où reposent ses ancêtres.

Elle ferme les yeux pour revoir en esprit, leurs traits dessinés avec des ombres ; ils semblent lui faire de la main un signe d'adieu et lui dire sur un ton de reproche : « Pourquoi nous délaisses-tu, enfant chérie ? »

Le fleuve qui féconde ces campagnes, le Danube, est le plus puissant et le plus long du vieux continent : descendant avec le Rhône et le Rhin, ses petits frères, de nos glaciers il se fraie un passage au travers de l'énorme massif des Carpathes jusqu'à la Mer Noire, où son triple delta embrasse une région unique par sa beauté, d'une poésie sans égale, épanouissement de vie orientale.

Rêveuse, elle considère, reflétée dans ses eaux, les ruines des anciennes citadelles de Trajan, celui qui a romanisé sa patrie après l'avoir conquise sur les Daces.

Car le Danube a son histoire, et elle la connaît : il fut la frontière de l'Empire contre les invasions des Barbares, des siècles durant.

En suivant, d'une ville danubienne à l'autre, le cours du fleuve qui les réunit, tumultueux quand il est resserré comme aux Portes de Fer, tranquille quand il est largement étalé, avec des pics solitaires ou des îles luxuriantes en son milieu, la musicienne se remémore le rythme berceur ou saccadé de la valse célèbre des flots bleus du Danube et, par ricochet, sa maîtresse de piano tant aimée.

Quant aux Carpathes, elles lui ont laissé un souvenir cuisant : paupières dilatées, elle tâche de repérer au loin le col où son pied a glissé, et son front s'est marqué par la chute : elle n'y distingue, hélas ! que les figures aujourd'hui moroses, rayonnantes jadis, de quatre étudiants en goguette et sa mémoire lui représente sans pitié mille détails joyeux de leur adolescence commune et confiante.

Elle arrive au royaume de Saint-Étienne, du Diacre plein de grâce et de force dont elle portera un jour le nom glorieux.

Avant de franchir la barrière hongroise qui va la séparer de sa patrie et de sa race, elle se retourne une ultime fois et murmure :

*« Terre natale dont ma chair est pétrie,
Soleil d'Orient qui hâla mon jeune front,
Défunts inoubliés, vivants toujours aimés
Je ne suis pas une ingrate qui fuis,
Je ne fuis pas, je vole... »*

Je vole au-devant du Fiancé céleste dont les douces prévenances m'ont conquise ; je languissais loin de Lui dans cette Église qui n'est pas son Corps mystique. En attisant dans mon cœur les attraites du Sien, Il m'a donné des ailes ! Comme à chacun des Douze, Il m'a adressé un appel : Suis-Moi ; j'abandonne tout pour Le suivre, comme eux. Avant mon départ, je Lui ai offert : Amour, beauté, jeunesse et vie, mais je gagne au change : Il me promet en retour le centuple de tout ce que j'abandonne et une place dans le plus beau des royaumes, pour celui que je perds. »

L'étape suivante la dépose sur les quais de Berlin où un incident grave l'attend.

Les esprits, en Allemagne, sont devenus de plus en plus soupçonneux depuis leur défaite sur la Marne.

Des espions arrêtent cette jeune fille qui court le monde, solitaire : son passirscheim n'était-t-il pas en règle ? Pendant douze longs jours, elle se demande angoissée « quand et par qui viendra la délivrance ? »

Un petit acte de charité, raconté par elle, mit fin à ses craintes et à son attente.

Je me promenais par les rues berlinoises quand je me heurtai à un marmot en larmes ; il venait de mettre à mal

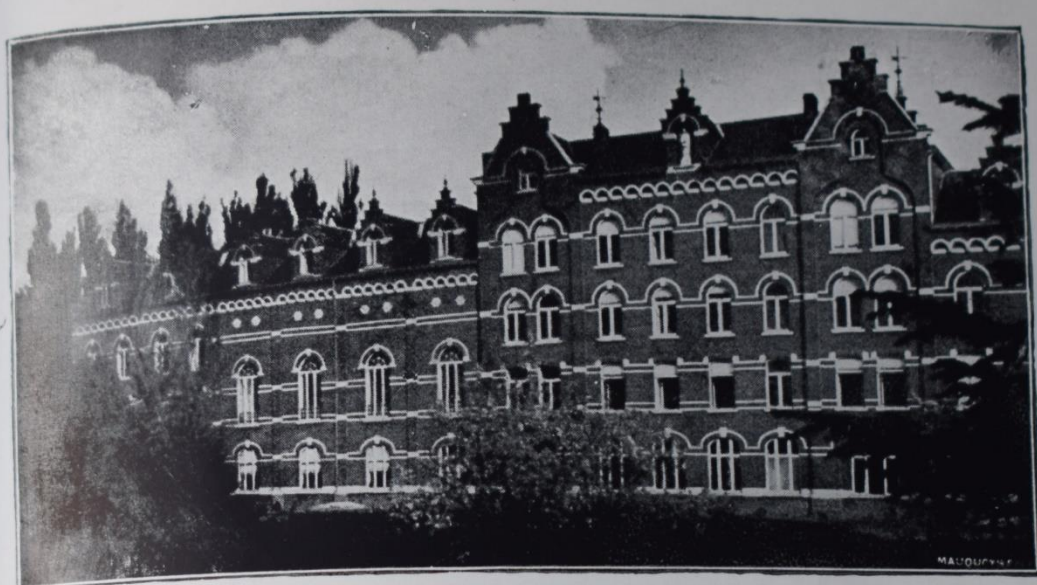
son ballon de jeu. Je courus lui en acheter un tout neuf dans un magasin et quittai le bambin consolé. J'entrai alors dans une église voisine, voulant remercier la Vierge du peu de bien que j'avais pu faire. Le soir même, au Rosaire, je reçus l'assurance que l'interdiction de repartir allait être levée.

Ses pérégrinations sont finies. Laissons-la descendre de l'express à Tirlemont et regagner Hougaerde à pied où une impulsion irrésistible l'avait amenée.

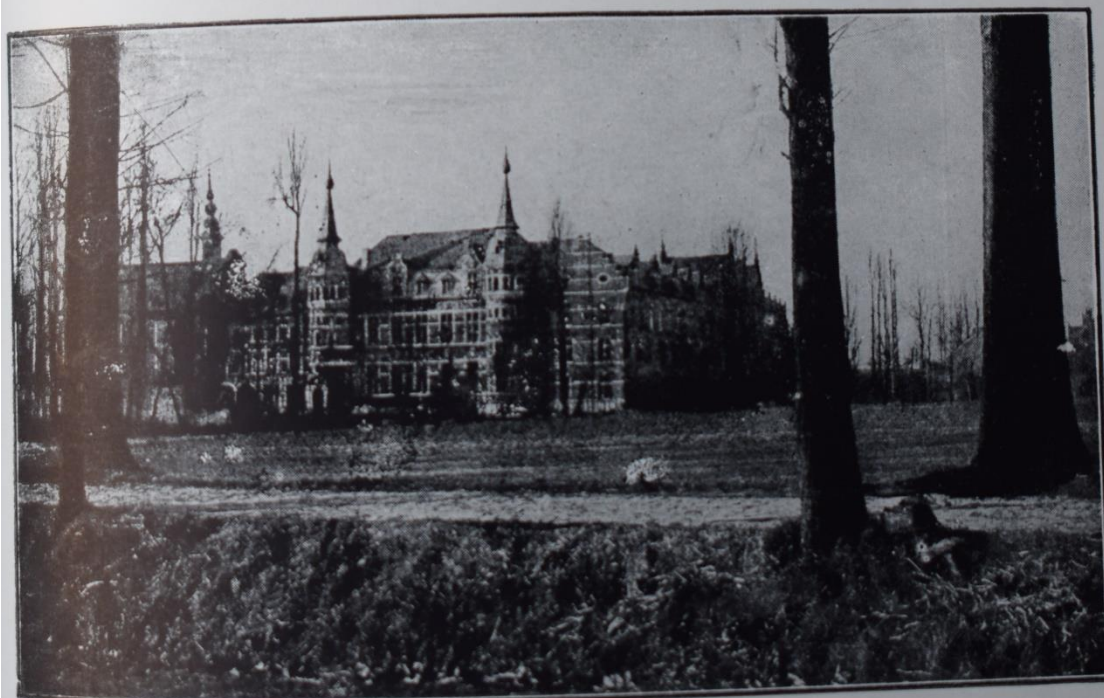
Elle « se réjouira, par la suite, d'avoir répondu à la grâce d'En-Haut et aux directives d'en-bas. »

Jetant, en août 1935, un regard rétrospectif sur cette partie dramatique de sa jeunesse, elle fera cette réflexion :

Quelle consolation de pouvoir me dire qu'un jour — c'est mon secret — le Verbe Lui-même a arrêté sur moi un regard d'amour pour m'attirer à Lui... Pourquoi ? C'est son secret. Mais il est certain qu'Il a des desseins particuliers sur moi et qu'Il me donnera la grâce de les réaliser.



INSTITUT ST ANNE.



ÉCOLE NORMALE.



VUE DE L'ÉTANG.

CHAPITRE III

L'AME QUI SE DONNE TOUT ENTIÈRE

A. SES VŒUX DE RELIGION.

Avant tout, la jeune fille avait hâte de s'engager par des liens sacrés envers Celui à qui elle a donné, et sa foi, et tout son cœur.

A son ardeur impatiente, les Supérieures n'imposeront qu'un délai de deux semaines : elles la connaissaient assez pour la désirer beaucoup.

Mettant à profit les derniers jours où elle peut disposer de sa liberté, elle s'en va, en compagnie de son amie, en pèlerinage aux sanctuaires célèbres de Hal et de Montaigu, faire part de son bonheur à Celle qui l'a préparée de longue main.

Ce devoir de reconnaissance une fois rempli, elle fait sa demande d'entrée au couvent en la fête de saint Barthélemy, laquelle se célèbre le 24 août, soit cinq jours après son arrivée, et, le 1^{er} septembre 1915, elle est reçue à bras ouverts par la Maîtresse des Novices.

Dès le début, constate cette dernière, la correspondance de la Postulante à la grâce fut généreuse et complète ; les privations de guerre, loin de diminuer sa ferveur, l'intensifièrent encore si possible.

Cinq mois plus tard, franchissant une nouvelle étape, elle reçut le voile blanc. C'est le R. P. Jésuite de résidence à Louvain, son vieux confident, qui prit la parole à la cérémonie de la vêtue, le 2 février 1916.

S'intercalent ici les premières déficiences de santé : aux maux d'estomac s'ajoutèrent de si violents maux de tête qu'on dut l'obliger de fermer cahiers et livres.

C'est après ce chômage qui lui parut bien long, qu'elle fut admise à la première profession, le 2 février 1918.

Enfin, s'exlame-t-elle, ma guérison était complète ! Complète ? elle ne le fut jamais, hélas !

A la rentrée de Pâques, on se remit à l'ouvrage et, le 20 septembre, elle passait brillamment l'examen final du régentat.

Le temps allait travailler pour elle ; faisons comme lui : on venait de réduire de cinq à trois ans la durée de la probation, si bien que ses vœux perpétuels purent être prononcés le 26 avril 1921.

Au sortir de la cérémonie, par un jeu de mots tirés de son nom : « Sœur Marie est tienne », elle rassure son amie de classe de la fidélité de son attachement ; mais celle qui vient de se donner tout entière à Dieu entend le demeurer sans partage.

Le beau sonnet qu'elle lui dédie est une façon charmante, autant que poétique, de prendre congé d'elle, non sans une pointe d'émotion. Le voici :

La charité,... plus grande que l'amitié.

*Savoir qu'on est aimé des personnes qu'on aime,
Vivre sous le ciel pur de leur douce amitié,
Voir fleurir en leur cœur tout ce que le cœur sème,
S'abriter, si l'on souffre, au sein de leur pitié,*

*Être sûr qu'en ce monde où tout est oublié,
Leur tendresse pour nous sera toujours la même,
Pour bien des cœurs aimants, c'est le bonheur suprême,
Mais de l'amour chrétien, ce n'est que la moitié.*

*Il faut d'autres plaisirs aux âmes généreuses,
Et ce partage égal ne les rend pas heureuses ;
A leur ambition, il faut un autre espoir...*

*Leur rêve est d'accomplir les plus grands sacrifices;
De l'oubli de soi-même, elles font leurs délices:
Elles veulent donner, bien plus que recevoir.*

Se retournant ensuite sur la série des bienfaits qu'elle a reçus de l'Unique Ami, la nouvelle Professe écrit :

Mes étapes en religion furent marquées par des lumières et des grâces intimes ; elle nous en révèle quelque chose : dévotion à la Passion, au Crucifix, au Saint-Esprit, Trait d'union avec Jésus, — goût de la vie intérieure, — désir de m'unir d'amour à Jésus, — une union plus profonde le 2 février, date de ma profession, — un attrait intense pour la contemplation, — deux heures de délices passées devant le Saint-Sacrement exposé au jour du Nouvel-An 1920.

C'est ainsi que, par des touches secrètes, l'Esprit de Dieu la préparait au degré de perfection auquel Il la destinait.

B. SES CHARGES ET SA MÉTHODE.

Sœur Marie-Étienne s'était donc vouée à Dieu dans la Société de l'Union à son Sacré-Cœur.

Embauchée à la première heure pour travailler dans sa vigne, elle va se donner corps et biens au labeur de l'apostolat.

Le Christ avait dit : « Je suis venu au monde pour rendre témoignage à la vérité ».

Aux Douze qu'Il avait formés durant un noviciat de trois ans, Il avait enjoint d'aller à toutes les races transmettre par voie d'enseignement son divin message et, par voie d'éducation, leur apprendre « à garder tout ce qu'Il leur avait appris ».

Le Maître avait formé aussi personnellement cette prédestinée, attisé en elle qu'un amour passionné enchaînait à ses pas le feu dévorant du zèle pour sa gloire et infusé la force de rendre le témoignage du sang à son évangile.

Les charges que l'obéissance lui assignera seront multiples et divergentes aussi bien que ses talents et sa culture ; mais toutes appliqueront la même méthodologie évangélique : instruire et éduquer.

Nommée professeur à l'école normale, la Roumaine y enseigne le français et la littérature ; elle donne, aux aspirantes régentes, le cours qui présuppose un sens psychologique aigu bien plus qu'une science livresque, celui de pédagogie, et ce avec une maîtrise devançant la maturité de l'âge.

La musicienne des concerts de charité de Bucarest est promue organiste de notre chapelle, maîtresse de solfège et de piano, pour les bien douées qui se préparent aux examens à subir devant les jurys officiels (1).

De ces fonctions, il est resté des textes de cantiques pieux notés et rimés par elle.

Musique, poésie, expressions diverses d'une même beauté, étaient des occasions qu'elle saisissait pour élever les jeunes talents à l'admiration et à l'amour du Créateur et de ses œuvres.

Enfin, et concurremment avec ces occupations là, déjà absorbantes, elle fut appelée par la confiance des Supérieures, dès 1921, cinq mois après sa profession perpétuelle, à la direction du Noviciat et de la Section Sainte-Anne.

Elle avait lu ce mot de Saint Paul : « Se dévouer, c'est donner tout ce que l'on a et, quand on n'a plus rien, se donner soi-même. »

C. DIRECTRICE A « SAINTE-ANNE ».

Un article paru dans « L'Écho du Val » a colligé en un tout anonyme les impressions de plusieurs anciennes ; nous

(1) Elle le restera jusqu'au jour où ses doigts ankylosés perdront leur souplesse.

le reprenons, pour faire connaître au lecteur ce qu'elles pensaient de la jeune professe de 27 ans qui les supervisait.

Leurs éloges sincères, appuyés sur des faits vécus, convaincront mieux que des tirades grandiloquentes.

Le factum est intitulé :

« La religieuse éducatrice. »

« Éducatrice ! Sœur Marie-Étienne le fut à un degré transcendant ; elle était supérieurement douée pour cela : intelligence, jugement, sensibilité, tout était remarquable en elle et s'harmonisait.

Elle accomplit sa mission avec une rare compréhension des âmes qu'elle guida avec une maîtrise surnaturelle.

Éducatrice, elle le fut par son enseignement profond, par ses conseils, surtout par son exemple et le rayonnement de son attachante personnalité.

« Je la revois, écrit l'une d'entre elles, toute recueillie en la divine présence, s'avançant au milieu de « ses enfants ». Un regard tout de feu céleste indiquait ce que nous avions à faire et les plus récalcitrantes pliaient sous la force mystérieuse de sa réelle introspection. Nous avions l'impression qu'elle lisait dans nos âmes.

Son ambition était de faire dépasser à ses élèves le domaine de la médiocrité. C'est pourquoi elle s'adressait en chacune d'elles à ce qu'elle avait de meilleur. Elle avait la confiance de toutes : ce qu'elle demandait, on n'avait pas idée de le lui refuser.

Ses cours de liturgie nous empoignaient littéralement. Sa trop courte leçon terminée, nous la continuions intérieurement avec Dieu. Sa parole nous avait fait découvrir des horizons si beaux, si grands, si nobles, que notre religion nous apparaissait être la plus magnifique des réalités.

Avec une rare droiture, elle éclairait les esprits, sans détours, sans réticences.

Que de témoignages de confiance lui ont valu ce sens

droit, ce cœur large, depuis les aveux d'indiscipline, jusqu'aux confidences des faiblesses d'une jeunesse d'après guerre.

Elle devinait nos luttes d'enfants difficiles, ne nous accablait pas de remontrances filandreuses ; mais, pressant la croix de son chapelet, nous invitait à surmonter nos bouderies et nous avions honte de nos agissements.

Son apparition amenait ou ramenait ordre, confiance et joie : rarissimes étaient les mauvais points. Ses sanctions, appropriées à chacune, consistaient dans un regard, un avertissement, un sourire, une conversation, une remontrance, rarement en une « sainte colère » pendant laquelle plus d'une élève malicieuse admirait l'éclair d'un regard de tzigane.

Son exemple fut toujours pour nous une vivante prédication. Son humilité lui faisait reconnaître, vis-à-vis de ses grandes élèves, la moindre petite erreur de sévérité.

Ses cours de psychologie et de français à l'école normale étaient un vrai régal ; elle apportait un soin méticuleux à leur préparation comme à la correction de nos travaux et lorsque l'appréciation au bas de nos devoirs était bonne, nous éprouvions une certaine joie intime, car nous savions qu'elle était l'expression exacte de la vérité, le couronnement de nos efforts.

Ce qui nous frappait beaucoup, c'était son exactitude. Commenant son cours à l'heure précise, elle le terminait aux premiers sons de la cloche.

Qui, parmi les anciennes de la Section Sainte Anne, ne la revoit, dès 5 h. 30 du matin, agenouillée sur l'escabeau du premier étage ? Qui ne l'entend encore, le déplaçant de porte en porte pour fermer elle-même le bec de gaz de chaque chambre ? Qui ne la revoit, assistant heureuse à un jeu de balle animé ? Qui n'entend encore la maîtresse de français relevant, malicieusement, un mot d'argot lancé dans le feu de la partie ?

En elle, rien de tatillon ni de rétréci ; plusieurs de nos anciennes se souviennent avec édification de sa charmante complicité dans les farces jouées à leurs compagnes régentes.

Aussi, que de jeunes filles lui doivent l'heureuse orientation de leur vie ! Que de vocations religieuses elle a développées ou affermies ! Que d'esprits elle a éclairés, de volontés virilisées, de cœurs consolés ! Que de vertus elle a su faire pratiquer ! Car la jeunesse se laisse aisément convaincre par ceux et celles qui pratiquent ce qu'ils enseignent.

Elle, qui avait été élevée dans le schisme en Roumanie, se montra particulièrement compréhensive et toujours compatissante pour les élèves étrangères et les non-catholiques.

Lorsque ses élèves avaient quitté le Val, ses lettres infiniment discrètes, mais radiant la vérité et la charité, achevaient de faire lever la bonne semence.

Le mal qui la rongait lentement ne lui enleva jamais son sourire accueillant ni la flamme de son élan ; et cela nous la rendait encore plus affectionnée.

Je considère comme une grâce d'avoir rencontré sur ma route d'étudiante une âme aussi pénétrée de son rôle d'éducatrice. »

Malheureusement, la maladie s'obstinait à miner sourdement la résistance corporelle de cette ouvrière de l'esprit, l'obligeant à faire appel trop souvent à des intermédiaires, pour ne pas stopper les progrès de ses chères « sainte-annistes ».

On dut, en 1927, la décharger de leur direction.

Malgré la séparation, elle lui demeurèrent affectueusement reconnaissantes — nous venons de l'entendre dire — en même temps qu'édifiées de sa haute vertu ; car elles avaient deviné le motif de la décision appréhendée et admiraient cette héroïque Sœur Marie-Étienne qui conservait sa patience, sa longanimité à leur égard, malgré les souffrances qu'elle dissimulait sous un sourire et supportait en silence.

Ses petits mots discrets qui les stimulaient à persévérer les suivirent dans le monde où elles étaient rentrées ; la plupart firent grand honneur à la formation solide et virile qu'elles lui devaient.

Solide ! viril ! c'est bien l'accent qu'il faut mettre sur le travail de cette merveilleuse aiguilleuse d'âmes.

Son emprise sur la jeunesse s'explique par sa méthode :

Celle-ci consistait à détecter dès les premiers contacts avec les nouvelles venues, grâce à une intuition psychologique peu ordinaire, ce que chacune possédait de meilleur, de plus noble. Elle cherchait ainsi le point d'appui qu'Archimède réclamait pour soulever le monde.

Prise dès lors par leur bon côté, les grandes élèves devenaient confiantes et souples entre les mains de celle qui s'efforçait de les amener à se dépasser elles-mêmes.

Le terrain était ainsi préparé pour l'action de la grâce dans ces âmes.

D. LA MAITRESSE DES NOVICES.

Ici, on pourra juger de sa méthode d'après un document personnel, retrouvé après sa mort, dans ses cahiers. C'est, sous forme schématique, le code des principes qui la guidaient dans cette direction, d'importance capitale pour un couvent.

Il est daté de 1926, année où elle devait subir une intervention chirurgicale, qui s'annonçait plus périlleuse que la précédente.

Son but était clair : « faire profiter de son expérience sa remplaçante présomptive. »

I) Une maîtresse des Novices doit être en même temps mère, exercer, non une fonction, ni une quelconque autorité, mais la fonction, l'autorité maternelle, ferme, forte, aimante...

*Ne pas aimer à commander, mais aimer en commandant.
Elle pourra alors tout demander.*

*Ne pas aimer les défauts de ses filles, sans doute, mais
les aimer malgré leurs défauts, parfois même les aimer plus,
à cause de leurs défauts...*

*II) Elle doit, dans la direction individuelle, montrer une
absolue sincérité, nécessaire pour atteindre l'âme ;
avoir le courage de dire franchement ses faiblesses à chacune
mais à chacune personnellement, et sur le ton de l'amour
divin...*

*III) Elle ne doit pas juger sur les apparences ou sur des
rapports, mais s'efforcer de pénétrer elle-même dans chaque
âme, en se mettant à la place de chacune, dans sa situation,
ses difficultés, son tempérament ; arriver à les comprendre
pour les transformer, les embellir, compte-tenu de leurs possi-
bilités.*

*IV) Par contre, elle ne doit pas céder à ces faiblesses
maternelles qui excusent tout, si ce n'est par charité et pour
l'extérieur ;*

*ne pas blâmer non plus à la légère, ni reprendre sur le champ ;
apprendre comment réparer fautes et imperfections en
montrant plus de charité, de façon qu'elles deviennent des
échelons pour s'élever.*

*V) Elle insistera sur la primauté des exercices de règle
sur les œuvres extérieures de l'apostolat. Ce n'est pas l'amour
de ses charges qui importe, mais l'amour de Dieu dans ses
charges.*

*Elle blâmera cette activité naturelle et fébrile qui sacrifie
tout aux préoccupations personnelles ; la première, d'une
religieuse, étant de faire la gloire de Dieu et de se sanctifier ;
celle des années de Noviciat étant d'assurer la formation en
profondeur, et non pas superficielle.*

*VI) Elle doit enseigner une charité large, englobant tout
le monde, ne se bornant pas au Noviciat ;*

au prix de beaucoup de patience, d'optimisme, de condescendance, de maîtrise de soi, vertus inspirées de l'amour divin.

VII) Elle considérera comme une question délicate et importante celle de la santé de ses sœurs, des plus jeunes surtout. — Il serait quasi souhaitable que toute Supérieure ait souffert elle-même. Il ne s'agit pas, évidemment, de soigner les moindres bobos, mais de ne pas croire à priori qu'on se recherche ; avoir du cœur et trouver le temps de visiter les malades.

Au couvent, on fait souvent plus qu'on ne sait, par crainte de faire trop peu : que de cordes ont sauté, qui avaient été trop tendues !

VIII) En matière de direction, elle observera la discrétion la plus absolue, vertu masculine, plus difficile aux Supérieures.

Elle doit agir, disait un prêtre, un peu comme les confesseurs : garder, dans le secret sacramentel, les confidences reçues, surtout celles avouées ; elle n'a pas le droit d'en parler à d'autres Supérieures, même majeures.

Elle s'imposera un silence complet, d'abord par motif de charité, ensuite pour ne pas diminuer ou perdre la confiance.

IX) Une chose essentielle, dans la direction spirituelle, c'est le respect de l'action mystérieuse de la grâce ;

ne pas arrêter inconsciemment, à priori, tout élan généreux, sous prétexte d'emballlement chez la jeunesse, d'enthousiasme irréfléchi, d'illusions ; guider ne veut pas dire paralyser !

Il faut éprouver, au préalable, la valeur et la constance des sentiments qui sont à la base de ces aspirations. Par exemple, il faut apprendre à pratiquer toutes les vertus, en général. Si pourtant une Novice s'applique exclusivement à la pratique de la présence divine, se rappeler la parole des Écritures : Marchez en la présence du Seigneur et vous serez parfaits.

Ne pas condamner donc la mystique, par crainte exagérée du faux mysticisme.

Nul apostolat ne peut être fécond, s'il n'est vivifié par la sève

de la contemplation. On ignore trop que le grand apôtre saint Paul fut un grand mystique.

Souvent, peu et mal instruit des voies de l'oraison, on condamne ce que l'on ne connaît pas à fond : si besoin en est, étudier les traités classiques de vie intérieure : ils nous apprendront qu'il ne faut pas refuser indistinctement toute permission de faire des pénitences particulières parce qu'il faut fuir la singularité : il y a de réels attraites pour la mortification chrétienne : les rebuter toujours, c'est exposer les âmes à retomber sur elles-mêmes dans une vie de mollesse ou de banale médiocrité.

Au lieu de craindre une ardeur trop vive dans l'Amour de Dieu, redouter plutôt que la flamme étouffée ne se rallume dans les bas-fonds des convoitises humaines.

Il faut avoir, enfin, l'humilité d'admettre notre incompréhension dans ces matières et recommander, puis respecter, la direction supérieure du prêtre.

Laissons ainsi le jet d'eau vive jaillir jusqu'à la vie éternelle.

Voilà ce petit chef-d'œuvre de bon sens que ses confidants religieux proposaient à notre admiration ; code étonnant de sagesse du gouvernement des âmes, dont la hauteur et la largeur d'esprit, la compréhension religieuse et humaine, l'application douce et forte, droite et délicate, ont fait dire :

« En vérité, Sœur Marie-Étienne était prédestinée à cette maternité spirituelle. »

ASCÈSE.

Après avoir admiré ses directives dans le gouvernement des jeunes âmes, il serait intéressant de connaître la doctrine ascétique sur laquelle elles s'appuyaient

Tendre à la perfection ou, selon le conseil évangélique, « vouloir être comme le Père céleste qui est parfait », est une obligation d'état pour les religieuses ; la maîtresse ne se faisait pas faute de le rappeler, après la Règle.

Une personne consacrée ne peut se contenter d'en rester

au stade banal de tout le monde ; imitant Zachée, le nain de Jérusalem, elle doit se hisser à la force du poignet sur les branches basses de son sycomore et de là, jusqu'aux plus élevées, afin d'apercevoir par-dessus les têtes de la foule, le Passant divin.

Car le combat spirituel exigé est rude, plus rude que la conquête de l'antique toison d'or, que l'ascension de l'Hymalaya aux moussons mortelles et requiert de l'énergie surveillée, de la persévérance.

Aussi, la maîtresse ne ménageait rien ni personne pour les renouveler.

Une Novice, devenue Supérieure depuis, en a raconté, avec une humble bonhomie, un exemple personnel.

« J'avais mérité une bonne semonce. La maîtresse me la servit avec une véhémence indignée, mais je n'entendis rien de ses reproches : pendant que ses yeux fulguraient, les miens, fascinés, fixaient les siens lançant des éclairs. »

Pour en revenir à la doctrine, les auteurs ascétiques distinguent deux règles de perfection : la plus ancienne débute par faire table nette de tout obstacle à la marche en avant, essarte l'âme comme un champ en friche, la nettoie et y replante à nouveau. Avec la Bible, on pourrait l'appeler l'ascèse du sarclage, du nettoyage et du repiquage : « ut eradices, ut evellas, ut plantes. »

« Pour moi, disait la jeune professe, je tiens pour cette ancienne méthode : Tout arracher d'abord, tout replanter ensuite. »

Et, de fait, ses premiers blocs-notes, bourrés de réflexions sur les vertus morales, étaient des agendas tenant, jour à jour, compte de ses progrès ou de ses reculs.

Il en est un moins austère, mais révélateur de son choix pour l'ancienne méthode. Il contient la nomenclature de toutes les fleurs du parc avec, accolée à chacune, une vertu. En tête, elle place, — et c'est intentionnel, — le laurier, image du devoir parfaitement accompli. Suivent alors une

trentaine d'autres : la fleur de passion, symbolisant les sacrifices faits à Dieu ; les pensées, souvenirs fréquents de Jésus et de Marie ; la jacinthe, la modestie ; les thyrses de lilas, la fidélité aux petites choses ; le coquelicot, la ferveur ; le chèvrefeuille, la confiance ; les œillets, les prières bien faites ; les lys blancs, l'âme pure de toute faute ; les roses, les actes d'amour ; les myosotis, le souvenir reconnaissant des grâces reçues ; les violettes, l'humilité, la vie cachée ; les aubépines, les mortifications ; les petites marguerites, la simplicité ; les bluets, le désir du ciel ; les mugets, l'exactitude ; les primevères : la fidélité aux inspirations, etc...

A ceux qui s'étonneraient qu'une âme séraphique, aux ailes multiples, qui se contentait de voler en rase-mottes, il faut dire qu'elle en était à ses débuts dans la voie purgative, et que ce choix d'ailleurs ne dura pas plus que les carnets de contrôle.

Très vite, elle se rangea à l'ascèse qui a formé les plus grands saints.

Saint Augustin, (1) commentant un texte de l'épître aux Colossiens, où sont énumérés tous les fruits de l'esprit comme découlant de la charité, remarque que l'Apôtre l'a placée intentionnellement en tête et définit en deux mots l'ascèse paulinienne : celle de l'amour dirigé ; car elle règle l'économie spirituelle tout entière : les petites vertus ne valent que pour autant qu'elles dérivent de l'amour divin et s'y rejoignent.

Le bon saint François de Sales présente, lui, de cette nouvelle méthode, une image charmante : il a vu à Tivoly « un arbre enté moult fois porteur de fruits de toutes variétés, depuis la cerise jusqu'à la grenade ». Nous l'appellerons l'ascèse de l'amour greffé.

Posons maintenant à la maîtresse des Novices une question : laquelle des deux doctrines imposiez-vous à vos filles ?

(1) Cfr Épître de la veille de la Toussaint.

— Ni l'une ni l'autre.

Elle leur laissait, en effet, libre choix, sous l'impulsion du Sacré-Cœur, disant :

« La charité vraie et pénétrante, rayonnant le bien et la joie, est une science vivante que seul le Cœur de Jésus enseigne et donne... »

N'a-t-elle pas prétendu que « toutes les règles de perfection se ramènent toutes à l'amour ? »

Que si tous les chemins mènent à Rome ; toutes les ascèses aboutissent à Dieu.

Si l'on s'en réfère aux articles 7 et 8 de son code, on constate que Sœur Marie-Étienne approuvait l'apprentissage de chaque vertu en particulier, et qu'elle refusait par contre aux Supérieures le droit d'éteindre les petites flammes de contemplation, le Seigneur défendait de moucher la mèche qui fume encore.

Quelques-unes de ses comparaisons destinées uniquement à enflammer les ardeurs juvéniles, que l'artiste musicienne a choisies, laissent percer son option personnelle sans l'imposer :

A l'imitation de saint François d'Assise, que votre cœur soit une harpe dont l'amour divin règle tous les accords.

Aime et fais ce que tu veux doit ressortir de toute votre conduite comme vous soulignez le leit-motiv en exécutant une fugue de piano.

L'union constante de l'esprit et du cœur à Dieu est le dernier mot de la vie spirituelle, mes chères Novices ; c'est la mine qui tient enfermés les trésors de toutes les vertus.

Jésus est le point central, le Soleil lumineux autour duquel nous devons décrire notre orbite.

Quoi qu'il en soit de la théorie, le Noviciat, sous sa main de fer et son gant de velours, fut toujours fervent — les survivantes sont là pour en témoigner : il le demeure après une impulsion datant d'au moins seize années.

CHAPITRE IV

L'AME QUI ASCENSIONNE ...

Le Juste, dit l'Écriture, dispose d'avance dans son cœur les moyens de s'élever de la vallée de larmes où Dieu l'a placé.

En termes équivalents, la maîtresse des Novices enseignait : *que la sainteté n'est pas un état — une situation stationnaire — mais une suite d'ascensions* avec des campements temporaires, des paliers aux altitudes successives, avant de s'attaquer aux sommets de la montagne mystique qu'elle décrit comme suit :

La sainteté, c'est d'adhérer à Dieu, de manière à n'être plus avec Lui qu'un seul et même Esprit ; d'être tellement pénétré de sa grâce, éclairé de sa lumière, épris de sa volonté, dépendant de sa conduite, conformé à ses pensées, assorti à ses goûts, dévoué à ses intérêts et à ses droits, docile à ses dons et à ses bons plaisirs, ancré dans ses amours, qu'on soit comme possédé par Lui, qu'on n'ait plus de vie propre ni libre.

Plus cette adhérence, cette cohabitation, cette union est parfaite, plus sainte aussi est devenue la créature.

Depuis que, partie de la triste vallée de l'Orthodoxie, notre Roumaine a entrepris sa montée vers cet Hymalaya, elle a déjà franchi victorieusement plus d'une étape.

Pour débiter, elle a fait connaître à ses guides ecclésiastiques son désir invincible de pouvoir un jour faire le vœu du plus parfait.

En 1920, en la fête de l'Ascension précisément, elle écrivait :

Le ciel m'inspire de chercher en tout et toujours ce qu'il y a de plus parfait ; si on me le permet, je m'exercerai d'avance et j'attendrai.

Sa requête présentée ainsi conditionnellement continue en précisant ce qu'elle entend par le plus parfait, en tenant compte des commandements et de la Sainte Règle.

Pourquoi ces précautions ? Parce qu'elle craint qu'on lui oppose un refus : l'objet de ce vœu est difficile à fixer et à circonscrire ; il a poussé au scrupule des âmes très saintes, nommément sainte Thérèse d'Avila, réputée pourtant la dernière Doctoresse de l'Église.

Sa puissante personnalité ne pouvait pourtant se résoudre à piétiner sur place ; durant les cinq premières années de sa jeunesse religieuse, elle a ajouté aux trois vœux monastiques des engagements surérogatoires : le vœu de charité, le vœu de renoncement total et d'abandon de soi aux moindres vouloirs divins, tous visant au plus parfait, mais pas dans l'immédiat.

Les réponses de religieux, qu'elle consultait par lettres — réponses qu'elle a conservées avec soin pour tenir compte de leurs décisions, — vont nous permettre d'assister à un tournoi entre cette nouvelle professe enthousiaste et des guides d'une prudence consommée.

La première passe d'armes avec eux a pour but de l'amener à la modération. Évoquant le psaume quatre-vingtième, où il est rappelé aux nouveau-nés, trop gourmands du lait maternel, qu'ils doivent le convoiter avec sagesse, l'un d'eux écrit à la nouvelle venue à la vie religieuse le « rationnable concupiscite » : « rationnez votre soif du lait de l'amour ».

(1) C'est en sa qualité de convertie et de roumaine que la sœur fut autorisée à ces consultations par lettre.



PHOTO D'UNE ICONE AYANT APPARTENU A SŒUR MARIE-ÉTIENNE
(ÉLISABETH PERSU).



ICONE FAMILIALE.



PHOTO DE LA MORTE.

PELLI MEÆ, CONSUMPTIS CARNIBUS, ADÆS'T OS MLUM (JOP.).

« L'œuvre de Dieu s'accomplit par degrés en vous ; suivez son mouvement sans chercher à le prévenir : c'est l'abandon, cela, si sanctifiant. »

Un second, tirant argument de sa santé qui s'avérait déjà frêle à cause de son ardeur au travail, oppose un refus partiel à ses demandes de pénitences corporelles, d'user des instruments dont elle a garni sa cruelle panoplie ; tout au plus l'autorise-t-il à porter parfois le bracelet, jamais à coucher sur la dure, ni à prendre la discipline. N'était-ce pas assez des bistouris et des scalpels des salles d'opération ?

Au demeurant, ils sont pleinement d'accord avec leur correspondante pour surévaluer la mortification intérieure « que vous mettez dans l'immolation de vous-même et ce, pour les grandes intentions qui vous sont si chères. Rangez-vous plutôt à l'avis de François de Sales, le docteur hygiéniste de l'âme : « Il faut ménager votre monture si vous voulez que la charrette — et la vôtre est lourdement chargée — arrive sans encombre au terme du voyage ».

Se référant enfin à son vœu de pauvreté, on lui intime l'ordre d'avertir la Révérende Mère de l'état de sa santé, dès qu'il viendra à flancher. Néanmoins, pour les affaires de conscience, on lui conseille plutôt de garder le silence à son égard : règle de conduite, avoue-t-elle, « qui lui a permis plus de paix dans les incompréhensions. » Nous comprendrons plus tard ce que cet avis veut cacher.

Le tournoi se termine ainsi par la défaite, sinon par la remise sine die, par rapport au vœu du plus parfait ; avec licence, toutefois, de conserver celui de charité. Elle s'en consolera plus tard en déclarant : « Le jour où j'ai tout abandonné pour *Lui*, j'ai posé un acte d'amour parfait. »

A. LA VIE INTÉRIEURE.

L'énergie avec laquelle cette étonnante Sœur Marie-Étienne a accompli de lourdes tâches, souriante, en dépit

de sa santé délicate, a provoqué cette question : où puisait-elle pareille force d'âme ? La réponse fut chez tous la même : dans sa vie intérieure.

Pourtant, elle la dissimulait, sachant qu'il n'est pas bon de publier le commerce d'une âme avec Dieu ; ces communications doivent rester sacrées comme le secret sacramentel.

Elle s'est tue, mais elle a écrit un aide-mémoire destiné à perpétuer sa reconnaissance pour les bienfaits reçus ; car — et c'est un trait de son caractère, — elle était une âme eucharistique autant que liturgique, déclare « l'Écho du Val ».

Fouillons-y discrètement.

Dans un rapport de retraite, on lit :

Mon âme a reçu des lumières spéciales, non pas en impressions sensibles, mais en pénétration d'intelligence et d'âme.

Au souvenir des délices d'une communion fervente, il lui échappe un cri de bienheureuse surprise : *O admirabile commercium !*, cri qu'elle fait suivre d'une imploration ardente :

O Jésus, embrasez mon cœur de plus en plus dans votre étreinte eucharistique.

Ce sont là deux faveurs, mais passagères : l'étreinte n'a duré qu'un matin, comme les roses, les illuminations, que le temps d'une retraite ; elle ne soulève qu'un coin du rideau.

Voici une note datée de la fin de son Noviciat, intitulée :

« *Ma vie en Dieu.* »

qui le fera lever plus complètement ; c'est l'annonce, en effet, de grâces de choix qui dureront autant que sa vie.

Le Seigneur m'enveloppe de la lumière de sa grâce et des flammes de son amour ; après la Sainte Communion, je

pénètre dans le Cœur même de Jésus ; je suis en Lui comme une bûche qui se laisse consumer dans un brasier. N'a-t-il pas dit : Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en Moi et Moi en lui ? Donc, je vis en Lui réellement ; il se fait en même temps une transsubstantiation comme dans l'Hostie qu'on vient de consacrer. Lui devient présent en moi, avec son humanité et sa divinité.

L'Hostie garde les apparences du pain ; je garde celles de ma pauvre nature ; Jésus est sous ces humbles espèces.

Plus admirable encore que cette union matutinale, grâce précieuse entre toutes, sera l'impression habituelle de la présence de Dieu à son côté, si continue que l'heureuse bénéficiaire la trouvera quelquefois absorbante : « Je l'écarte quand mes charges le réclament, attristée en fin de compte de la contrarier. »

C'est à propos de l'adoration au pied du Saint-Sacrement exposé, le jour de l'an 1925, qu'elle nous a révélé cette autre grâce de choix, qui restera le soutien de toute sa carrière :

Ce jour là, j'étais dans une aridité complète ; je m'obligeai à demeurer agenouillée près du Prisonnier du Tabernacle. Voulant me récompenser, sans doute, Il me suggéra cette pensée lumineuse : Chaque instant qui passe te rapproche de Moi.

Quelle consolation ! Quelle force cette pensée m'a communiquée ! Mon âme est si avide de Vous, ô mon Dieu !

Oui, ici-bas, c'est l'exil, la privation, la soif et la faim ; Là-haut, Vous me rassasierez pleinement à raison de mes désirs. J'attendrai donc mon heure, mais quelle joie de repenser : chaque instant qui passe me rapproche de Celui que j'aime et que j'ai hâte de posséder...

Après ces deux heures de ciel, mon âme fut toute transformée sous la touche divine.

Hélas ! quatre jours après, une sécheresse fit place au sentiment de sa douce présence.

Mais Il revint et son immensité continua de m'envelopper ; elle m'écrasait ; j'avais une conception plus vive de mon néant ; je désirais être absorbée, perdue dans la divine Essence. Une image me rendit tout cela sensible.

J'étais l'eau qui entre en ébullition sous l'action du feu ; l'eau se transforme en vapeur, en gaz, s'identifie avec l'atmosphère ambiante, s'échappe du récipient qui la tient captive, s'élève et va se perdre en l'immensité de l'air.

S'appliquant alors à elle-même la parabole, elle conclut :

Donc, je dois me laisser volatiliser par l'amour qui, peu à peu, m'assimilera à la divinité. Mon âme se dégagera de plus en plus du corps, quittera sa dépouille mortelle, ne laissant qu'un vase desséché par la flamme. Si je mettais obstacle à l'action divine, mon âme redeviendrait ce qu'elle était, comme les vapeurs qui retombent en gouttes d'eau dès qu'un couvercle s'intercale.

Prenant ensuite cette occasion de la présence de Dieu pour en instruire ses Novices, elle leur disait : *Cette grâce n'est pas une illusion : quand Dieu nous fait une faveur un peu extraordinaire, abandonnons-nous à son action sans aucune crainte. Est-elle bienfaisante, sanctifiante, cette conviction intime de la présence divine !*

Quant à moi, je vous consulterai souvent, ô Jésus, dans le secret, pour Vous écouter, Vous, et non pas moi, afin de faire en tout votre adorable volonté.

O commerce admirable !

Soit qu'on l'envisage du côté de Dieu ou de celle qui en fut la partenaire privilégiée.

Sœur Marie-Étienne s'est efforcée avec tout son cœur, par toutes ses paroles et ses actions, d'y répondre, comme nous allons le voir.

Fiancée céleste, elle avait constamment sur les lèvres et au bout de son stylo, le los de Celui qui l'avait aimée le premier.

Se fondant sur la familiarité admise entre époux, elle osa revendiquer de pouvoir tutoyer Jésus, d'employer en Le louant le langage enamouré de l'Épouse des Cantiques, droit que ses religieux lui reconnurent volontiers.

C'était le modèle le plus parfait, le plus pur, le plus désintéressé qu'elle étudiait pour l'imiter : Marie, qui avait partagé l'existence terrestre de son Fils sans en attendre d'autre récompense que de souffrir ensemble toutes les contradictions prophétisées par Siméon, et de présenter son cœur au glaive menaçant.

La Vierge conservait au fond d'elle-même les mystères de la divine enfance ; elle les a racontés à Luc — qui sait ? pendant les séances de pose où il peignit son portrait (1) — afin que l'Évangéliste en donnât connaissance au monde.

La Maîtresse de Hougaerde les détaillait à ses élèves, grandes et petites, avec un enthousiasme communicatif.

Si elle était, au dire de ses consœurs, une liturgiste passionnée, c'est parce que l'année ecclésiastique avec ses Avents, ses Noël's, ses Épiphanies, ses Pâques, déroulait à ses yeux émus un film merveilleux ; il lui faisait repenser, revivre la personnalité sublime de son Jésus : sa préhistoire écrite par les prophètes, son arrivée parmi nous au chant des anges, ses manifestations publiques de puissance et de bonté, son élévation au pavois du Golgotha comme Roi de l'univers, comme Médiateur entre ciel et terre.

Mieux encore que ses louanges, que ses leçons, les moindres gestes de Sœur Marie-Étienne irradiaient son amoureuse correspondance.

Si elle ne méprisait pas les besognes vulgaires, si elle y mettait le temps, c'était pour les rendre dignes d'être offertes à Celui pour qui rien n'est vulgaire.

(1) Conservé à Rome, à Sainte Marie-Majeure.

Malgré son tempérament d'Orientale, enclin soi-disant à la négligence et au désordre, elle prenait grand soin de l'outillage mis à sa disposition, parce *qu'Il Lui appartient*.

Malgré son caractère qu'elle jugeait renfermé, elle faisait effort sur elle-même pour montrer de la gaieté, pour semer la joie chrétienne, laquelle, disait-elle, encourage le prochain à mieux servir le Seigneur.

Dès son Noviciat, elle écrit cette prière héroïque :

Merci, Mon Dieu, de m'avoir inspiré le sacrifice de ma raison même, s'il Vous plaisait de me la reprendre... J'en accepte toutes les humiliations dès à présent, pour Vous, ô Jésus, qui fûtes traité d'insensé

Que pouvait-elle encore donner après cela : une dernière ressemblance dans l'abaissement. Le Christ, que le peuple considérait comme le grand prophète, fut appelé séducteur par les Pharisiens, fou par les siens. Devant une foule innombrable, Hérode, après l'avoir fait revêtir d'une tunique blanche, l'exposa aux sarcasmes de sa cour. Enfin, la ville de Jérusalem le regarda passer, portant une couronne de roi de théâtre.

Terminons par un aveu auquel les femmes ne se résignent pas facilement : celui d'être jalouse. Loin de s'en défendre. Sœur Marie-Étienne reconnaît l'avoir été une fois. C'était à l'occasion... Mais laissons-la raconter la chose elle-même.

L'autre jour, en apprenant la guérison de la miraculée de Hal, (le 18-7-20), le dirai-je, je n'ai pu réprimer un sentiment de jalousie, à la pensée que Jésus en aimait une autre plus que moi.

Son âme devait Lui être plus agréable que la mienne, puisqu'Il lui avait accordé de telles faveurs, celle surtout de sa guérison miraculeuse.

Mais je sentis aussitôt que je n'avais aucun sujet de lui porter envie : ne suis-je pas aussi une miraculée ?

J'étais complètement paralysée dans l'âme ; j'étais assise à l'ombre de la mort ; j'étais aveugle spirituellement et, soudain, sans nul secours humain, mes yeux s'ouvrent, je me lève, je joins les mains, j'entonne le cantique d'action de grâces : j'étais guérie ! J'étais passée du schisme à la vraie foi ! Comme le disait notre vieille Sœur A., mon cœur doit être un brasier de reconnaissance et d'amour.

C'est ainsi que cette confession, par laquelle elle a cherché à s'humilier, s'est tournée en action de grâce, envers Celui qui S'est déclaré un Dieu jaloux.

VŒU DE CHARITÉ.

Les guides spirituels de Sœur Marie-Étienne avaient opposé un refus au désir de leur pénitente d'émettre le vœu du plus parfait, mais lui avaient permis de continuer celui de la charité fraternelle.

A première vue, cet engagement nouveau paraît superflu pour une âme débordante de charité divine ; les deux amours découlent d'une source unique et d'un même commandement du Décalogue, Notre-Seigneur ayant déclaré le second, — celui qu'Il nomme le Sien, — semblable au premier. Ce qui faisait dire à Sœur Marie-Étienne : *On peut obéir à deux commandements à la fois.*

Dès lors, une question se pose : « Quels sont les motifs profonds qui ont déterminé notre fervente professe à se lier doublement ? »

Le grand fleuve de l'amour qui baigne la race humaine lui donne la vie, la chaleur et la joie ; il jaillit des glaciers voisins du ciel, mais il a des courants divergents. Le principal, le médian, se précipite, comme le Danube, avec violence, brisant les « Portes de fer », pour se perdre dans l'Océan divin, image de la charité divine. Le long de ses bords, des contre-courants remontent, en courbes rentrant

en elles-mêmes (1), girations paresseuses qui entraînent avec elles des fleurs ou de la fange, ou des débris arrachés aux berges, symboles de la lie que charrie trop souvent la fraternité, mélange de qualités et de défauts.

S'étudiant d'abord elle-même, Sœur Marie-Étienne a surpris, en son tréfonds, des mouvements difficiles à réprimer sur le champ : discriminations, prédilections et aversions naturelles, remous d'orgueil ; elle a jugé son caractère trop vif, laissant échapper des impatiences ; trop renfermé pour semer la joie dans son entourage — elle qui, pourtant, se mêlait aux farces de ses filles.

Se retournant alors sur les autres : étrangers, parents par le sang, frères et sœurs d'une consanguinité plus haute née d'un même idéal, en tous elle détecte, à des degrés divers, des tares de jugement, des étroitures d'esprit ou de cœur, des prurits de paroles ou de critiques, autant de pierres d'achoppement pour une bonne entente, durable et pacifique.

Son opinion est faite : la fraternité telle que l'évangile la conçoit est d'une pratique malaisée : il faut se garder de soi et de ceux que l'on croise au carrefour des routes.

Mais si elle est difficile, elle est d'une importance capitale au point de vue social.

Sans la loi de l'attraction universelle, la création ne serait qu'une nébuleuse obscure, informe ; mais sans la loi de la charité la société humaine ne serait, elle aussi, qu'un autre chaos.

Écoutons Sœur Marie-Étienne déclarer : *C'est la pierre angulaire de la société humaine et des communautés : l'union des esprits se fait par la vérité, celle des cœurs par la charité.*

Le Christ en a fait son précepte, le nouveau, le dernier, pour rajeunir le vieux monde.

Saint Paul a développé abondamment la doctrine du Maître en ce point. Écrivant, par exemple, à ses chers Colos-

(1) In sinu reducto, dit Virgile en décrivant le Pô.

siens, (III, 3/4), il leur mande de dépouiller le vieil homme qu'ils sont, défiguré par les oripeaux païens, et, pour devenir des hommes nouveaux, de revêtir les ornements des vertus chrétiennes ; après les avoir longuement énumérées, il termine ainsi : « par dessus toutes, placez la charité : elle est le lien de la perfection. »

A d'autres Gentils, l'Apôtre proclame vaine et inutile toute éloquence que la charité n'anime pas ; il la compare à un rite païen encore pratiqué de son temps : aux vases sacrés appendus aux chênes de Dodone : Lorsque le vent du large les secoue dans les branches, les prêtres de Zeus interprètent comme des oracles divins les cliquetis du bronze et les tintements des cymbales. En réalité, ils ne font que du bruit.

On juge de la profonde impression produite sur Sœur Marie-Étienne par cet enseignement apostolique réduisant à néant : discours, œuvres de zèle, tendances à la perfection, si l'amour du prochain ne s'y mêle.

Mais le motif déterminant qui l'a poussée à son vœu et que l'on trouve le plus souvent rappelé sous sa plume est dans le texte même du Décalogue, à savoir : « Vous aimerez le prochain comme vous-même, *pour l'amour de Dieu.* » Elle revient sans cesse sur ce caractère sublime de la fraternité humaine, « pro Deo ».

Citons : *Aimer le prochain, c'est plaire à Dieu ; aimer Dieu, c'est plaire au prochain ; quand je cède à mes consœurs, je cède à Dieu. En obéissant à ma Supérieure, j'obéis à sa mandataire.*

La préférence qu'il faut donner à Dieu sur nous, il faut la donner aussi au prochain en qui Dieu est. Le préférer à moi, c'est toujours céder pour Lui. Bref, aimer Dieu en tout et tout en Dieu.

Obéir et céder en tout, préférer tout à soi, c'est donc donner au Seigneur la première et la dernière place. C'est, de plus,

un banc d'épreuve: Il nous ordonne par là de l'aimer sous des espèces imparfaites, comme de Le recevoir dans la communion sous des espèces vulgaires.

Bienheureux ceux qui auront cru et n'ont pas vu, qui auront aimé sans plaisir sensible. Car le bien et le mal que nous faisons aux fils atteignent, en dernière analyse, leur Père qui est dans les cieux : dans la dernière instance, c'est sur cet amour que nous serons jugés.

La genèse ainsi exposée de son vœu explique pourquoi elle a superposé cette obligation personnelle à celle générale du Décalogue.

Devant le mieux et le plus difficile à entreprendre, elle n'a jamais hésité, fidèle au principe énoncé en entrant en religion : « *Ma volonté rompra tout, comme on brise une baguette contre son genou.* »

Reste à voir comment elle a réalisé ce qu'elle a voué ; deux agendas nous l'apprendront.

Le premier, de 1920, tient rigoureusement à jour le compte de ses progrès et de ses reculs, trois pour un !

Marche qui remet en mémoire l'originale procession d'Echternach dans laquelle les pèlerins du Grand-Duché procèdent par séries de trois pas en avant suivis d'un quatrième en arrière... En vérité, plus d'un de ces reculs, inscrits comme tels, doivent être entendus comme premiers mouvements échappés à l'attention, peccadilles aperçues par le bout grossissant des jumelles que porte toujours le responsable d'un vœu, scrupules d'une conscience affinée par l'amour.

C'est du moins l'avis de ses Directeurs : « Abandonnez vos vœux particuliers à propos des manquements à la charité, lui mande l'un, parce qu'ils inquiètent votre conscience. » — « Ne combattez pas directement ce genre de difficulté », lui conseille un second. Un troisième, consulté sur sa responsabilité, répond : « On n'est pas faci-

lement maître d'un premier mouvement ; en tous cas, la responsabilité ne commence qu'en prenant conscience de l'imperfection qui échappe. »

Noyé dans toutes ses notes, un seul cas semble bien établi contre Sœur Marie-Étienne : elle a mis quatre jours à refouler un mouvement d'orgueil blessé et Dieu, raconte-t-elle, l'en a punie en lui enlevant, pendant ces quatre jours, la sensation de bonheur de sa divine présence.

Enfin, le lecteur excusera celle qui s'accuse, en apprenant de la bouche de son entourage la manière dont elle pratiquait la fraternité communautaire.

Sa méthode douce, obligeante, humble, condescendante, sacrifiée, elle l'avait détectée dans la psychologie divine ; et expérimentée dans les interventions maternelles de Marie aux années cruciales de son passé.

Un rappel suffira :

Pendant une semaine sainte, elle resta frappée par la condescendance du Maître qui lave les pieds de ses apôtres, pauvres pêcheurs de Galilée, à la grande confusion de Pierre qui se récusé et ne finit par céder que sous la menace d'être délaissé. Sur le champ, elle décida de copier un tel abaissement :

Bien qu'on m'appelle maîtresse des Novices, je dois et je veux être leur servante ; servir le Seigneur de la Cène en chacune d'elles, me tenir à leur service, si besoin elles ont d'encouragement, de conseil ou d'un objet.

Elle n'imitait pas seulement l'humilité de ses célestes modèles, mais leur délicatesse, leur souci de partager leurs prévenances, également.

Un poète illustre, parlant du cœur maternel, a laissé ce vers célèbre : « Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier. » Sœur Marie-Étienne se donnait tout entière à chacune de ses filles.

Grâce à l'indiscrétion du livre de ses dépenses charitables, on apprendra en quoi elles consistaient :

*donner de mon cœur sans attendre de retour,
rendre un petit service,
faire un salut plus amical que de coutume,
avoir un mot plus aimable,
louer une bonne action discrètement,
garder un silence prudent sur une faute,
excuser délicatement pour détourner un blâme,
donner une marque de confiance ou d'intérêt, un témoignage affectueux,
consoler surnaturellement par une parole.*

C'étaient ses deniers d'or, frappés à l'effigie du Roi d'amour.

Les sourires, les mercis, dont elle remplissait son aumône, formaient sa monnaie courante ; pour elle, une attention n'était jamais petite.

Les gens du monde, disait-elle, savent se gêner, être délicats par étiquette et convenance ; à Dieu ne plaise que nous fassions moins par amour du Christ présent sous les espèces imparfaites de nos sœurs.

Tant il est vrai que la manière de donner vaut mieux que ce que l'on donne.

Enfin, sa charité était universelle. *La nôtre, disait-elle à ses Novices, doit être catholique ainsi que notre foi. Elle doit déborder le Noviciat ; nos prières, comme les bénédictions papales, ne doivent pas se borner à une ville ou à un pays, mais s'étendre comme une pluie bienfaisante sur tout le monde : Urbi et Orbi ! Pas d'œillères ! Pas de visières ! Pas de frontières ! Jetons bas tout ce qui empêche de voir large, de voir loin, de voir grand ! C'est par la bonté et le sourire que le Christ veut conquérir tous nos frères et réunir tous ceux qui sont séparés.*

Subissant l'empire du rôle social de la charité, déjà en juin 1919, encore probaniste, elle écrivait les deux piécettes suivantes, aux titres significatifs :

L'UNION AU SACRÉ-CŒUR.

*Petits oiseaux de la vallée,
Que dites-vous dans vos chansons ?
Sous les grands arbres de l'allée,
Que sifflez-vous, joyeux pinsons ?
Nous plaignez-vous de nos misères ?
De Dieu, louez-vous les grandeurs ?
Ou répondez-vous aux prières
Des plus ferventes de nos sœurs ?*

*Les oiseaux, d'une voix ravie,
En chantant, répondent en chœur :
« Jésus, par nos chants, vous convie,
A l'union au Sacré-Cœur. »*

*J'entends les feuilles qui sussurent,
J'ouis l'appel de chaque fleur,
L'écho des vagues qui murmurent :
« C'est l'union qui fait le bonheur. »*

La seconde est une chanson rimée sur l'air : « La lettre du gabier », de Botrel :

TOUJOURS SOURIRE :

*Il est un sûr moyen
De devenir très vite un saint :
C'est de toujours sourire.*

*Point n'est besoin de longs discours,
Si l'on répond à tout, toujours,
Par un sourire.*

*Si l'on n'est pas toujours content,
On sauve tout apparemment,
D'un aimable sourire.*

*Si l'on veut aider, entraîner,
Faire grandir, faire monter,
Qu'on apprenne à sourire.*

*Pour devise, prenons ces mots,
Qui nous élèveront toujours très haut :
Toujours sourire. »*

C'est ce qu'elle a fait.

Quelle exquise consœur Sœur Marie-Étienne a dû être ! Si l'on veut connaître tout le prix qu'elle attachait à la fraternité conventuelle, qu'on nous permette de finir ce chapitre par un dernier trait :

Le dernier lundi de sa vie, après la récitation des prières des agonisants devant la Communauté assemblée, elle adressa un sourire d'adieu en regardant chacune en particulier, puis elle prononça ces paroles : *Je me souviendrai de vous là-haut, et je demanderai pour vous un accroissement d'union fraternelle qui vous conduira à une plus grande union au Sacré-Cœur.* Scène qu'elle répéta avant que s'éteignît sa voix, avec un pâle sourire.

VŒU D'ABANDON.

Tous les auteurs ascétiques mettent en relief l'excellence de la conformité de notre volonté à celle de Dieu : l'acte de cette vertu est le plus parfait, le plus pur de la charité, déclarent-ils en se basant sur sa nature, sur l'estime où le tenait le Christ et les Saints après Lui, sur son utilité les fruits de paix, de joie et de sécurité qu'il produit.

« Je ne cherche pas ma volonté, disait Notre-Seigneur,

je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé (1).

La vertu de conformité embrasse tous les objets : la maladie et la mort, les afflictions et les consolations, l'adversité et la prospérité, tous les événements de la vie, mais à des degrés de perfection différents !

Le premier, qu'on nomme résignation, parce qu'on se conforme avec effort, ayant parfois désiré le contraire.

Plus élevée est la sainte indifférence, laquelle résulte du renoncement aveugle d'un détachement sans choix ; elle n'aime rien que pour autant que Dieu le veuille.

L'abandon est le sommet : l'âme attend, sans le savoir, sans en être assurée, tout ce que Dieu voudra. C'est l'état d'union dont parle saint Paul (2), identification des deux volontés, humaine et divine, au point qu'elles ne forment plus qu'un seul esprit.

C'est cet état d'union au degré le plus élevé qui fut l'objet du vœu de Sœur Marie-Étienne, comme le prouve une de ses résolutions : *Je pratiquerai l'abandon aveugle pour tout et pour toujours au bon plaisir du Père, en union avec Jésus en croix ; abandon dans la tristesse pour le passé, total pour l'avenir dans l'assurance que Jésus achèvera son œuvre en moi, et le désintéressement pour ce qui regarde ma santé.*

Dans ses derniers jours, craignant d'y avoir manqué, elle se justifie en disant :

Nonobstant mon obsession de posséder le ciel, je ne crois pas être sortie de mon état d'abandon ; car je reste indifférente au jour et à l'heure choisis par votre volonté, ô mon Dieu !

(1) Joa., VI, 38.

(2) I Cor., VI, 17. Qui adhaeret Deo, unus spiritus est.

La maîtresse apprenait à ses Novices les sources où elle puisait son attente confiante en la bonne Providence :

Pour y arriver, il faut avoir perdu, disait-elle, la confiance en soi, et celle-ci se perd par l'expérience de notre misère propre. Mais quelle paix, quelle joie constante on éprouve à s'appuyer sans crainte sur le Père tout-puissant !

Théorie qu'elle illustrait par des exemples tirés de la légende dorée.

La petite Rose de Lima avait grand peur quand elle devait déambuler dans l'obscurité. Elle se trouva guérie de cette phobie enfantine, dès qu'elle eut appris à s'abandonner à la grâce de Dieu, sentant dès lors ses pas soutenus par le bras de Dieu, et Lui présent à ses côtés.

Si, quelque jour, concluait Sœur Marie-Étienne, vous connaissez la nuit obscure dont parle saint Jean de la Croix, redites avec la craintive Péruvienne : Dieu est ma lumière et mon salut, que craindrai-je ?

Lui arrivait-il de commenter l'épisode de la résurrection de Lazare, elle ne manquait pas de comparer les attitudes différentes des deux sœurs de Béthanie : de Marthe se lamentant de l'absence prolongée de l'Ami divin, s'affairant en apprêts superflus, cependant que Marie, tombée à ses genoux sans Lui adresser de reproche, attendait qu'Il parlât pour l'écouter. Et Sœur Marie-Étienne louait sa silencieuse attente de ce qui arriverait.

Elle-même aurait pu servir d'exemple : consciente que les défaillances répétées de ses forces la menaient aux portes de la mort, elle répondait à « chacun des dons de souffrance que Dieu lui faisait » par un amen joyeux.

Dès janvier 1927, à peine rentrée de Tirlemont, elle décela en ses entrailles les indices d'un nouveau foyer douloureux : « *ma santé devient précaire, mon impuissance se fait sentir davantage.* »

La constatation inquiétante n'amène que cette résolution : *« m'abandonner, sourire plus aimablement... demeurer vaillante et confiante!... »*

Cette rechute à peu d'intervalle, crise plus grave que les précédentes, en aurait effrayé bien d'autres ; elle renouvelle son courage et son sourire.

Le 18 juillet 1927, elle rentre donc en clinique, cette fois à Louvain, ville de résidence du Révérend Père qui la dirige ; paternellement, il lui rendra visite pour l'encourager ; avait-elle vraiment besoin de réconfort ?

Ce qui la préoccupe plus que son pylore, c'est la coïncidence de la date de l'opération avec l'inauguration du Congrès de Velchrad pour l'union des Églises.

Ma participation consistera, écrit-elle, dans les auscultations, examens multiples aux rayons X, sondages d'estomac, dans les douleurs physiques et morales et les humiliations subies en compagnie d'une de mes Novices.

Toutes choses que Vous seul, mon Dieu, Vous savez, que les hommes ne soupçonneront pas.

Mais Celui qui sait tout lui réservait une attention d'un genre inattendu.

Après la prostration du dernier jour, du 23 juillet, Vous m'avez consolée en me confirmant la douce et intime certitude de rester sur la croix jusqu'à la fin de mon exil.

Douce, intime ! Grand Dieu !

Les médecins ne peuvent pas me guérir. Que peuvent-ils contre les décrets providentiels ?

On a déclaré qu'une infection s'était produite à la suite de ma première opération, d'ailleurs bien réussie!...

Une deuxième intervention est devenue inutile, le mal s'étant déjà trop étendu ; il y a péritonite chronique ; on me prescrit un régime à perpétuité et... l'héliothérapie !

L'héroïsme peut aussi s'exprimer par de l'ironie à froid !
Le bon Père souriait, lui, et haussait les épaules.

*Que le divin Soleil daigne darder ses rayons sur mon âme
et l'embraser d'amour !*

*Heureux germes de destruction qui feront leur œuvre d'ex-
piation dans mon être ! Germes de conversion et de salut
pour mes frères, par la grâce de Dieu !*

Que le lecteur excuse ces détails réalistes : ils s'imposaient pour mesurer, dans toute son étendue, ce stoïcisme chrétien, lequel ne prête attention aux maux présents ou menaçants que pour les offrir à Celui qui les envoie comme des présents.

Sa résignation amoureuse n'était pas moindre dans les tourments de l'esprit : doutes, craintes, angoisses, tristesse mortelle rappelant l'agonie de Gethsémani, tentations, scrupules, aridités du cœur, agitations causées par les événements.

Elle a connu tout cela, la religieuse fervente !

Faut-il s'en étonner ?

La sainteté, qui n'est pas un piétinement sur place, n'est pas non plus un état de tout repos ni la jouissance sereine, consciente d'elle-même et de sa durée comme celle du paradis !

Votre Patron, disait-elle à ses filles, saint Joseph, a connu les tracas ; ils auraient gâché sa bienheureuse existence sans sa foi tranquille et inébranlable envers le Dieu de David, son ancêtre.

Rappelez-vous ses voyages pleins de dangers et en particulier son exode vers la lointaine et inhospitalière Égypte.

Imitez, disait-elle, avec sans doute un sourire narquois, le petit âne de la fuite, humble, modeste, souple entre les mains qui le guidaient, quand il transportait sur son échine l'Arche de la nouvelle alliance.

Voilà comment ses maladies et ses peines morales ont été autant d'exemples éclatants de sa fidélité au vœu d'abandon.

VŒU DE VICTIME.

Avant de détailler l'histoire de ce que Sœur Marie-Étienne appelle sa vocation spéciale, parce qu'elle se greffe sur l'ordinaire en l'enrichissant, arrêtons-nous un peu, le temps d'enchaîner les événements renfermés dans cette décade allant du 2 février 1920 au 18 janvier 1931 et qui se terminera par l'émission du vœu de victime.

Parlant avec mélancolie de l'année 1924, elle note *qu'elle sera féconde en événements, qu'il lui semble être à un nouveau tournant de sa vie spirituelle.*

En effet, cette seconde vocation ouvre un nouveau chapitre de sa biographie et nous fait arriver à la croisée des chemins ; elle a pris racine dans la ferveur de la première.

Depuis longtemps, Dieu avait allumé dans son âme le désir de coopérer à son œuvre rédemptrice, la petite flamme y demeurait en veilleuse... L'heure de la faire briller a sonné.

Tout est prêt pour la seconde profession, le Noviciat et les probations qui doivent y préluder sont terminés.

Par un commerce admirable d'amour envers le Seigneur, par l'exercice scrupuleux de la charité fraternelle, par l'identification de sa volonté avec celle du Maître, l'aspirante à la vie victimale est prête.

Si, en mai 1924, elle gémit, c'est parce qu'Il met du retard à l'accueillir sans doute ; peut-être parce que les signes avant-coureurs de la crise d'appendicite lui font craindre d'être séquestrée pendant la retraite annuelle ?

Mais trois appels à sa vocation d'holocauste vont se succéder sans plus la faire attendre, rappelant ceux qui ont préludé à sa conversion et à sa première vocation dans le dortoir de Santa Maria.

Premier appel à ma vocation spéciale.

Le 2 février 1920, jour de rénovation de mes vœux temporaires, — le matin en faisant ma toilette, dans ma cellule de Sainte-Anne.

Je vis... est-ce de ses yeux ou en esprit ?

Hostie de gloire (dont elle énumère les qualités) ;

1^o l'hostie est blanche, pure, sans tache.

2^o elle revêt les plus humbles apparences.

3^o elle est offerte par Jésus lui-même.

Point n'est besoin de commentaire : c'est une invite vague.

Le 31 décembre 1923 : 2^e appel plus pressant, plus précis :

Hostia ad Dei gloriam

1^o pureté (chasteté, détachement, mortification)

2^o anéantissement dans continuelle adoration

3^o état de victime silencieuse qui se livre avec amour et joie au sacrifice quotidien

4^o charité qui se donne à toute âme indistinctement et donne Jésus aux âmes

5^o pour l'union des Églises à la plus grande gloire de Dieu.

Ce programme en cinq points concrétise l'appel précédent, détermine les vertus requises et en fixe le but.

L'appel définitif

ne se fera entendre que pendant la grande retraite de 1924.

En mai de cette même année, Sœur Marie-Étienne, comme une petite colombe amoureuse, gémit : *Les fêtes de la Résurrection ont été sans soleil pour moi cette année...*

Qu'est-ce donc qui peut remplir l'âme ici-bas, écrit-elle, la comprendre pleinement, assouvir ses aspirations si profondes ?

Son temps pascal avait été sans alleluia !

Mais passons à la réalisation du vœu superposé à ceux de la Congrégation.

Trois prêtres de la Compagnie de Jésus y ont été mêlés à des degrés divers.

Au premier, elle avait fait part, depuis longtemps, de son désir, le priant de lui faire connaître comment il convient de se comporter dans une existence victimale.

Sa réponse contenait des appréciations copiées à des sources diverses, sans plus, — le bon père renseignait, ne décidait pas.

Son successeur objecta ceci et cela ; — était-ce pour éprouver sa pénitente ? — jusqu'en novembre 1932. Est-ce à lui que Sœur Marie-Étienne fait allusion quand elle parle de confessions incomprises ?

Le troisième survint à l'improviste à Hougaerde, le 4 septembre 1924, pendant la grande retraite.

Au lieu de la faire avec la communauté, écrit Sœur Marie-Étienne, une autre solitude m'attendait : claquemurée dans ma cellule, clouée au lit, je suis réduite à l'inactivité ; je ne le regrette pas ; au contraire, j'en remercie le Seigneur : n'est-Il pas le grand Prédicateur de la vie spirituelle ? Que de fois je Lui ai demandé de m'enseigner : doce me justificationes tua ! Apprenez-moi vos moyens de me sanctifier !

L'heure et le lieu étaient propices pour être exaucée.

Un Père jésuite inconnu se présente à la retraitante esseulée. C'était précisément un apôtre de l'union des Églises, il lui enseignera les moyens de répondre aux deux appels mystérieux. *Il me trace, dit-elle, une voie nette et lumineuse.* Dès son départ elle annote minutieusement les résultats de leur entrevue.

L'envoyé providentiel m'a déclaré : Il est évident que vous êtes appelée à être une âme eucharistique, à vivre d'action de grâce pour les merveilles de miséricorde opérées en vous. Vous devez devenir victime, hostie pour vos frères, pour votre Roumanie, pour l'union des Églises. Profitez du moment de la communion, quand le Seigneur est tout à vous pour qu'Il vous offre avec Lui comme son épouse à son Père... afin de payer la rançon des âmes.

Elle termine par cet élan de reconnaissance : « *Misericordias Domini in aeternum cantabo : je chanterai éternellement les miséricordes de Dieu !*

L'envoyé providentiel laissa Sœur Marie-Étienne consolée : elle ne le reverra plus que deux fois dans l'intervalle de dix ans ; devenu itinérant, il la scutiendra, sur le chemin du Calvaire où il l'a placée, par de courts billets, lui conseillera de s'appuyer, en son absence, sur son confrère dont il a pu apprécier la maîtrise dans l'art des arts, celui de régir les âmes.

Il lui avait laissé quelques directives pratiques avant de s'éloigner.

« Peut-être que plus tard une grande peine intérieure surviendra... Il ne sera pas bon de la confier à personne, car Dieu ne vous enlèvera pas la paix de l'âme ; contentez-vous de faire part quelquefois à la Supérieure de quelque bon désir, mais pas de votre état d'âme : ce serait sans utilité ; peut-être aussi le vœu du plus parfait pourra-t-il être envisagé dans 10 ou 15 ans ; ne devancez pas la grâce. Continuez le vœu de charité en y rattachant d'autres points sans les multiplier. Vos tentations sont dans l'ordre de votre voie ainsi que les grâces reçues. Ne luttez pas directement contre vos vivacités naturelles ne vous découragez pas. Prenez pour examen la sérénité d'âme à l'exemple de Jésus-Hostie. »

La grande peine qu'il prévoit viendra-t-elle des oppositions à sa vie nouvelle de la part des autorités, — dénommées « vents contraires » par celle qui en souffre — ou des attaques diaboliques qu'elle appelle le doute sur l'efficacité de sa mission semant le trouble dans la conscience de la religieuse livrée à la vie de sacrifices. Jusqu'en 1929, Jésus avait semblé dormir dans sa barque secouée : Il se réveilla à l'occasion du Nouvel-An. Sœur Marie-Étienne avait adressé à son consolateur éloigné ses vœux et sa gratitude. La réponse se fit désirer jusqu'à l'Épiphanie. En la lisant, elle poussa ce cri : ô la lumineuse étoile ! »

Lisons-la par-dessus son épaule :

« Mon enfant roumaine...

Dieu vous accorde, me semble-t-il, ses dons généreusement : souvent la croix de l'âme, toujours celle du cœur, fréquemment du corps, avec l'effusion de votre sang !

Comme Il vous aime, mon enfant ! Je Le prie affectueusement et avec confiance pour vous qu'Il visite chaque matin : c'est Lui qui vous sollicite à ce saint abandon total au Père.

Après avoir prié, je conclus que vous pouvez offrir, dès ce mois de janvier et avant votre opération, par exemple en la fête de Saint Pierre à Rome, le *vœu* que vous souhaitez Lui présenter. »

Voilà la bonne nouvelle qui la transportait, réalisation d'un rêve mûri depuis 10 ans, suppléant au vœu du plus parfait, que la prudence sacerdotale lui avait refusé ; il est vrai qu'elle lui avait substitué la tendance au mieux en tout.

La lettre continue : « Pour une meilleure humilité, pour plus de richesse devant Dieu, que ce vœu soit fait en union avec l'*abandon* même de votre divin Époux en croix. »

Suit alors le texte qu'il lui propose et qu'elle transcrira et signera sans plus attendre, le 18 janvier, en l'an de grâce 1931. Le voici :

Père, en union avec votre Fils unique, notre Frère aîné et mon Époux, lequel dans son dernier cri : « Je remets mon esprit entre vos mains », exhala le sens de toute sa vie avec l'oblation de son abandon total ;

Et par les mains de Marie ;

Nous nous abandonnons, Lui et moi, en esprit d'amour et de sainte joie ;

Nous embrassons par vœu, dans une égale étreinte de reconnaissance, de guérir, de mourir ou de souffrir encore, tout ce qu'il Vous plaira comme et pour autant et si longtemps qu'il Vous plaira.

Fait à Hougaerde, le 18 janvier 1931, en la fête de Saint Pierre à Rome.

Signé : Sœur Marie-Étienne.

Pourtant, sur un point, le religieux freine son ardeur ininterrompue. Apprenant qu'elle prie pour obtenir du ciel des épreuves de santé, il lui fait remarquer que la conformité à la volonté divine exclut tout choix, tout désir, toute préférence, et se tient dans l'expectation.

Sa prière, au reste, serait inutile : des vetos continuant de s'opposer à la mise en exécution du vœu qu'elle vient de signer.

CHAPITRE V

L'AME QUI SURMONTE MALADIES, PEINES MORALES, TROUBLES DE CONSCIENCE

A. DANS LE CREUSET DE LA SOUFFRANCE.

Les souffrances physiques étaient restées intermittentes depuis l'école normale jusqu'en 1927 ; de violents maux de tête et d'estomac stoppèrent ses études pendant deux ans. opérations : l'ablation de l'appendice, du pylore, de la vésicule biliaire — ruinèrent son organisme, né solide pourtant.

Climat ? Surmenage ? Pénitences ? Chi-lo-sa ? qui le dira ?

A partir de 1932, nous assisterons au spectacle attristant d'une existence d'infirme, de recluse, de séparée de la communauté.

Si l'on ajoute à ces épreuves les peines de l'esprit, les troubles de la conscience, après avoir constaté que son âme a survolé tout cela dans une paix souriante, on devra se demander quel était le secret de pareille énergie

On ne le trouvera que dans son contact continuuel avec la source de toute force, avec Jésus et sa Mère, et dans son amour du sacrifice poussé jusqu'à l'héroïsme.

N'a-t-elle pas écrit : *A toutes les extases, je préfère le sacrifice ?*

N'enseignait-elle pas aux Novices : « *Le degré de sainteté se mesure à celui de la charité, et celui de la charité, au degré de sacrifice* » ?

Elle en truffait même ses dévotions personnelles : à saint Joseph, chaque fois qu'elle allait l'honorer dans sa chapelle, elle promettait, non pas de réciter de longues oraisons, mais de lui apporter un sacrifice en hommage.

La petite colombe était devenue condor : elle en possédait maintenant les ailes capables de survoler les tempêtes. C'est avec stupéfaction que nous en mesurerons la puissance dans la dernière période de sa vie.

Première opération.

Ma première crise eut lieu en septembre 1924. Sa devise : « Labor et amor » allait se muer en « Dolor et amor ».

Elle fut opérée le 17 janvier 1925 ; elle en revint, guérie, le 10 mai : les impressions qu'elle en a rapportées mettent à nu sa sensibilité naturelle et le tréfonds de son âme.

Que de ténèbres, d'épreuves douloureuses dès le début de cette année : opérations crucifiantes et humiliantes, langueurs, impuissances physiques et morales, dégoûts, lassitudes, tentations, révoltes de la nature, purgatoire !... O mon Dieu, Vous ne m'avez pas permis encore de m'envoler là-haut... Quand je pense que j'ai été si près de Vous voir et de Vous posséder à jamais... Mais Vous m'avez rendu la santé et je me retrouve en exil !

Son amoureuse déception fait qu'elle soupire avec le Psalmiste : « Pour moi, mon exil s'est prolongé ! Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est ! » Mais elle ajoute aussitôt : « Que votre volonté soit faite et non la mienne : seulement, ne me laissez pas m'égarer dans ces tunnels affreux. »

Cette conformité imperturbable au bon vouloir divin nous déconcerte, moins cependant que l'explication qu'elle en donne toujours en des circonstances semblables !

O mon Dieu, si je choisis de plein gré de vivre dans l'exil malgré mon désir de mourir pour Vous posséder, c'est parce que là-haut je ne pourrais plus Vous prouver mon amour en souffrant pour Vous : Vous aimer dans les croix de la terre, c'est plus grand, me semble-t-il, et plus beau, que dans les joies du ciel. A nous aussi, n'est-ce pas, chers lecteurs ?

Au mois de juin de la même année, une nouvelle cause de malaise¹ est repérée. Elle en accepte l'augure avec la même action de grâce :

On a constaté une ulcération de l'estomac : guérira-t-elle jamais ? J'ai le pressentiment intime du contraire... Ce qui me met la joie au cœur.

Au mois de septembre, la diagnostic se confirme :

Le médecin trouve que j'ai une plaie à l'estomac : malgré mes défaillances et mes tristesses, je redis à Jésus : je ne désire rien d'autre que de Vous aimer et de souffrir pour Vous.

Puis, se tournant vers Marie, Mère des Douleurs, elle la supplie d'imprimer dans son Cœur les plaies de Jésus, son Sauveur : cette prière semble chantée comme l'hymne liturgique dont elle emprunte le début.

Deuxième opération : ablation du pylore de l'estomac.

Elle eut lieu le lundi 5 juillet 1926, à la clinique de Tirlemont.

En mai et en juin, elle avait eu beaucoup à endurer, comme l'insinuent cette phrase et cette prière :

Le silence, parfois, est plus éloquent, plus profond que la parole.

Merci, mon Dieu, merci pour vos dons de souffrance, durant ces deux derniers mois ; merci de m'avoir associée plus étroitement que jamais à votre passion rédemptrice et sanctifiante.

Une par une, elle note les étapes de son calvaire jusqu'à son retour, vendredi 30 août :

Le lundi, l'opération fut douloureuse ; pourtant, mon âme était dans le feu consumant, dans l'union privilégiée aux dixième et onzième stations du chemin de la croix.

La nuit de jeudi à vendredi, pendant l'heure sainte (préparation au premier vendredi du mois), mon âme est à Gethsémani.

Le dimanche, je fus comme une hostie à la gloire de la très Sainte Trinité ; la nuit du lundi se passa dans un martyre d'accablement et de maux.

Conclusion toujours identique :

Malgré tout, paix, abandon, gratitude, amour ; merci, mon Dieu, pour tant de grâces ! Il ne me reste plus qu'à attendre.

Les maux persistent après la rentrée de Sœur Marie-Étienne au Val, avec des peines morales sensibles qui s'y ajoutent : privation de la retraite générale, éloignement de son saint Directeur devenu itinérant.

De ceci, elle se réjouit pour le plus grand bien de ses frères, mais elle conjure l'Esprit de remplacer ce guide.

Elle s'adresse ensuite à Dieu sur un ton de reproche, parce qu'il lui a accordé à elle ce qui ne revient qu'à Lui seul :

Mon Dieu, pourquoi ai-je été l'objet de tant de sympathie, d'affection, de tendresse même, de sollicitude durant ma mala-

die ? Je l'accepte, non pas pour moi, mais comme s'adressant à un membre souffrant du Christ.

Il me serait bon, cependant, de reprendre au plus tôt la vie ordinaire, en gardant cachés mes maux. Puissé-je les voiler sous un sourire toujours !

Mais écoutons-la jusqu'au bout : le ciel va s'entremettre :

Quel privilège que cette assurance qui m'est donnée depuis le 23 août, aux vêpres de Saint-Barthélemy, de porter dans mon corps, ma vie entière, un mal qui, je l'espère, imprimera de plus en plus en moi la ressemblance de Jésus-crucifié !

O divine Eucharistie, soyez mon action de grâces à l'adresse du Père qui a comblé mon néant de cette paternelle bénédiction !

Une dernière et brève remarque avant de parcourir les dernières stations de ce chemin de la croix.

Sœur Marie-Étienne vient de remarquer que c'est aux vêpres de la Saint-Barthélemy qu'elle reçut l'assurance de n'être jamais guérie ; c'est la seconde fois qu'elle parle de ce saint ; la première, c'était pour dater sa demande d'admission au couvent.

Cette insistance est-elle intentionnelle ?

Quel symbolisme veut-elle en induire ?

Le martyr de l'apôtre du Moyen-Orient est le plus cruel, le plus atroce que l'histoire ait conservé. Il fut écorché vif, puis crucifié, tête en bas. Sa célèbre statue au Dôme de Milan le montre, portant en mains l'instrument hideux de sa préalable torture. Des sculpteurs, des peintres, et non des moindres, l'ont représenté avec d'horribles détails réalistes.

Peut-être la description de la troisième opération, la plus dangereuse de toutes, avec ses séquelles sans fin, justifiera le rapprochement.

Opération du foie.

En cette année 1931, les éjections de bile, dans l'estomac mal en point depuis l'opération précédente, se multipliaient.

La Faculté, malgré tous les risques qu'elle envisage, se résigne à intervenir de nouveau : le 7 novembre, elle prend une décision brusque, fixe au lendemain le transfert à la clinique tirllemontoise du Sacré-Cœur et au surlendemain l'ablation de la vésicule.

C'était le 9, « anniversaire de la mort d'Élisabeth de la Trinité », remarque Sœur Marie-Étienne.

Malgré ses intolérables souffrances, elle n'a pas perdu l'empire sur elle-même ; c'est elle qui nous dépeint en quelles dispositions elle s'en va à la maison du scalpel : « dans le calme, la sérénité et l'amour, à la suite de Jésus, escaladant les rampes de Gethsémani et du Calvaire ».

Le matin, pendant qu'on m'étend sur la table de marbre, j'ai renouvelé par deux fois et de tout mon cœur le vœu de victime signé en janvier précédent... Mes 33 jours de clinique se sont passés dans des crises répétées, sans soulagement immédiat, parfois sans visite, dans la solitude du désert ; joyeusement pourtant, dans la partie supérieure de l'âme.

B. PEINES MORALES DE L'ESPRIT.

Je rentrai au Val en la fête de Notre-Dame de Lorette (la Madone de la maison retrouvée ?) et le tran-tran ordinaire recommença avec ses incompréhensions antérieures, dans une attente paisible pourtant, parce que j'étais certaine d'une justification future.

— Nous comprendrons tout à l'heure de quoi il s'agissait.

Ainsi disposée, je traversai le carême, pendant lequel la souffrance suppléa aux pénitences qu'on me refusait, accompagnée de peines de famille.

A la fête de Pâques, j'entrai en réclusion : c'était la réponse que j'attendais. De fait, les cahiers du couvent portent qu'à partir de 1932, elle fut privée pour toujours de la vie communautaire.

Devenue incapable, par sa péritonite chronique, de circuler sans l'aide d'une canne, qu'elle nommait plaisamment sa troisième jambe, ou sans une aide quelconque, elle devait être écartée du va-et-vient général.

Dès 1931, on avait dû envisager l'emploi d'une voiturette ; elle en fait mention dans une note où elle exprime sa joie de ressembler, par là encore, à l'Ecce Homo du prétoire.

Comme Lui, elle avait été exposée aux remarques des passants ; figés de pitié, ils regardaient cette jeune Roumaine, jadis d'allure si distinguée, s'appuyer lourdement sur un bras fraternel, boitiller à présent, gravir ou redescendre péniblement les degrés des alloirs, s'avancer dans la chapelle, par sursauts, d'une chaise à l'autre, parcourir la maison ou le jardin sur son humble « sedia gestatoria ».

Reléguée à l'étage, elle échappait aux curiosités gênantes, mais pas aux humiliations d'un déménagement continu, transportée d'un parloir du premier à sa cellule, de sa cellule particulière à l'infirmerie commune et, à l'infirmerie, du fauteuil des impotents au lit des paralytiques, au fur et à mesure que ses déficiences se multipliaient.

Il est vrai, l'édification et la surprise faisaient oublier la pitié quand on la voyait promener l'humiliation de ses os — ossa humiliata — avec son sourire déconcertant.

La première opération, plutôt bénigne, n'avait pas causé de dommages irréparables ; par contre, la seconde en avait laissé de graves : elle avait brisé son corps et l'avait démontré incapable de porter tout le poids de ses charges.

La Révérende Mère fut contrainte, au regret général et à la désolation des Novices en particulier, de donner une

coadjutrice à leur maîtresse et de continuer, au fur et à mesure que son épaule fléchissait, de la décharger des besognes matérielles d'abord et, d'une partie des spirituelles peu après.

Ce n'est pas sans une édification profonde qu'on apprendra comment elle a accepté cette *diminutio capitis* :

Mes heures de repos obligatoire, de douleurs et d'insomnie seront un temps de prière, d'union affectueuse à Jésus-Hostie, de vie cachée en Lui, préparant l'action apostolique sur les âmes qui me restent confiées.

Pour moi, quelle confusion ! Quelle reconnaissance par contre ! Le divin Maître me dit clairement par mes Supérieures, qu'Il veut que ce soit à moi de continuer la formation de ses futures épouses. On désire que je garde leur direction spirituelle et l'on m'adjoit une assistante pour les autres attributions de ma charge.

Elle sera le charitable Cyrénéen avec lequel je ne veux faire qu'un cœur et qu'une âme.

Comblez, ô mon Dieu, ce désir que Vous mettez en moi de conduire ces jeunes âmes à votre Cœur par la donation d'elles-mêmes.

Puissé-je, après Vous les avoir données, les aider à demeurer dans votre amour, à persévérer dans votre grâce.

Que j'y demeure moi-même dans l'Esprit qui vivifie mon âme plus que celle-ci ne vivifie mon corps...

Reportons-nous au début de 1932.

A peine rentrée de son dernier et long séjour en clinique, elle appréhende, non pas de ne plus jamais guérir, mais de reprendre, avec la vie commune, les vieilles dissidences d'opinions ascétiques.

Aussi, le saint jour de Pâques, la décision de la Révérende Mère, malgré les dures séparations qu'elle comporte, lui arrache les premiers alleluias : plus de vie commune, plus de malentendus latents, alleluia !

Le bon Dieu lui réservait, en ce point, une autre justification, complète celle-là, par l'intermédiaire du confesseur de novembre de la même année.

Elle transcrit, avec un véritable soulagement, « la direction très nette qu'il lui a donnée alors.

» Dieu, m'a-t-il assuré, vous veut de plus en plus passive, contemplative...

» Il faut de ces âmes dans les ordres actifs...

» Ne croyez pas que vous ne faites rien...

» Votre apostolat s'exerce par la direction des âmes, la prière, la souffrance...

» Suivez l'impulsion intérieure d'immolation, en union avec Jésus crucifié...

» Je vous autorise à faire le chemin de croix pendant vos nuits d'insomnie...

» Attendez-vous à plus de souffrances encore et d'incompréhension ; cela rentre dans votre état...

» Que le Christ achève en vous, comme en saint Paul, ce qui a manqué à sa Passion, pour l'Église, son Corps mystique...

» Vous pouvez être tout à fait tranquille, les S. (Supérieures ? ce S. anonyme est à remarquer) finiront par se rendre à l'évidence... comme moi, depuis quelques mois surtout... »

Là-dessus, en manière d'action de grâce et de satisfaction, elle s'exclame :

Double absolution !

O mon Jésus, votre sang a donc tant coulé qu'Il a purifié mon âme !

On sent qu'elle attribuait à ses péchés cette crucifiante épreuve et, « admirant la délicatesse divine qui y met fin, sans lui adresser le moindre reproche, elle l'en remercie pour le tout, avec Marie — , en Marie et pour Marie. »

Son abandon a été récompensé, suivi d'une paix pro-

fonde, lumineuse... O mon Dieu, que Vous avez été bon pour moi ! Vous êtes le très Bon, ô mon Père !

Voilà tranchée et éclairée du même coup l'affaire de « vents contraires » et des « confessions incomprises », mots discrets sous lesquels elle dissimulait les tentatives diverses pour rogner son lot de vie mystique, conflit d'autant plus pénible qu'il venait, disait-elle, de plus haut.

Il importe de s'arrêter ici, le temps de souligner toute l'importance de la leçon à tirer de cet épisode par l'éminent religieux, à savoir qu'il est avantageux pour une congrégation vouée à l'enseignement ou à toute autre œuvre de zèle, de posséder en son sein des âmes contemplatives.

Si le Révérend Père avait connu Sœur R., une contemporaine de Sœur Marie-Étienne, que celle-ci appelait son âme sœur, il aurait pu appuyer son affirmation sur un double exemple : en effet, ces deux moniales d'élite, que des circonstances particulières ont empêché de réaliser uniquement leur attrait pour la contemplation, ont laissé, dans le ciel de l'Union au Sacré-Cœur, un sillage lumineux qui n'est pas encore prêt de s'éteindre.

Quand on construit un édifice, on tient allumés, en hiver, pour les ouvriers du dehors, des braseros de coke ventilés par les courants d'air. Les cœurs brûlants réchauffent ceux qui se refroidissent à bâtir la maison.

C. TROUBLES DE CONSCIENCE.

Quel était ce tourment mystérieux ?

En l'an de grâce 1933 où l'Église célébrait le millésime de la Passion, *le père du mensonge m'accabla de peines intérieures ; il me faisait douter de moi, de la droiture de ma volonté dans la tentation, partant, de mon état de grâce.*

Satan s'en prend à l'humilité et à la délicatesse de conscience, celle qui a osé se poser en corédemptrice. Pour gâter sa joie en y jetant l'agitation, il lui remet en mémoire

les peccadilles d'un passé lointain. « Dieu ne peut agréer pour holocaustes que des agneaux sans tache. »

Surévaluant la culpabilité des vivacités, des susceptibilités « qui redoublent en ces derniers temps il lui suggère que Dieu ne peut agréer l'offrande d'âmes qui ne sont pas entièrement fidèles ! »

Il fait naître de ses tentations des scrupules, qui ne laissent pas sa conscience en règle.

Tant et si bien que la tourmentée se demande : *Quelle victime le bon Dieu veut-Il que je sois ?*

Sans doute, le religieux étranger lui a déclaré en partant et lui répète par écrit, d'accord avec ses confrères, que toutes ces luttes sont, au même titre que les grâces reçues, dans l'ordre de sa voie ; sans doute aussi, les souffrances corporelles qui vont s'accumulant, et l'assurance qu'elles ne finiront pas, sont une marque de prédilection, aussi.

Malgré tout, malgré moi, dit-elle, *le doute angoissant persiste*. Son esprit oscille de gauche à droite comme le balancier d'une horloge, entre la paix et l'inquiétude ; pendant les dures années des interventions chirurgicales, elle redemande sans cesse, dans ses lettres de conscience, l'avis qui saura la rassurer.

Elle note une accalmie dans la tornade : une entrevue fortuite avec le Père, mit fin après deux mois consécutifs, à son état de trouble. Cette tempête pourtant, comme celle de la mer, n'était que superficielle ; la grâce ne lui faisait pas défaut ; elle s'abandonnait, elle attendait, le calme régnait dans les eaux profondes.

Hélas ! ni le bon sens de la pauvre troublée, ni la sagesse de ses conseillers, pourtant toujours obéis, ne parvenaient à déraciner l'ivraie que le semeur nocturne mêlait au bon grain.

En mai 1934 encore, à l'Ascension, elle répète que ce doute infernal la tenaille toujours.

Restait Marie qu'elle avait suppliée de ne pas permettre que son sacrifice demeurât inachevé, inutile.

Après un mois d'attente, le 24 juin 1934, l'Immaculée choisit la fête du Sacré-Cœur pour écraser la tête du vieux serpent, auteur de cette tentation de défiance et de découragement.

Voici en quels termes précis Sœur Marie-Étienne décrit son intervention intitulée par elle.

Vision.

Nous la transcrivons tellement quellement, nous faisant scrupule d'y changer un iota.

La narratrice commence par se demander ce que cette fête suppose, et elle répond :

Mon amour pour Dieu le Père, ... mon amour pour Marie... mon amour pour les hommes et pour chacun d'eux... mon amour pour toute vertu... pour la souffrance qui expie et sanctifie, mon dégoût pour le péché (Ceci est sa gerbe de fête).

Le Cœur divin bat sur le mien chaque matin, non en figure, mais en réalité. Il faut me mettre à l'unisson, m'humilier, me donner autant que Lui.

En ce 24 juin, une grâce unique m'a été donnée.

Après la récitation du Miserere, au pied du lit, avant de me coucher, le lendemain de mon anniversaire de naissance, de confirmation et d'esclavage marial, je suis réveillée vers 10 h. 1/2, en entendant le Regina Martyrum, comme l'annonce d'une visite mystérieuse... C'est la représentation lumineuse de la Vierge des Douleurs aux sept glaives, dont je portais la médaille.

Elle est en grandeur naturelle, buste et tête penchés vers ma gauche, elle porte une couronne sur la tête.

En me retournant vers la droite, avec un sentiment indéfinissable dans l'âme, je me sens envahir par une émotion très suave de contrition, sans effort ni contrainte de ma part. Mon âme est toute passive et subit une influence indéfinissable du dehors. Mon état de componction est purifiant, il fait jaillir deux larmes dans un regret mêlé de douceur sur l'ensemble de ma vie.

Je supplie l'Esprit d'amour de me purifier encore et entièrement dans son feu consumant.

Mon âme éprouve alors une douce chaleur intérieure ; une lumière mystérieuse l'envahit de plus en plus ; le tout s'intensifie et se prolonge durant quelques minutes.

Puis, j'ai le sentiment net de la présence spirituelle de la Sainte Vierge, avec sa dignité de Reine ; mais j'expérimente bien plus sa tendresse maternelle. Le corps est comme subjugué ; le cœur bat très vite avec une régularité exceptionnelle pour moi. Tout malaise physique est en suspens ; pourtant, j'étais souffrante au coucher.

O Mère ! Mère ! Quelle certitude j'eus durant ces quelques secondes de votre délicieuse présence... Je ne savais ce qui allait survenir, mais je sentais que j'aurais pu mourir de bonheur si cet état s'était prolongé.

J'aurais soutenu contre le monde entier la réalité de ce qu'il m'était donné d'éprouver.

Mon retour à l'état normal fut brusque.

J'avoue ma maladresse (mon retard) à remercier pour ce que je comprenais être une faveur et n'être qu'un prélude à des choses mystérieuses.

Mon baiser à l'image de la Vierge fut accompagné en retour de sa demande mystérieuse : Crois-tu ? Je répondis : Si je crois, ô Mère ? Comment pourrais-je douter encore ?

Puis, repassant en moi-même ce qui venait de m'arriver, je me rendormis paisible ; mais j'avais retrouvé mes misères physiques habituelles.

DÉVOTION MARIALE.

Ce récit n'appelle, ni commentaire, ni discussion, une brève remarque seulement : la Vierge s'est fait annoncer en sa qualité de Reine des Martyrs ; c'est précisément sous ce vocable que la pauvre recluse l'invoquait habituellement ; elle n'avait d'autre image trônant sur sa table que celle de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Elle sera une double relique, non seulement parce qu'elle est la seule qu'elle ait pu conserver du foyer paternel et de l'orthodoxie roumaine, sans crainte d'errer dans la foi (1), mais aussi en souvenir de la visite miraculeuse de la Reine des Martyrs.

Aux grâces particulières dont parlait son Directeur, il faut joindre la protection singulière de la Vierge de l' Icône dont la vision fut le point culminant.

C'est l'occasion de reprendre, en la résumant, cette merveilleuse histoire d'adoption par la Mère de Dieu, d'une jeune schismatique abandonnée à elle-même, qui la suppliait éplorée au foyer paternel vidé par les deuils et les dispersions.

Enfant en nourrice, elle la préserve des suites d'une chute qui devait être mortelle.

Orpheline désemparée, elle l'accueille au pied de son icône où elle semble lui présenter son Fils.

Adolescente exposée aux dangers d'un milieu areligieux, elle l'amène sous son manteau dans un établissement qui porte son nom. Là, son emprise mystérieuse l'arrache à l'inaction, à la désespérance, prépare sa conversion à la foi catholique, la décide de s'unir à son Fils dans la vocation religieuse, l'accompagne dans ses voyages vers le pays où elle Le trouvera, et la préserve des périls rencontrés en traversant les nations en guerre ; devenue son épouse mystique, elle lui enseignera la meilleure façon de l'aimer, la sienne.

Enfin, quand le démon tentera de ruiner, par un tourment infernal, ses mérites, et ses sacrifices, et la paix de sa conscience, quand nul secours, même sacerdotal, ne pourra l'en délivrer, l'Immaculée se montrera, comme nous venons de le voir, pour lui rendre confiance en elle-même.

(1) Ce qui ne fut pas le cas, par exemple, pour celle de la Sainte Trinité, laquelle donna naissance à des scrupules, si l'on en juge par cette déclaration de son Directeur : « Votre profession dans la procession du Saint-Esprit est inattaquable, théologiquement parlant ».

Le patronage de la Vierge ne finira qu'avec la vie, pas avant que celle qu'on nomme la Janua Coeli, ne lui ait ouvert la porte où son divin Fils l'attend.

En retour, et pour répondre à une protection aussi maternelle, Sœur Marie-Étienne se montrera de plus en plus filiale ; sa dévotion mariale ascensionnera avec toutes ses autres vertus et formera une de ses grâces de choix, la seconde après le don éblouissant de l'amour de Dieu.

Enfant de Marie par legs paternel, puis par inscription à la Congrégation de l'école normale, elle voulut se faire son esclave ; il nous reste à raconter d'où lui vint ce désir.

On trouve dans ses notes quatre vers, transcrits de Grignon de Montfort :

Je fais tout en Elle et par Elle,
C'est mon secret de sainteté,
Pour être à Dieu toujours fidèle,
Pour faire en tout sa volonté. »

Dès lors, tout s'explique ; le 24 juin 1933, jour de fête et d'offrandes de choix au Sacré-Cœur elle signe à Hougaerde l'acte de sa consécration d'esclave à la Reine du ciel et de la terre.

On souhaiterait de pouvoir le reproduire tout entier

Je débute par une « adoration et une action de grâces à Jésus, « vrai Dieu et vrai homme. Fils unique du Père éternel et de Marie toujours Vierge... », « Je Vous rends grâce de ce que Vous Vous êtes anéanti Vous-même, en prenant la condition d'esclave, pour me tirer du cruel esclavage du démon...

« Je Vous loue et Vous glorifie de ce que Vous avez bien voulu Vous soumettre à Marie, en toutes choses, pour me rendre par Elle votre fidèle esclave ».

Suit l'offrande :

« O Reine du ciel et de la terre... je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme... mes biens...

la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, sans exception, selon votre bon plaisir. »

Enfin s'adressant à Dieu :

« Comme tout en moi, Seigneur, mérite vos rebuts et votre colère, je n'ose plus, par moi-même, approcher de votre très sainte et très auguste Majesté ; j'ai recours à l'intercession de votre très sainte Mère. » (1)

L'allusion est significative aux doutes qui torturaient son cœur encore en 1933, à la défiance d'elle même qui empoisonnait son esprit et sa conscience à propos de son vœu de victime.

Toute sa spiritualité tenant dans cette devise ;

« Marie comme Modèle, Jésus pour Soutien, moi en sacrifice toujours ».

Elle avait remarqué, que dans l'âme de la Vierge, il y avait les actions pures et vraies du cœur qui ne cherchait que Dieu et dont le seul désir était de s'unir à Lui et de vivre de son amour.

De là son culte au Cœur Immaculé de Marie.

Faites-moi vivre, lui disait-elle, dans un acte d'amour parfait très pur.

Elle avait compris aussi que le glaive prédit par Siméon avait transpercé le Cœur Maternel.

De là sa dévotion à Notre-Dame des Sept Douleurs et son oraison jaculatoire familière : « Reine des Martyrs, priez pour nous ! » et cette requête : *O Mère du Bel Amour, cultivez dans mon âme cette rose empourprée, ensanglantée de l'amour de Dieu !* (2)

(1) Consécration d'après St-L. Grignon de Montfort.

(2) Cette expression tombée de sa plume valait d'être mise en exergue en tête de ces pages.

La profondeur de sa dévotion mariale n'avait pas échappé à la communauté ni à ses élèves de Sainte-Anne, ni à ses filles du Noviciat.

Ses consœurs ont écrit :

« Marie fut le pivot de sa vie spirituelle, le modèle de la sainteté qu'elle voulait acquérir, la force dans ses épreuves et ses souffrances, le Magnificat vivant pour les grâces obtenues, sa préparation à la mort. »

Elle proposait continuellement à ses Novices son céleste modèle, leur recommandant de tenir les yeux toujours fixés sur Lui : *« Imitons Marie, vivons humbles comme Marie, nous oubliant comme Elle en tout, sans nous rechercher en rien... Puissiez-vous, sous sa maternelle protection, rester des lis très purs, exhalant le parfum des plus suaves vertus. »*

Elle leur conseillait même, d'après le bulletin du Val, de recourir à Marie pour qu'Elle les aide particulièrement à bien communier : *« Ne trouvant rien de bon, disait-elle, dans notre propre cœur, demandons-Lui d'offrir le Sien pour recevoir Jésus d'une façon digne de Lui et Notre-Seigneur sera satisfait de notre réception. »*

Enfin, toutes ses offrandes à Jésus passaient par les mains de sa Mère ; la prière suivante, qu'elle aimait à conseiller, suffirait à le prouver :

« O mon aimable Jésus, je suis tout à Vous ; tout ce que j'ai, je Vous l'offre par Marie, votre très sainte Mère. »

Commerce sublime et fidèle ! Sœur Marie-Étienne récitait l'office de la Sainte Vierge, chaque jour, tant que ses forces le lui permirent.

Elle a pu dire avec raison que la Sainte Vierge fut pour elle le doux chaînon qui l'enchaîna à Jésus.

CHAPITRE VI

L'ÂME RESTÉE DYNAMIQUE, BIEN QUE MISE EN QUARANTAINE

VIE DE RETRAITE ET APOSTOLAT ÉPISTOLAIRE.

La relégation de Sœur Marie-Étienne à l'étage, la relève graduelle de ses fonctions annonçaient la fin précoce d'une carrière brillante.

On en connaît les causes :

la maladie qui a flagellé sa jeune chair à coups redoublés ;

la violence de l'amour divin appelé justement par elle son feu consumant ;

Les peines ininterrompues d'esprit, de cœur, de conscience, vitriol concentré qui acheva de corroder le vase fragile contenant son âme.

Elle avait déclaré dans son code du Noviciat que, dans les couvents, « on fait souvent trop par crainte de ne pas faire assez. »

Que n'a-t-elle appliqué à elle-même ce « trop » en se ménageant !

Quoi qu'il en soit, la voici réduite à l'inaction : partielle d'abord ; après un an et demi d'interruption, elle avait su garder, de 1934 à 1937, quelques-unes de ses charges, grâce à des accommodements autorisés et des renoncements consentis.

De 1934 à 1937, elle ne rassemblera plus ses filles dans le cher nid du Noviciat, mais devra les recevoir, une par une, dans sa cellule et, pour finir, une fois par semaine seulement.

Après 1937, elle sera condamnée au lit, immobilisée presque autant que les gisants de marbre, étendus de tout leur long sur leurs monuments funèbres, dans nos cathédrales.

C'est à cette époque qu'on peut reporter un fait resté inconnu, dont sa fidèle infirmière fut seule témoin.

Laissons-la le raconter :

« Un matin, comme d'habitude, j'entre dans sa chambre. Qu'aperçois-je ? Ma chère paralytique faisant des efforts, d'ailleurs vains, pour descendre. Je me précipite, les bras tendus, vers elle, en disant : « Ma Mère, que désirez-vous ?

— « Me Mettre à genoux à vos pieds pour vous demander pardon ! » — « Pardon, à moi ? Pourquoi ? » — *Hier, je vous ai réclamé un service sur un ton de commandement ; je n'en ai plus le droit ; je ne suis plus votre Maîtresse... !* — « Mais si... vous l'êtes toujours, ma chère Mère... Ordonnez, commandez ; j'obéirai comme autrefois ; mon âme en tirera un nouveau profit. »

Bref, l'entretien se termina par cette décision inattendue : l'infirmière redevint Novice pour la deuxième fois.

Tant d'humilité ne doit pas nous étonner de la part de celle qui écrivait ceci :

Je ne suis rien, je ne puis rien, je ne vaux rien.

Quelle disproportion entre ce moi misérable, faible, inconstant, et la perfection religieuse qui m'est proposée en programme de vie. Je ne vaux que par la grâce de Dieu... source d'énergie dont il me faut prendre conscience par le recueillement, l'union à Dieu et la docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint.

Je devrais me conduire comme si toutes les Sœurs connaissaient les fautes de mon passé.

Que va devenir cette vaillante pour qui l'activité était un besoin réel, une obligation si stricte telle que le farniente la jetait dans la confusion et le scrupule et à qui ses directeurs de conscience devaient écrire : « Ne croyez pas que vous ne faites rien » ?

Que fera-t-elle ?

Aussi longtemps que ses doigts ne lui refuseront pas leurs services, elle travaillera de la plume, elle écrira.

Elle correspondra avec les jeunes Probanistes envoyées en maisons secondaires, avec les Anciennes du Pensionnat, avec des amies éparpillées en de multiples pays ; ces dernières, dans l'espoir d'assurer leur persévérance dans le bien et le devoir.

Outre ce courrier abondant et multiforme, elle écrira ce qu'on peut appeler les mémoires d'outre-tombe : réflexions sur son passé, traité abrégé sur la pratique des vertus, par exemple de l'union au Sacré-Cœur, de l'honneur religieux, etc, etc...

Enfin, sa plume poétique continuera de se tenir au service des fêtes de la communauté.

Ses Sœurs pensent que, si elle a beaucoup écrit, c'est qu'elle a beaucoup lu, surtout beaucoup assimilé.

Sa correspondance, riche de doctrine, fournirait la matière d'un épais volume. Commençons par en faire le triage, comme dans un bureau postal.

Dans un premier casier, rangeons le courrier roumain, classé dans une serviette du couvent sous l'étiquette : « Intime et familial » et, dans un second, le courrier aux missionnaires.

APOSTOLAT ÉPISTOLAIRE.

Les lettres que nous allons ouvrir ont été remises au couvent par leurs destinataires. La serviette contient celles échangées avec Mère Bathilde qui fut l'instrument providentiel de sa merveilleuse destinée ; avec une religieuse de Santa Maria, Roumaine d'origine, qui avait étudié à Hougærde sous la direction de Sœur Marie-Étienne, dont elle emportera le nom en religion et un missel, offert à son départ ; avec deux de ses condisciples de Pilar Mos, demeurées ses amies. Enfin, une missive très inattendue de

« Mademoiselle », sa gouvernante protestante, que son ex-élève a conservée, parce qu'elle contient un hommage à sa vocation et à sa foi.

Ouvrons maintenant et lisons.

Courrier de Roumanie.

De la correspondance de Mère Bathilde, extrayons les confidences qu'elle a reçues de sa chère Lisette au sujet de sa vocation.

Mon arrivée ici, lui apprend-elle, a coïncidé avec la cérémonie de profession de quatre Sœurs. Plus tard, j'aurai le bonheur d'en conduire d'autres à l'autel. Que de grâces le bon Dieu m'a faites depuis ! Je suis si heureuse d'être à Lui pour jamais ! Je ne puis me lasser de le Lui redire. Je comprends de plus en plus que ma vie doit se passer en action de grâces et en sacrifices débordants d'amour. (Ces mots méritaient d'être mis en exergue de ces pages.)

Ce résumé de sa vie intérieure laisse dans l'ombre — faut-il le dire ? — le détail des grâces de choix reçues et de ses renoncements ; ses confidences filiales restent humbles comme celles de la lettre suivante qui complète l'histoire de son âme.

J'ai eu le bonheur de faire la connaissance d'un Révérend Père Jésuite s'intéressant aux chrétiens séparés d'Orient, homme de Dieu particulièrement éclairé qui m'a indiqué nettement ma voie, ou plutôt, m'y a confirmée. (En effet, elle y pensait avant l'entretien avec lui à l'infirmierie.)

Quant aux lettres échangées avec sa famille, Sœur Marie-Étienne les a détruites. Mais elle se faisait un plaisir d'en communiquer les bonnes nouvelles à Pilar Mos ; le lecteur les apprendra par le truchement de Mère Bathilde.

En voici quelques-unes annonçant le rétablissement des bons rapports avec les siens :

Mon frère René est tombé à la Somme, en 1916 ; je ne l'ai su qu'après l'armistice de 1918 ; une sœur d'une de mes belles-sœurs, religieuse en France, m'a appris qu'il s'était fait catholique avant d'expirer. Quelle récompense magnifique mes souffrances ont reçues là !

Le lecteur se rappellera qu'elle avait cru à l'inutilité de son intervention tardive pour son salut.

Tous mes frères sont mariés et heureux ; ils m'écrivent même fréquemment et affectueusement.

Finies les incompréhensions familiales ; comme au couvent, elles n'avaient affaibli ni l'une ni l'autre fraternité.

La lettre d'adieu, préparée par elle quand elle sentit sa vie menacée, achèvera de le prouver.

TRADUCTION D'UNE LETTRE ÉCRITE EN
ROUMAIN A SES FRÈRES :

Hougaerde, le 15 juin 1926

Mes bien chers,

Je ne voudrais pas mourir sans vous dire un dernier adieu. Voici pourquoi je vous écris en ce moment, ne sachant combien longue ou courte sera ma vie. L'homme doit toujours être prêt pour se présenter devant Dieu. Je pourrais mourir dans l'opération qui me sera faite en juillet au plus tard... Dans tous les cas, je serai tranquille, sachant que vous pourrez lire en mon âme en lisant ces lignes.

Mon désir était de vous dire encore une fois combien je vous ai aimés et que j'ai souffert de votre séparation.

Cependant, je n'ai regretté à aucun moment d'être entrée au couvent car je me suis fort bien sentie appelée par Dieu et je ne peux pas dire combien j'ai été heureuse de ne vivre que pour mon Seigneur Jésus, dans la vraie croyance, et et ne souhaitant que de mener une vie innocente et pure pour Lui prouver que je L'aime. — Ma jeunesse, ma santé et ma vie même ont été sacrifiées avec joie à Dieu, pour vous, mes frères aimés, pour votre bien spirituel. J'ai renoncé aux joies terrestres afin que vous goûtiez aussi les charmes de la vie qui sera ! Je vous attends tous trois au ciel, mes biens aimés ! Plus encore qu'au Val Virginal, je prierai pour vous la Sainte Vierge et Jésus, et j'ai la certitude que ce que j'ai souffert pour vous ne sera pas perdu. Dites, vous aussi, un Notre Père quotidien en souvenir de votre petite sœur et de vos parents qui ont été chrétiens.

Je vous prie aussi de ne pas rechercher ma fortune, car je n'ai rien laissé après ma mort, à mon nom.

Vivez dans l'honneur et le bonheur, mes biens chers, en faisant un peu de bien autour de vous et en élevant vos enfants dans la foi chrétienne.

Je vous remercie de toute mon âme pour l'amour fraternel que vous m'avez porté et je vous prie de me pardonner tous les ennuis que je vous ai occasionnés ainsi que mes fautes à votre égard depuis mon enfance jusqu'à présent.

Si vous désirez garder un souvenir de votre petite sœur, vous pouvez demander à Madame la Supérieure un petit objet dont je me suis servi. Je ne sais cependant si une croix ou une petite médaille vous ferait plaisir et comme, volontairement, je suis « pauvre », je ne puis plus disposer de rien d'autre.

Encore un souvenir aux parents et connaissances et une reconnaissance particulière à ceux qui m'ont fait du bien, sans oublier Mademoiselle.

Je voudrais dire au monde entier qu'on ne doit pas chercher sur terre la vraie félicité, mais plus haut. Je meurs heureuse et tranquille car, depuis que j'ai aperçu la vraie lumière, j'ai toujours cherché à faire la volonté de Dieu.

Lorsque ma dernière heure arrivera, je m'élèverai dans le sein de la Sainte Trinité, sans crainte, je le crois, car toutes les fautes seront pardonnées à ceux qui ont beaucoup aimé. Et du ciel descendra sur vous, mes frères aimés, que j'embrasse pour la dernière fois, la bénédiction du Père, du Fils et du Saint Esprit. Amen.

*Votre sœur,ette,
(S) Lisette Persu.*

N. B. Guérie de sa deuxième opération, elle avait reporté jusqu'en mai 1937, la date de l'envoi de cette épître.

Passons au courrier échangé avec celles qui passaient leurs examens au lycée, avec elle.

Avec « Mademoiselle », qui l'entretenait de ses cures d'eau à Vienne, Sœur Marie-Étienne ne fut pas bien prolix, se contentant de compatir amicalement aux ennuis provenant de sa pauvre santé : passons.

Il en va tout autrement avec sa chère Jeanne, à propos de laquelle elle confiait à Mère Bathilde : *Sa visite m'a fait plaisir ; nonobstant la divergence des convictions, nos âmes se touchent par l'idéal auquel elles aspirent. Je voudrais tant partager avec elle le bonheur de croire à la vérité !*

Sachant par expérience que le bon exemple de la vertu en action convainc mieux que les plus éloquents discours, elle provoquait toutes les occasions de lui en faire subir l'ascendant.

Venait-elle la voir en Belgique ? Sous prétexte d'excursion, elle adressait son amie « chez nos bonnes Sœurs de Hal et d'Anvers qui y tiennent pensionnat. »

A son retour, elle l'entendait, non sans un secret plaisir, « avouer qu'elle avait été très impressionnée par leur dévouement désintéressé. » Elle continuait ses relations épistolaires « avec sa chère Jeanne » rentrée au pays, l'incitait, toujours dans la même intention, « à se rendre plus régulièrement à Santa Maria, où nos âmes se retrouvent. »

Durant deux séjours prolongés à Hougaerde, elle l'accapara. En de longues promenades sous les arbres des dièves discrètes, bien à l'écart, elle lui dépeindra l'immense bonheur ressenti dans la foi catholique.

Au reçu du faire-part de la mort du père de son amie, dans ses affectueuses condoléances, Sœur Marie-Étienne lui rappelle que la mort du sien a été le point de départ de sa conversion.

Elle lui écrivit ainsi jusqu'en fin 1938.

En son dernier mois de mai, elle la remercie d'avoir prié pour elle :

Veux-tu me retrouver plus souvent ? Elève parfois ton regard intérieur vers notre bonne Mère et dis-Lui ces deux mots si simples et si riches de sens : Ave Maria. Faisant allusion au silence éternel qui bientôt va les séparer, elle ajoute : Le silence même peut nous unir au sein de l'Immuable ; il porte plus loin que la parole ; un auteur l'a défini : parole qui meurt devant Celui qui, seul, vit ; dès lors, nos aspirations sont traduites, en un silence expressif, dans l'Être pur et nécessaire, Source première de toute vie, Centre et Principe de notre union spirituelle.

J'espère que la photo ci-jointe, bien que muette, te parlera souvent de ma religieuse amitié, achevant de te dire tout ce que je ne puis écrire.

Quel apostolat posthume : la prière, l'Ave Maria, une photo !

Dans un dernier mot, daté du 25 octobre 1938, elle lui recommande son dernier livre de lecture, intitulé : « Le Cardinal Mercier, aiguilleur d'âmes », dont elle glane à son intention cette pensée, comme une suprême invitation : *Attendre Dieu, oui, Jeanne, mais jamais le faire attendre... Je t'embrasse dans l'amour mystérieux qui t'invite et t'attend avec toute la longanimité qui caractérise l'Éternel. C'est en quelque sorte le post-scriptum de leur amitié en ce monde*

car elle ajoute : « Mon âme se libère progressivement des liens qui la retiennent dans l'exil ; aide-moi à rendre grâces. »

Quel fut le résultat de semblable apostolat où l'affection et le zèle se mêlaient ? Fut-il celui de l'épisode du jeune homme riche de l'évangile que Jésus aima, à qui Il sourit, mais qui lui tourna le dos ?

Quoi qu'il en soit, ce fait est typique de tous les autres entrepris par celle qui enseignait à ses filles : « Il ne faut pas avoir réussi pour persévérer. »

Quant à sa chère compagne d'examens, Jeanne, a elle condensé dans un rapport leurs souvenirs communs. Il vaut être publié, non pas pour autant qu'il enrichit cette biographie d'un détail neuf, ou confirme les déjà connus, mais parce qu'il laisse sentir la forte empreinte dont Lisette marquait les âmes qui contactaient la sienne. Voici ce

Rapport.

J'ai rencontré pour la première fois Lisette Persu vers l'âge de 11 ans. Nous passions toutes les deux nos examens à l'État et nous étions dans la même classe.

Elle était accompagnée par deux institutrices (vraisemblablement « Mademoiselle » et son professeur de piano.)

Plus avancée que nous toutes, elle attira vite notre attention par l'intelligence de ses réponses, par sa gentillesse et sa modestie.

Vers l'âge de 14 ans, elle vint voir ses cousines qui se trouvaient à l'Institut Sainte Marie. Lorsqu'on lui demandait si elle ne voulait pas devenir, elle aussi, pensionnaire, elle répondait avec orgueil (c'est elle qui l'a raconté) : « Moi, jamais. »

Je la revis en grand deuil, après la mort de son père.

Pensionnaire au couvent, elle venait parfois passer les dimanches chez nous. Elle me raconta alors qu'elle avait

été élevée sans religion et que les problèmes spirituels ne l'avaient jamais tourmentée.

Après la mort de son père, elle passe ses vacances à Predeos, dans les Carpathes.

Assise à sa fenêtre, par une radieuse soirée d'été, contemplant les montagnes et le ciel étoilé, le problème de l'infini, de Dieu, de notre âme, de notre rôle sur la terre, se pose à elle pour la première fois.

Elle se rendit compte ce soir là qu'elle ne pourrait désormais continuer la même vie et se décida d'entrer comme pensionnaire, surtout pour continuer ses études de piano.

Elle devait avoir alors 17 ans.

Dans ce milieu catholique et religieux, elle fut frappée par la vie de sacrifice et de dévouement que menaient les religieuses et se sentit attirée par la foi où elles puisaient leur force.

J'allais la voir au couvent pendant les vacances de Pâques. Elle me dit simplement : « Je suis en retraite. » Cette retraite décide de sa vocation catholique et religieuse.

Un soir, au dortoir, Mère Bathilde, lui trouvant sans doute une expression étrange, lui demande ce qu'elle avait. « J'étais si loin, si loin ! Si Mère Bathilde avait su où j'étais ! »

Le ton dont Sœur Marie-Étienne m'en parlait, des années après, me faisait croire que cette soirée doit avoir beaucoup compté dans sa vie spirituelle.

Puis elle partit à Hougaerde pour passer sa régence.

A vingt et un ans, elle revint à Bucarest, en pleine guerre, pour arranger ses affaires matérielles. Je la vis à cette époque. Presque décidée à devenir religieuse, elle eut cependant un moment d'hésitation ; cédant aux instances de sa famille, elle envisagea la possibilité d'un mariage ; l'hésitation ne dura pas longtemps : « C'est Jésus que j'aime ! »

Elle retrouva l'Europe en feu : « Tu ne sais pas avec quel bonheur je fis à pieds le trajet de Tirlemont à Hougaerde ! J'aurais voulu voler pour arriver plus vite, tant

j'avais la conviction que c'était là que je devais passer ma vie. »

J'ai été voir à deux reprises Sœur Marie-Étienne, religieuse à Hougaerde. J'ai retrouvé la douce, gentille et si compréhensive Lisette, avec, dans le regard, un rayonnement que je ne lui connaissais pas.

Je suis une toute petite servante de Dieu, me disait-elle...

« Aimez-vous les uns les autres »...

« Mon royaume n'est pas de ce monde »...

C'est dans ces brèves journées passées à Hougaerde que je compris la portée de ces paroles de Jésus.

Je me souviens surtout d'une causerie, un soir, dans le jardin.

Il y a dix ans que je suis religieuse ; je te le dis en toute sincérité je n'ai jamais eu une minute de regret.

Je retournai la voir, ne me doutant guère que c'était pour la dernière fois, quelques années après. Déjà très malade, elle n'était guère changée physiquement, parlant avec son habituelle simplicité des opérations qu'elle avait dû subir.

A chaque visite, elle me disait de lui parler de la Roumanie, surtout du couvent de Pilar Mos.

Restée très attachée à son pays, elle éprouvait la nostalgie de ses grandes plaines qui, sans clôture, s'étendent à perte de vue.

Depuis sa mort, je n'ai plus osé toucher les lettres qu'elle a bien voulu m'envoyer. J'ai l'impression qu'elles ont été écrites par une sainte et le signet que les Sœurs d'Hougaerde ont eu l'extrême bonté de m'offrir comme souvenir est pour moi comme une relique.

Courrier d'Afrique.

Voulant donner son impression d'ensemble sur la volumineuse correspondance de Sœur Marie-Étienne avec ses filles missionnaires, « l'Écho du Val » déclare, dans un de ses numéros : « Son esprit intuitif, son cœur maternel, surtout sa foi profonde, lui dictaient, en toutes circonstances, le conseil approprié à leur genre de vie ; il eût semblé qu'elle l'avait vécu, tant elle paraissait en parler en connaissance de cause. »

Vous avez déjà fait, écrit-elle au début, l'apprentissage des lessives, des ensevelissements, des fourmis et autres fauves : c'est la vie apostolique en brousse. On ne doit pas avoir le temps de se replier sur soi ; c'est le véritable zèle, l'amour extatique bien compris, qui porte l'âme à sortir totalement d'elle-même !

Ses directives avaient d'autant plus de poids qu'elles s'appuyaient sur sa collaboration : facere et docere.

Comme la petite Sœur épuisée de Lisieux, son admiratrice de Hougærde marchait pour les missionnaires fatiguées.

Comme le grand Moïse, elle se tenait debout, les bras en croix, sur la montagne, invoquant le secours d'en-haut pour celles qui luttaien dans la plaine et portaient le poids du jour et de la chaleur.

Elle avait compris le geste et le sens de la parole du Seigneur lorsqu'Il envoya les Douze à la conquête des nations, seuls, avec, comme unique viatique, ce legs suprême : « Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, mais pas celle que le monde peut donner. »

Aussi insistait-elle pour que les siennes la conservent, avec toutes ses heureuses conséquences.

Fréquemment, elle termine ses lettres par des formules dans le genre de celle-ci : *Demeurez dans la douce paix des*

épouses du Christ ; gardez le ciel de votre âme bien serein et bien ensoleillé. ou par cette variante : La joie apostolique est un contentement voulu, désintéressé, au service de Dieu.

Par la plume, elle s'efforce de leur faire partager sa propre confiance, son abandon, sa foi profonde, plus indispensable que les ampoules de quinine contre les fièvres débilitantes.

Son flair lui a révélé les tsé-tsé qui s'attaquent à cette paix fondamentale, à savoir : le mal du pays, le sevrage des affections familiales, les insuccès du début ruinant l'enthousiasme et la confiance en soi, le climat équatorial épuisant, aux journées brûlantes, suivies sans transition de soirées très froides : en somme, tout ce qui sabote le courage emporté au départ.

Pour combattre la nostalgie du pays natal et du Noviciat, ses lettres entretiennent le souvenir aimé de l'un et de l'autre.

Elle tient les expatriées de Kimbau et de Kingungi au courant des faits et gestes de chez nous, même des petits riens, par exemple :

des nouvelles vocations venues combler les vides laissés par les chères en allées ;

du déroulement d'une cérémonie de profession jusques et y compris le thème des sermons ;

d'une anecdote amusante par laquelle la Révérende Mère a fait rire toute la communauté, à table, et qui les fera rire à leur tour ;

d'un beau missel très complet, destiné à Sœur X, arrivé après son départ ;

d'une distribution de diplômes, à la 4^e Normale, dont le succès fut général ;

des dates déjà arrêtées pour les réunions d'anciennes et de retraitantes aux prochaines vacances.

Elle exalte le bonheur d'une probaniste qui va recevoir dans la brousse la couronne et l'anneau de perpétuelle fidélité ;

envoie un bravo plaisant à Sœur X qui a mérité une petite plume pour avoir si bien fait la femme forte lors de la visite d'un léopard, preuve de courage qui a contenté sa mère ;

félicite pour le même motif deux jeunes Sœurs d'avoir su sourire au moment de la séparation, pour adoucir la peine maternelle en dissimulant la leur ;

s'informe, en bonne marraine, de la chère petite filleule qu'on lui a donnée ;

console celles qu'un changement de résidence ou de charge a peinées, par ce mot : *Nous sommes partout dans la vigne du Seigneur...*, accompagné de cette réflexion : *Cela détache heureusement de tout le périssable.*

Voilà comment l'intelligente secrétaire établissait un pont aérien entre Belgique et Congo et réduisait la distance.

Ses lettres y apportaient quelque chose de plus que des nouvelles, à savoir : son cœur de mère, sa bonne humeur communicative, son sourire,... le meilleur d'elle-même

Le Christ avait dit à ses envoyés : « Je ne vous laisserai pas orphelins ; je viendrai à vous. » Sœur Marie-Étienne l'imitait, pour autant que l'on puisse copier le modèle divin.

Écoutons-la exprimer son attachement religieux à ses correspondantes :

Je pense à vous toujours, même la nuit, en rêve...!

Je vous retrouve toutes dans votre chère chapelle de Kimbau... chaque fois que, de cœur et d'esprit, j'assiste à l'émission de vos vœux...

Toutes vos cadettes vous embrassent, votre Mère aussi affectueusement.

Je me hâte de terminer cette lettre-ci car, après le 8 courant, je ne pourrai plus communiquer avec vous (une retraite sans doute ?) que par la T. S. F. de la Communion des Saints. Offrez ce sacrifice généreusement, avec tous les autres, pour vos noirettes...

« Encore un peu, disait Jésus à ses Apôtres, avant l'Ascension, vous ne me verrez plus ; encore un peu et vous me reverrez et votre joie alors sera parfaite et nul ne pourra vous la ravir... »

Et ainsi de suite.

N'est-il pas vrai que son cœur et son intelligence se montraient également compréhensifs à cette jeunesse féminine embauchée au dur labeur de la vigne dès les premières heures du jour ?

Fidèle à son principe que « apostolat, pour être fécond, doit être vivifié par la contemplation », la Maîtresse des Novices achève leur formation par-delà la Méditerranée.

Ses lettres de direction alimentent l'esprit et le courage, adroitement par le truchement des prédicateurs de Hougaerde : elles ne se bornent pas à faire savoir les sujets de leurs instructions ; elles les développent ou y puisent selon qu'elle le juge à propos.

C'est ainsi que, d'un sermon sur la joie spirituelle, elle extrait les trois conditions qu'elle a retenues. La première est un conseil de saint Paul : « Il faut se réjouir toujours dans le Seigneur. » La deuxième, un conseil de saint Jacques : « Quelqu'un est-il triste ? Qu'il prie. » La dernière : s'associer à la joie de Marie au ciel.

Il ne fait pas toujours gai au fond de la brousse : ces remèdes pouvaient venir à point.

Spécialement, elle se sert de tous les moyens pour reconforter les débutantes tentées de laisser tomber les bras en considérant la stérilité de leur ministère, qu'elles attribuent, soit à leur incapacité personnelle, soit à l'excès de fatigue, soit aux dérélictions de Jésus ; imputables, en réalité, au découragement, à l'impatience, à l'inexpérience, aux illusions de la jeunesse.

A l'une d'elles, elle dédie ce distique de la petite Thérèse qui, épuisée, marchait à Lisieux pour les missionnaires.

« Si, dans ma barque, Tu sommeilles,
Ne crains pas, ô Jésus, que je T'éveille. »
A d'autres, elle décoche ses slogans familiers :
« Fatiguons-nous à recommencer. »

« Recommencer, c'est faire la même chose, mais en mieux. »

ou ce mot du Maréchal Foch :

« Toutes les victoires ont toujours été remportées par des troupes fatiguées. »

Ses missives aux jeunes missionnaires sont truffées des expressions familières par lesquelles elle les stimulait jadis ; une de ses Novices en a relevé plusieurs :

son age retro : il faut réagir toujours ;

son amen : il faut accepter chaque volonté de Dieu ;

son Magnificat : remercier Dieu à la manière de la Vierge ;

son age quod agis : soigner l'action présente ;

son ama et fac quod vis : faire tout ce qu'on veut, à condition que ce soit par amour.

Ces rappels les remettaient dans l'ambiance de ferveur d'autrefois.

B. EN SOLITUDE.

Se servant d'une des formules paradoxales dont elle avait le monopole, Sœur Marie-Étienne a dit un jour « *On n'est jamais moins seul que lorsqu'on l'est* », voulant faire entendre par là que la présence de Jésus suppléait à toutes les absences.

Ce n'est pas à dire qu'elle fût indifférente à vivre « au désert » ou « en prison ».

Elle aimait, dit « L'Écho du Val », le commerce des Sœurs, avait une affection maternelle pour ses filles en Dieu, une prédilection pour celles que tout le monde appelait sans

jalousie ses chères converses, en un mot, toute la Congrégation dont elle épousait les intérêts aussi bien temporels que spirituels.

Voici deux faits qui suffiront à prouver que les renoncements au monde n'anesthésient pas le cœur humain.

Le 1^{er} janvier 1933, pour recevoir les vœux de ses Novices, elle est obligée de le faire à l'infirmerie. » *Quel contraste !* note-t-elle. *Je dois faire effort pour rayonner la joie et ne rien laisser soupçonner à cette jeunesse aimée, mais inconsciente encore.*

Le deuxième jour de Noël, *je dois faire mes adieux au Noviciat... Dernière ascension ! L'icône de la Vierge : Elle reste là, à ma place ? Qu'Elle les bénisse !*

C'est à Pâques 1932 que commença la série de ses réclusions et qu'elle fut sevrée de toute vie communautaire même de rapports réguliers avec les Novices.

Sans doute, profitant des périodes moins douloureuses, elle put en rassembler quelques-unes, quelquefois.

Hélas ! aux environs d'une autre Pâques, celle de 1937, son état de santé s'aggrava subitement : la bile restait inexorable ; ce n'était qu'au prix de cruelles souffrances, de sursauts de volonté, que la malade pouvait quitter sa couchette.

Une garde-malade s'imposait nuit et jour ; par le fait, son transfert à l'infirmerie devenait inévitable.

C'est pour toujours qu'à la Pentecôte, 16 juin 1937, elle quitta sa cellule et que, le 24 de ce même mois, toute direction du Noviciat lui fut reprise.

On espérait, contre tout espoir, la rendre un jour à celles que toutes continuaient d'appeler « Notre Mère ».

Mais des solitudes plus amères pour cette âme eucharistique l'attendaient.

Son assistance à la Sainte Messe se fera de plus en plus rare à partir de 1932, d'après la possibilité de son déplacement toujours douloureux.

Après janvier 1934, elle n'assistera plus au Saint Sacrifice que le dimanche ; après Noël 1936, plus jamais.

Elle ne pourra, désormais, que s'y associer, missel en main, guidée par les sonneries montant de notre lointaine chapelle ; elle a comparé cet ostracisme à la quarantaine du Seigneur vivant au désert, seul à seul avec les fauves, affamé (sic), tourmenté par les démons.

C'est dans une ambiance de solitude qu'elle a contresigné et daté un acte de détachement total, composé antérieurement, mais dont le titre devenait doublement significatif, en cette année 1937, l'avant-dernière de sa vie.

« DIEU SEUL ».

Mon Seigneur et mon Dieu, vous connaissez le fond de mon pauvre cœur si avide de tendresse et d'affection. Vous y avez lu depuis longtemps l'ardent désir qui le presse de se détacher de tout pour s'attacher à Vous seul. Daignez, ô Maître bien-aimé, seconder ma faiblesse ; soyez désormais le seul qui suffise à mon cœur, Vous qui Vous suffisez éternellement à Vous-même, Vous qui me suffirez un jour dans la béatitude éternelle.

Répondant, après plus d'une lutte intime, aux exigences de votre grâce toujours si prévenante, je viens briser impitoyablement les dernières idoles qui m'empêcheraient de Vous offrir le plus pur de mon encens...

Je promets donc à votre divin Cœur de ne plus chercher délibérément, pour m'y complaire, l'amour des créatures : affection et estime de mes Supérieures, — amitié de mes Consœurs ou d'anciennes compagnes, — confiance et amabilités de mes élèves.

Je Vous sacrifie toute démarche faite en vue de m'attirer quelque marque de préférence, de tendresse naturelle, quelque attention particulière ou affection sensible.

Je ne veux plus jouir de rien ni de personne pour le seul plaisir d'en jouir : entretiens, lectures, beautés naturelles ou artistiques, que tout me rapproche de plus en plus de Vous...

Je veux même réprimer en moi ces désirs parfois si impérieux de bien-être et de consolations humaines ou spirituelles, et cela, non dans le but intéressé de mieux jouir de Vous, mon unique amour, mais pour Vous plaire seulement et Vous aimer davantage...

Mon Dieu et désormais mon Tout ! je Vous offre bien humblement cet acte de détachement total, le confiant au Cœur Immaculé de Marie, la priant de changer tous mes désirs terrestres en désirs célestes, afin que je n'aspire qu'à la parfaite union à votre Sacré-Cœur. Ainsi soit-il.

(Écrit daté de 1937.)

Le Sacré-Cœur ne tardera pas à l'en remercier, et d'une manière inattendue : Il ouvrira les grilles de sa prison, il peuplera son désert.

S'il faut en croire « L'Écho du Val », la pauvre incarcérée, l'ermite, reçut d'innombrables visites, en affluence telle que les Supérieures durent faire condamner sa porte, du moins aux moments des plus grandes crises.

Qu'est-ce donc qui amenait cette procession ininterrompue de Novices, de Consœurs, voire de Supérieures au chevet d'une paralytique ?

La sainteté attire les âmes, comme l'aimant la limaille de fer, irrésistiblement.

De plus, chez notre sainte, cette force d'attraction se doublait de son accueil compréhensif et de sa longanimité inlassable à recevoir tout le monde, sans discrimination d'âge, de rang ; ses Consœurs lui appliquaient le mot qu'elle avait retenu d'une biographie du Cardinal Mercier, qui disait : « J'ai vécu chacune des visites que je recevais. »

Insistait-on pour qu'elle se ménageât, elle rétorquait

doucement : *La charité avant tout* ou bien : *Avant tout les âmes.*

Le ton qui régnait dans ce Carmel d'un nouveau genre se devine, rien qu'à cette simple réflexion échappée à une vieille converse en sortant : « Quand on va chez Sœur Marie-Étienne, c'est comme si on allait chez le bon Dieu. »

En effet, elle parlait peu ou prou d'elle-même, mais longuement de Lui et de la façon de servir les intérêts de sa gloire.

Avec les plus ferventes, elle s'entretenait des moyens de conserver, de promouvoir l'union dans la chère maison.

Aux Supérieures qui venaient, en Novices, chercher près d'elle, lumière et courage pour remplir leurs charges lourdes de responsabilités, elle hésita d'abord de donner satisfaction. Son humilité s'effaroucha et ce n'est qu'après avoir consulté son directeur et en avoir reçu conseil de se rendre utile à tout le monde indistinctement qu'elle s'y résigna.

Son adjointe venait aussi recourir à ses lumières pour coordonner leur co-gestion du Noviciat.

Voilà, pris sur le vif, comment une âme contemplative peut servir de levain à la ferveur générale d'une communauté de vie mixte.

CHAPITRE VII

L'ÂME QUI S'ENVOLE DU CORPS CONSOMÉ

A. SIGNES PRÉCURSEURS DE LA FIN.

« Notre pauvre Sœur a beaucoup souffert durant ses dernières années allant de 37 à 39. »

Ainsi débute le journal tenu par son adjointe et son infirmière ; sans lui, nous n'aurions rien su, ni de sa crucifixion, ni de sa longue agonie, ni de ses préparations à la mort, ni de la force d'âme qui a tout tenu dans le silence.

L'infirmière n'a jamais surpris de recherche chez sa malade ; manquait-elle de quelque chose ? mortifiée, elle s'en réjouissait ; recevait-elle des fruits ? elle les partageait, retenant les moins beaux pour elle.

Elle taisait ses maux aussi bien que ses grâces de choix. Venons-en aux faits.

En la fête du Sacré-Cœur (4-6-37), qui devait être son avant-dernière, on avait dressé le reposoir de la procession devant la grand-porte de Sainte-Anne faisant face à l'infirmerie, d'où Sœur Marie-Étienne, de son lit, pouvait recevoir la bénédiction du Saint-Sacrement.

Était-ce émotion religieuse, mélancolie de se sentir mise au rancart, tristesse d'avoir revu les « oiseaux blancs » défiler sous ses regards attendris ? Après la cérémonie, son cœur flancha coup sur coup : on la crut en danger.

A sa demande, Monsieur le Directeur vint, après le salut, vers les sept heures du soir, lui administrer les derniers sacrements.

Elle les reçut avec des sentiments très vifs de dévotion, au milieu de ses consœurs consternées ; le dernier rite à peine achevé, elle pria ses Novices d'entonner le Magnificat de sa reconnaissance.

Elle était rayonnante de bonheur... transfigurée ! On eut l'impression qu'une grâce extraordinaire l'avait visitée.

C'est comme si, disait-elle, j'avais reçu un nouveau baptême. Je sens si bien que tout est pardonné ; oui, nos corps sont les temples du Saint-Esprit : quel parfum que celui de l'onction sainte !

Il me semble être dans l'antichambre du Paradis !

Après cette journée, elle n'eut plus d'autre préoccupation que de se préparer à une bonne mort, en conformité avec celle de son Jésus.

Elle ne se doutait pas, la pauvre, qu'il lui restait une rude étape à fournir.

Ce premier accroc préluda au dépérissement graduel de ses forces, tout en laissant intacte son indomptable énergie.

Les déficiences du cœur s'ajoutaient pourtant aux éjections du foie et à la paralysie qui gagnait, un par un, tous ses membres.

C'est en cette fête du Sacré-Cœur qu'elle Lui offrit, par les mains de Marie, son bouquet annuel noué cette fois d'une faveur plus riche : de son attachement à Lui seul. Désormais, gestes et réflexions montreront son esprit et son cœur orientés uniquement vers la rencontre divine.

Dans les jours qui suivirent son administration, elle nous pria de remplacer, sur sa table, la statue de Notre-Dame des Sept Douleurs par une autre plus joyeuse, plus de circonstance, disait-elle ; en souriant ; en la recevant,

elle se prit à murmurer ces paroles de l'Épouse du Cantique des Cantiques :

« L'hiver est parti sans retour,
Ses averses sont finies ;
Les vignes de l'amour,
Les vignes sont fleuries. »

Juin fut réellement son mois de l'Avent ; pas une de ses journées ne passa sans soulever quelque rapprochement avec la Noël prochaine.

Vous n'envisagez pour moi, nous reprochait-elle, que l'alternative d'un miracle à la gloire de la Très Sainte Vierge ou bien le ciel... Il y a autre chose cependant : l'efficacité du sacrifice consommé. Si le grain de froment n'est inhumé, il demeure stérile ; il faut qu'il meure pour porter beaucoup de fruit. Le sacrifice n'est complet que par la mort, qui est un vrai sacrifice.

Le 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, le régime des vacances ayant retardé d'un quart d'heure sa communion matinale, elle déclara combien il lui paraissait long, ce quart d'heure là, et en prit prétexte pour évoquer l'attente qui avait précédé sa première communion.

L'actuelle, qui précède l'éternelle, se fait plus longuement attendre à mesure que j'entrevois la maison du Père, où j'espère arriver le plus directement possible... Notre-Seigneur n'a-t-Il pas dit à la femme étrangère de l'Évangile : Qu'il te soit fait selon ta foi ?

Un autre jour, à l'une d'entre nous qui manifestait son étonnement de constater son impassible sérénité à l'approche de la sinistre visiteuse, elle répondit : *Je vis dans la pensée que je serai bientôt unie à Celui que j'aime... Je crois en son amour pour moi... Je crois en sa miséricorde... Voyez ce que le bon Larron a obtenu par un acte de confiance parfaite.*

Je crois, ô Jésus, que Vous purifierez tout en moi, parce que je me livre à Vous qui êtes pur Amour... Vous effacerez toute trace de mes souillures, transplantant la petite fleur de la Passion tout droit au Paradis... Confiance folle, sans doute, mais, Vous aimer, n'est-ce pas folie d'amour ?

Esprit de foi ! Confiance folle ! ces vertus de base à l'apostolat, Notre-Seigneur, leur disait-elle, les inculquait à son troupeau pusillanime par cette charmante image : « Voyez les lis des champs : ils ne tissent pas ; ils sont vêtus cependant avec plus de magnificence que Salomon dans toute sa gloire ». Sœur Marie-Étienne était un de ces lis magnifiques.

Sur la fin de juin, une d'entre nous, ignorant combien la prolongation de l'exil lui était douloureuse, la questionna : « Le temps ne vous paraît-il pas long ? »

— « Non, pas le temps, précisa-t-elle, mais l'exil. »
Là-dessus, elle développa ce thème : *Soyons des âmes de désir ; aspirons à la communion et au ciel. Les désirs plaisent à Dieu... abrègent le temps... Voyez ceux de la Vierge : n'ont-ils pas hâté l'Incarnation ?*

Un 3 août, on trouve notée cette remarque qui lui fut suggérée par une allusion à la présence divine en nous et aux obstacles qui s'interposent comme un écran entre Dieu et nos âmes :

Plus on devient intérieur et fidèle, plus il s'amincit. Une sainte personne a dit que chez elle l'écran n'avait plus qu'une épaisseur de tulle.

— « Comme chez vous, sans doute, risqua quelqu'un. »
L'interpellée se contenta de sourire.

Pendant ces mois, — juin, juillet, août, — qui suivirent son administration, elle a semblé parfois favorisée de consolations extraordinaires.

Ses Novices ont assuré avoir eu l'impression qu'en leur adressant la parole le jour de Pâques, en 1938, par exemple, leur Mère paraissait nager en plein surnaturel et ne plus être de ce monde.

Avant de reprendre la lecture du journal, ouvrons une parenthèse ; elle est nécessaire pour rencontrer une bonne fois la critique adressée à notre sainte de s'être avancée trop loin sur le chemin de la mortification ; ce n'est pas pour convaincre... ceux qui l'ont élevée de son vivant, — tous se sont rendus devant les fruits merveilleux qui en résultèrent — mais ceux qui le maintiennent après sa mort, traitant de scandale et de folie le mystère de la croix.

Les meilleurs peuvent d'ailleurs se tromper en ce point.

Saint Alphonse de Ligori, exaltant son disciple préféré, le Vénérable Dominique Blasuci, martyr de la pénitence décédé à vingt ans, a écrit : « Je ne lui connaissais qu'une seule imperfection, celle des saints : c'est qu'il se mortifiait trop. »

Ce reproche n'aurait de pertinence que si celle que l'on blâme avait pris plaisir de malmener sa chair par bravade stoïcienne ou par emballement inconsidéré, qui sait ? par hystérie.

Ce ne fut pas le cas pour la nôtre : la maladie, hélas ! lui a fourni d'elle-même la matière de vingt ans de martyre.

La première (morsure des doigts), que la jeune Roumaine, avoue avoir sentie avec une satisfaction intime, a été causée, comme pour l'Enfantelet de Bethléem, par un hiver rigoureux de chez nous, celui de 1917.

Arrivée à la fin de sa carrière monastique, la Maîtresse des Novices, jetant un regard sur son passé, s'interroge :

Après tout, pourquoi suis-je venue ici ? Évidemment, répond-elle, pas pour y trouver mes aises.

Et elle se met à citer, l'une après l'autre, les abdications qu'elle a dû faire : « du droit de propriété, de la puissance

merveilleuse de contribuer à l'extension de la race, de la douceur d'être mère, de son jugement et de sa volonté, de ce qu'il y a de plus grand et de plus fier : son moi. »

En manière de conclusion, elle ajoute : « Pourtant, leur sensation *amère* peut aller de pair avec la joie de les avoir consenties : je dois m'en réjouir quand j'en ressens les effets pénibles. »

Enfin, sur un billet adressé à une consœur malade, vouée comme elle à la vie de victime, qui, sans doute, ne comprenait pas l'association du bien-être de l'âme et de la souffrance, on lit ces encouragements révélateurs :

Votre martyre s'accompagnera de joie à la pensée des âmes que vous sauvez... Le Christ s'est livré pour nous avec une jubilation ardente et ce, au milieu de souffrances indicibles. Mais Il ne l'a goûtée que dans la partie supérieure de son âme, ne permettant pas à la partie inférieure d'y avoir part. D'un mot, la douleur vient de la chair, la joie, de l'esprit.

Cela devait être dit avant d'achever le récit des souffrances de la fin où nous verrons notre héroïne, non seulement les accepter de gaieté de cœur, mais repousser tout ménagement, récuser toute dispense, même légitime.

B. LA DERNIÈRE ET DURE ÉTAPE.

1938 sera sa dernière année. C'est en janvier 1939, en effet, qu'elle paiera le tribut commun à la nature humaine.

Depuis le 15 septembre 1937, jour où la chère malade avait eu une violente crise bilieuse, elle parlait assez clairement de son départ prochain.

Quelle était sa philosophie de la mort ?

Deux prières écrites à cinq ans d'intervalle, (1928 et 1933), la laissent entrevoir : la mort guérit l'âme de la

nostalgie du ciel ; c'est le dernier sacrifice pour la rédemption des pécheurs.

O mon Dieu, Vous savez mon désir de pouvoir enfin Vous adorer comme les anges, délivrée de ce corps et des entraves du péché... mon désir de pouvoir enfin Vous aimer.

Il me semble qu'il me faut mourir pour qu'ils aient la vie, Eux, mes frères ; pour que ma dissolution hâte l'heure de l'union ; pour que mes filles et, par elles, ma famille religieuse, soient fortifiées d'une sève nouvelle de grâces d'amour divin, de charité mutuelle...

Pour les gens du monde, la mort est un épouvantail dressé dans le champ de leurs illusions ; pour elle, on le voit, c'est la libération de l'âme, l'inauguration de la saison des vendanges, de l'éternel automne où chacun récoltera le centuple du peu qu'il a semé ; c'est l'union avec « Celui qui m'a aimée pour moi-même d'un amour désintéressé... qui m'a choisie, non pour mes œuvres, mais uniquement pour que je lui donne mon cœur »

O mort, où donc est ta victoire, où est ton aiguillon ?

Sœur Marie-Étienne, qui allait en s'affaiblissant, fut mise dans l'impossibilité de s'alimenter ; il fallut, durant plusieurs jours, qu'on la soutînt par des remèdes, de l'eau citronnée, enfin par un peu d'eau pure.

Elle fut même obligée de s'abstenir de toute boisson, pour ne pas provoquer d'autres vomissements.

C'est alors qu'elle connut la privation cruelle entre toutes de la Sainte Communion.

Les cinq ou sept derniers jours du mois de septembre, elle dut entendre, le cœur crispé, la clochette annonçant la Sainte-Hostie qui passait à côté de sa chambre sans y entrer.

Quelle amère souffrance pour cette âme eucharistique ! qui a écrit dans un lyrisme débordant tout ce que l'Hostie représentait pour elle :

C'est Jésus... Son Corps, Son Cœur, Son Ame, avec toutes ses opérations humano-divines.

Elle en conclut : *Jésus est tout mien dans cette Hostie qui est mienne ; dès lors, sont miens aussi Son Amour pour le Père, Ses adorations, Ses louanges, Sa prière ininterrompue, suppliante et réparatrice, enfin, Son action de grâces, Sa divine et incessante Eucharistie !*

Craignons, dit l'Évangile, le Seigneur qui passe et qui ne revient plus.

Pour elle, Il reviendra. Qui plus est : Il lui enverra un héraut la prévenir que la fin de leur séparation est proche.

Dans la nuit du 23 au 24 septembre de l'année en cours, a-t-elle confié à sa discrète infirmière, *Sœur Raphaël m'est apparue debout, derrière moi, me soutenant comme un ange gardien. Elle m'a dit : Encore une année. — Quand, mais quand ?*, demandai-je avec insistance. Après un instant de silence, tout en s'esquivant vers ma droite, à reculons, elle prononça furtivement, mais clairement : *A la Noël...*

Un rêve, s'il est prophétique, expliquait Sœur Marie-Étienne renferme parfois un sens caché : *encore une année ? Sera-ce une année civile ? A la Noël ? Sera-ce au jour même de la fête ou pendant son cycle liturgique ?*

L'avenir le précisera d'une façon inattendue... et qui comblera tous les vœux de la Roumanie. Sœur Marie-Étienne était donc alertée !

Elle va prendre toutes dispositions dans l'immédiat pour bien accueillir l'Époux divin qui a daigné s'annoncer.

S'il faut l'en croire, sa préparation durait depuis toujours.

Mon grand souci doit être de me préparer au dernier jour, au jour des noces éternelles, selon le conseil de l'Apocalypse (19-7) Quand vinrent les noces de l'Agneau, son Épouse se prépara.

J'y aspirais ardemment, comme jadis au jour ineffable de ma première Communion ; comme chaque nuit je soupire après celle du matin ; ainsi, je désire cette heure bénie entre toutes, qui me livrera à Dieu dans la suprême étreinte de la mort... plutôt, de l'amour.

C'est cette nostalgie du ciel, qualifiée par Sœur Marie-Étienne de « désir immense, intense, parfois irrésistible de l'éternelle union, » qui a fait croire erronément qu'elle avait subi la peine du dam ; sans doute, elle fut plus lancinante que celle du pays natal ; et commencée très tôt, elle grandit avec les années et ses souffrances au point de lui faire dire : *Je me crois arrivée à la dernière période des âmes du Purgatoire lorsque la proximité de la délivrance intensifie leurs désirs.*

Est-ce un nouveau rêve, annonçant l'approche de la sienne, qui a provoqué ce rapprochement ?

Elle l'a raconté, comme le premier, à sa confidente ordinaire. C'était en novembre 1938.

J'étais avec Sœur Raphaël sur une grande chaussée ; tout en haut, un panorama magnifique s'offrit à mes yeux ; si fort était le soleil, si brillant, que j'avais peine à le fixer. Après un moment d'admiration, Sœur Raphaël me prit dans ses bras comme une enfant et redescendit la route en courant, tant la pente était raide.

Elle en déduisit que sa fin allait se précipiter, qu'elle était proche.

PRÉPARATION À LA MORT

Ayant toujours souhaité que sa mort comme sa vie fût modelée sur celle du Christ, elle avait demandé instamment au Père du ciel cette conformité totale.

O mon Dieu, accordez-moi la grâce de la conformité à la mort de votre Fils bien-aimé, le Fils de vos complaisances. Puissé-je reproduire en moi le mystère d'amour du Calvaire !

Pour elle, la mort étant aussi un sacrifice, le dernier ; l'offrir à Dieu s'imposait en manière de conclusion à son existence : et en témoignage d'amour le plus grand qu'elle pouvait lui donner.

« *Qualis vita, finis ita.* »

Pour imiter un modèle, il faut l'étudier dans des séances de pose répétées, comme font les peintres.

Déjà, avant ma première profession, je me suis placée là, devant la sainte Face ensanglantée et tuméfiée, toile tendue, voile de Véronique, suppliant le divin Crucifié de reproduire en moi quelques traits de sa Passion et, pour être sûre d'obtenir cette faveur, déjà en 33, je la demandai à Notre-Dame des Sept Douleurs.

A l'approche de Noël, comme elle pensait que le second rêve pourrait se réaliser dans l'immédiat, en ce jour où elle célébrait le 25^e anniversaire de son admission dans l'Église catholique, elle proposa à sa bonne infirmière, de faire ensemble une neuvaine préparatoire. Elle accepta volontiers et m'enquit du programme.

— *Vous le trouverez indiqué sur un bout de papier que je vous ai confié l'an passé ; maintenant que je vais plus mal, vous pouvez en prendre connaissance.*

Il portait : « Outre les prières des agonisants, répéter jusqu'au bout mes invocations favorites, telles que :

« *Je suis tout à Vous, ô mon aimable Jésus. Tout ce que j'ai, je Vous l'offre par Marie, votre Très Sainte Mère. — Cœur douloureux et immaculé de Marie, je veux vivre et mourir dans votre saint esclavage. — Que ma vie entière et mon dernier souffle soient à Vous ô Jésus crucifié.* »

Suivaient les dernières paroles de Jésus en croix à relire et à méditer.

Les sept dernières paroles méditées.

La première a été proférée sur la fin de la matinée du vendredi saint. La Passion, qui avait débuté, de nuit, à Gethsémani, s'achève au Golgotha.

Exsangue, tête ballante sur la poitrine, le Christ regarde ses tortionnaires assis à ses pieds, lassés de leur ignoble besogne, en train de rompre le pain, de se partager ses vêtements, de jeter le dé en l'air, pour tirer au sort sa tunique ; après un moment, Il relève le front pour proférer cette prière :

« Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

La toute première parole du Médiateur nouveau et éternel est une prière sublime de pardon et d'excuse pour ceux qui viennent de le faire souffrir et ceux qui le feront à l'avenir.

Sœur Marie-Étienne a pu se remémorer une demande semblable qu'elle adressait au Père céleste :

O Dieu qui avez condamné le Juste à la mort pour me rendre à la vie, préférez mes frères coupables, les pécheurs, tous les autres Barrabas, à moi ; condamnez-moi pour qu'ils aient la vie, eux.

Deuxième parole.

Jésus reconnu Innocent par Pilate, substitué à un bandit fameux, a été mis sur la croix réservée aux esclaves, entre deux larrons. Celui de droite lui parle avec respect ; celui de gauche mêle ses sarcasmes aux cris de haine montant d'en-bas. Le front de Jésus s'est infléchi vers la droite. Son regard, tel un rayon de soleil qui féconde tout ce qu'il pénètre, traverse l'âme de son compagnon d'agonie entre eux s'engage un colloque que les générations de

pécheurs n'oublieront jamais ; sous l'irradiation du foyer divin tout proche, naissent subitement en Dismas la foi, l'espérance, l'amour, les trois vertus théologales qui informent tout nouveau disciple du Christ ; elles provoquent son repentir, la confession publique de ses crimes, changent son supplice en martyre accepté, dont la récompense demandée se trouve incluse dans ces mots : « Souvenez-vous de moi quand Vous serez dans votre Royaume. »

Elle va être prononcée par Celui qui avait prédit : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à Moi. » : « Aujourd'hui même, vous serez avec Moi en paradis. »

Se rappelant qu'elle a senti mûrir en elle, après des années de fidélité et d'efforts, les vertus théologales infusées en son âme lors de sa conversion, elle étaya sur cette parole d'infinie miséricorde l'espérance qu'elle lui sera redite à son heure dernière et qu'elle ne s'attarderait pas en purgatoire.

Troisième parole.

La matinée avance, le ciel devient menaçant, il se couvre de façon tragique. La foule qui hurlait, prise de peur, s'égaille, un groupe, qui regardait de loin, s'est ébranlé et se risque à se rapprocher de la croix.

L'œil presque éteint de Jésus y repère sa Mère douloureuse, avec Marie-Madeleine, une tante, la mère de ceux qu'on nommait ses frères, celle des fils de Zébédée et Jean, le disciple qu'Il aimait.

Depuis son départ de Nazareth, Il a paru négliger les siens. Il les avait prévenus dès ses 12 ans, lors de son éclipse de trois jours, à Jérusalem, qu'Il devait s'occuper des affaires de son Père.

Plus tard, quand ses parents cherchaient en vain à l'atteindre au-travers de la foule, Il exaltait la parenté spirituelle par-dessus celle du sang. Mais le message dont Il a été chargé a été transmis. Avant de regagner la maison

paternelle, Il pense à régler, dans l'ultime instant de sa vie, le sort de sa Mère ici bas, sachant que là haut, elle viendra en corps et en âme, régner à ses côtés.

Lui désignant du regard son ami resté debout, Il dit à Marie : « Femme, voilà votre Fils » ; à Jean : « Voilà votre Mère. »

Sœur Marie-Étienne a compris toute la portée de cette filiation, laquelle ne s'arrêtera pas au fils de Zébédée, mais se prolongera en tous ceux d'Adam. En réfléchissant que, par cette parole, Jésus lègue à Marie ce qu'Il laissait de plus cher, elle fait un legs semblable institué quand elle nomme la Vierge : « Mère de mes enfants, de mes filles et de mes frères. »

Quatrième parole.

Mais voici la sixième heure, dont le prophète Amos avait prédit que « en ce jour là le soleil se coucherait en plein midi et qu'au zénith de la pleine lumière, la terre se couvrirait de ténèbres. »

De fait, ils se firent sur toute la terre jusqu'à la neuvième ; à Athènes, Denis l'Aéropagite, remarquant le phénomène, s'écria : « Ou bien la nature est bouleversée, ou bien un Dieu est sur le point de mourir. »

Ses suppositions étaient justes toutes les deux : le ciel se voile la face au spectacle du déicide perpétré par le peuple que le Fils de Dieu avait comblé de bienfaits.

C'est dans l'ambiance d'épouvante, d'angoisse qu'on constate dans toutes les éclipses, que l'Agonisant divin pousse, d'une voix forte, dans son dialecte natal, la clameur que doivent hurler les damnés dans les ténèbres extérieures : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'était la peine du dam, que l'Homme-Dieu trahissait et qu'Il devait subir après celle des sens, ayant pris sur Lui de payer dans son entièreté la rançon des pécheurs.

Sœur Marie-Étienne avait réfléchi plus d'une fois à cette damnation imposée au Rédempteur ; elle avait écrit qu'Il ne pouvait l'endurer que dans sa nature humaine, les trois Personnes de la Sainte Trinité formant entre elles une unité indissoluble.

En répétant ces invocations : *O Jésus, je me livre à vos saints anéantissements ; saints anéantissements de Jésus, absorbez-moi*, elle s'y associait, mais dans quelle mesure ?

Elle avait reçu déjà en 1931, « *une impression rapide, nette, profonde, l'invitant à s'abandonner à Dieu jusqu'à être abandonnée comme Jésus en croix.* »

Mais cet abandon — elle-même, reprenant ce mot après coup —, elle le limite en le définissant : *C'est mon abandon dans les angoisses supposées de la mort, tout en restant confiante dans la Vierge Marie et en l'Amour miséricordieux ; en vivant sans consolation aucune, même dans la communion, unie à Jésus en croix, dans ses sept paroles, sans cesse préparée à mourir.*

Bref, elle s'imposait à elle-même une damnation limitée au renoncement à toute consolation, et aux grâces de choix, pour les jours terribles, de son agonie ; mais elle ne renonce pas au secours de Jésus et de sa Mère.

Cinquième parole.

« J'ai soif. »

Sentant ses forces humaines défaillir, l'Agneau de Dieu semble vérifier s'Il a subi jusqu'à la dernière les peines des sens.

Il constate qu'il en reste une, moins accablante peut-être, plus menue, mais Il veut pouvoir dire que tout est consommé. Il l'accuse, en laissant tomber ces mots : « J'ai soif ».

Ce supplice, commun à tous les crucifiés, avait laissé un reste de pitié au cœur des bourreaux : pitié ou ironie, ils tenaient en réserve, pour leur Victime que la fièvre

ardente finissait par dévorer, du vin ou du vinaigre ; le vin, Jésus l'avait refusé : bien que coupé de myrrhe, c'eût été pour Lui un rafraîchissement.

Par contre, Il avait humecté ses lèvres de fiel et de vinaigre : ceux-là ne pouvant qu'ajouter leur amertume à Son tourment.

Sœur Marie-Étienne avait compris la leçon. Elle l'imitera dans son agonie et dans l'abandon accepté sans aucune consolation.

Elle avait compris aussi le sens mystique de cette altération divine, comme le prouve sa prière à Dieu le Père : *O mon Dieu, j'ai soif, moi, d'unir la mienne à celle de votre Fils crucifié ; je Vous offre la sienne de posséder les âmes, la mienne y comprise.*

Sixième parole.

« Tout est consommé. »

Il est la neuvième heure. Jésus se rend le témoignage qu'Il a achevé son œuvre de Rédemption, qu'Il a obéi à son Père jusqu'au moindre détail annoncé par les prophètes.

Quant à Sœur Marie-Étienne, faisant allusion à cette parole, elle avait dit un jour : *Je ne pourrai exprimer mon « Consummatum est » tant que Jésus n'aura pas tout consommé en moi, tout le naturel, tout le moi.*

Nous ne pouvons douter qu'elle aura renouvelé sa résolution, dans cette neuvaine.

Septième parole.

Il est environ trois heures. Après avoir bu un peu d'eau acidulée, le Christ, dont la voix redevient puissante, lance son dernier mot :

« Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Lui mort, les éléments demeurés jusqu'alors menaçants, éclatent subitement avec une violence inouïe : la terre

tremble, les rochers se fendent de haut en bas, leurs sépulcres restent béants.

Ce qui se passe au temple est encore plus foudroyant ; la tenture de pourpre et d'or que tous les pèlerins venaient admirer, prise dans une tornade, se déchire en lambeaux qui pendent.

Sur le Golgotha, les soldats de garde restent sidérés ; le centurion romain qui les commande ne peut s'empêcher de s'écrier : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. »

Devant la coïncidence entre ces phénomènes redoutés et le dernier soupir du Prophète, les spectateurs restés se hâtent de regagner Jérusalem en se frappant la poitrine : la Passion était finie, la conversion du monde commençait.

C'est pour lui, pour les bourreaux, tous les pécheurs, que Sœur Marie-Étienne a lancé jadis et qu'elle aura répété cette imprecation contre elle-même.

Venez à moi, délaissements... agonie de mon Jésus... humiliations... blessures... dépouillements... croix... soit ardente... abandon... afin que je puisse dire : ô mon Jésus crucifié, mon unique bien, que je sois toute à Vous, crucifiée pour Vous.

Imprecation héroïque, violente comme le cataclysme, elle résume tous les sentiments ressentis dans cette méditation des sept paroles.

Commencée le 17 décembre, la neuvaine devait finir à la Noël.

Hélas ! l'Époux divin annoncé n'était pas venu ; remarquant le désappointement de ma chère malade, dit l'infirmière, je lui offris de la prolonger jusqu'à l'arrivée de l'Attendu.

En l'attendant, chaque fois que la clochette annonçait la Visite aux malades voisines, je devais lui dire à haute voix une de ses formules préférées de communion spirituelle, celle-ci entre autres :

« Mon bon Ange gardien, allez dans tous les lieux où Jésus repose ; dites-lui que je L'adore, que je L'aime, que je désire ardemment Le recevoir dans mon cœur. »

Puis, elle demeurait recueillie et silencieuse ; je ne pouvais la quitter du regard, convaincue que j'avais devant moi une sainte.

Le lendemain de Noël, bien que surprise de se trouver encore sur terre, elle me dit d'un air souriant : *Aujourd'hui, c'est saint Étienne, un beau jour ; demain aussi, c'est saint Jean ; tous les jours sont beaux ; c'est égal quand je partirai : c'est tout de même la Sainte Vierge qui viendra me prendre.*

Au sujet de sa maladie, elle m'avait fait promettre de ne rien lui celer ; si les nouvelles du docteur étaient bonnes, elle les trouvait mauvaises, et vice versa.

Depuis longtemps, confesseurs, médecins, confidentes savaient qu'elle refuserait piqûres, stupéfiants, tout ce qui, en lui ôtant sa responsabilité, limiterait sa puissance de mérite : elle avait pris ses précautions contre toutes les tentatives contraires en déclarant sa volonté.

En attendant, l'auteur des annales note ses souffrances physiques accompagnées de souffrances morales plus grandes encore, dont la violence l'amène à cette comparaison qu'elle était l'image vivante du Christ à l'agonie.

Aux prostrations, au tourment de la soif, au goût du fiel, il oppose les attentions que Sœur Marie-Étienne avait pour son entourage : elle faisait asseoir ses visiteuses, insistait pour que les Sœurs qui la veillaient en ces nuits d'hiver eussent un châle sur les épaules, pour que son frère eût un poêle bien réglé ; elle remerciait aimablement pour le moindre service.

Quant à elle-même, elle ne s'inquiétait de rien, ni de sa figure qu'il fallait souvent éponger, ni de ses lèvres à

humecter, ni de son front brûlant, ni de ses membres glacés.

Elle montrait la même répugnance pour une exception légitime aux Saintes Règles que pour les adoucissements médicaux.

On avait parlé dans les précédentes semaines de renouveler la housse usagée de son fauteuil d'infirme : elle objecta le veto de son vœu de pauvreté.

Il était de règle de se lever à l'entrée de la Révérende Mère ; une consœur l'avait omis pour ne pas réveiller la chère malade qu'elle croyait endormie ; celle-ci lui fit signe fraternellement de la saluer.

La veille de sa mort, quand la cloche appela la maison au grand silence, elle pria son frère de se retirer : *c'était la Règle.*

C. LE DÉPART POUR LE CIEL.

Nous voici arrivés à la fin de l'histoire d'une âme qui bat déjà de l'aile, comme un oiseau, avant de s'envoler du corps qui achève de se vider de sa substance.

Le 2 janvier 1939, la Révérende Mère, avertie par le docteur traitant que sa chère fille n'avait plus que quelques heures à vivre, convoqua la communauté vers le soir, pour la récitation des prières des agonisants, le renouvellement des vœux et des actes.

Après avoir suivi le tout avec une piété minutieuse, dont il est inutile de souligner la ferveur, Sœur Marie-Étienne, à voix basse, pria la Révérende Mère de nous remercier et de nous demander pardon en son nom.

Un incident émouvant marqua la fin des actes ; elle répéta celui de charité.

Ayant demandé à Notre-Dame du Bel Amour de mourir dans un acte d'amour parfait ; elle en avait trouvé le moyen en chargeant Jésus de l'exprimer à son Père à sa place. Nous l'entendîmes dire en appuyant sur les mots :

Mon Dieu, je Vous aime — de tout Son Cœur —, de toute Son Ame —, de toutes Ses forces, ajoutant dans un sourire adressé à la Révérende Mère :

Tout ce qui est à Lui n'est-il pas à moi, son épouse ?

Pour exprimer sa reconnaissance, elle pria une consœur douée d'une belle voix d'entonner l'hymne des Vierges : « Ego dilecto meo » : « Mon bien-Aimé est à moi », et toutes les autres Sœurs, le Magnificat.

Le silence rétabli, se passa une autre scène touchante d'adieu fraternel.

Celle qui avait émis le vœu de charité nous dévisagea chacune en particulier, nous signifiant par un sourire qu'elle nous reconnaissait. Quant aux postulantes, elle les bénit.

Entr'autres promesses faites à la communauté le journal a retenu celle-ci : *Je me souviendrai de vous toutes là-haut et je demanderai pour vous un accroissement d'union fraternelle qui vous conduira à une plus grande union au Sacré-Cœur et, par l'intermédiaire de la Révérende Mère elle a exprimé sa joie de mourir enfant de l'Église catholique et Sœur de l'Union.*

Le pronostic médical se trouva quelque peu en défaut : la nuit fut calme ; le lendemain chacune de nous revendiqua l'honneur de la veiller.

Le mercredi matin la trouva exténuée, déçue un peu d'habiter encore ce quelle appelait nos sombres tunnels. Cherchait-on à l'en consoler ? Elle soupirait : « Il y a si longtemps que j'attends ! Comme c'est difficile de mourir ! Mais c'est quand le bon Dieu en décidera. »

Elle avait fait le vœu d'abandon, elle le tenait jusqu'au bout.

Lui disait-on : « Vous souffrez beaucoup, n'est-ce pas ? » elle répondait : *Pas trop. Ce sont des roses de sang que les*

souffrances, des roses du divin amour, et ajoutait : Ce n'est pas étonnant que je souffre tant.

Non répondit quelqu'un, saisissant son allusion à sa vie de victime, *il y a les âmes*. Elle se contenta de sourire.

Sur la fin de la semaine, elle fut contrainte d'avouer qu'elle se trouvait à bout de forces, elle fit demander à ses Novices d'appeler à son secours la Reine des Martyrs.

Le jeudi ou le vendredi matin, l'une d'entre nous, la trouvant de plus en plus exténuée, lui dit, employant la parabole du grain de froment qu'elle employait volontiers : « Le petit grain est encore là ? » ; elle murmura dans un souffle saccadé pour se faire comprendre : *Oui, a-né-an-ti... brisé... broyé... a-né-an-ti...*

A maintes reprises, elle avait sollicité d'en-haut la faveur de mourir comme son Modèle ; toute la communauté peut affirmer qu'elle l'avait obtenue, et surabondamment.

Ses consœurs ont décrit sa *crucifixion* : son corps tout ramassé sur lui-même, qu'il fallait changer sans cesse de position pour en trouver une qui fût supportable, ce qui lui faisait dire : « Je remue toujours ; Jésus, Lui, était immobile en croix... » ; ses prostrations ; sa tête ballottante qu'elle laissait retomber ; ses bras étendus en croix ; ses doigts ankylosés devenus impotents ; enfin, l'état squelettique dans lequel l'ont trouvée celles qui l'ont ensevelie.

Le journal juge qu'elle était l'image vivante du Christ à l'agonie, ne laissant échapper comme Lui, ni plainte, ni gémissement, sinon des appels à la prière quand sa résistance humaine était débordée.

On y trouve minutieusement notées ses peines des sens, de toute sorte : soif ardente, goût du fiel sur la langue, violents maux de tête des derniers jours, rappelant ceux causés par la couronne d'épines ; le tout accompagné de souffrances intimes plus grandes encore : participation à l'abandon du Christ par Dieu son Père ; assimilation à l'impatience des âmes du Purgatoire et d'autres et d'autres.

Cependant, ses regards suppliants et angoissés, allant de la statue du Sacré-Cœur à celle de la Sainte Vierge, ses baisers répétés à son crucifix, qu'elle se faisait présenter quand sa main ne pouvait plus le saisir, ont été la dernière manifestation du supplice du dam limité qu'elle avait accepté de subir sans consolation, ni grâces extraordinaires.

Mais ses regards douloureux ont fini par se fixer, paisibles, vers le ciel. La peine morale de déréliction avait cessé et c'est avec une confiance rétablie qu'elle va remettre son âme entre les mains paternelles de Dieu.

Le vendredi dans la nuit, une première alerte, attire les supérieures et quelques consœurs ; toujours fidèle à son habitude de prévenance, elle fit signe à la Révérende Mère de se retirer, lui disant dans un souffle : *Trop fatigant pour vous.*

La voyant plus calme, tout le monde se retire, la Supérieure locale exceptée.

Plusieurs fois, elle s'enquit auprès d'elle de l'heure ;

— « Laquelle attendez-vous, chère fille ? »

Réponse : « *Quatre heures...* »

On pense que cette heure marquée dans son livre de prières, désignait le temps réservé à la Russie schismatique et sa part dans ses prières et sacrifices.

Voilà comment la mourante observait fidèlement, jusqu'aux petites heures de son dernier matin, ses trois vœux d'abandon, de charité et de victime.

Le samedi, les Consœurs la quittèrent pour la messe conventuelle.

Cinq minutes plus tard, nouvelle alerte : une syncope. On la ranima ; elle se reposa un peu. Revenue à elle, elle dit à la gardienne, restée seule avec elle entretemps : *Je suis toute perdue... Sont-elles toutes parties ?*

La Sœur expliqua qu'à son intention elles entendaient la messe, qu'elle même avait communie à 6 heures, que

Monsieur le Directeur allait offrir la petite hostie en union avec la Grande à son Père céleste. Elle comprit et murmura : « Ah !... c'est bien. » Ce furent, pense-t-on, ses dernières paroles intelligibles.

En revoyant la Révérende Mère, elle lui avait dit aussi : *Je suis toute étourdie, je ne suis pas bien éveillée.*

Était-ce le coma qui commençait ?

Vers 8 h 25, troisième alerte, cette fois définitive. Les Sœurs, désireuses d'assister à ses derniers moments, s'empressent d'accourir.

C'est alors qu'elle a fait effort pour reconnaître, dans une suprême attention, celles qui l'entouraient, voulant les quitter comme elle avait vécu : fidèles jusqu'au bout à sa devise : *Toujours sourire.*

Tandis qu'on invoquait pour elle la Très Sainte Vierge, tout doucement, à 8 h. 35, sa belle âme partait pour le ciel.

Un jour d'adoration, Notre-Seigneur avait dit à sa chère Impatiente : « Tout instant qui passe te rapproche de Moi » ; le dernier qui les séparait est passé, toute attente est finie, c'est le face-à-face éternel.

C'était le 7 janvier 1939, un samedi, jour que la liturgie réserve au culte de Celle qu'elle nomme : « Porta coeli ».

Les infirmières ensevelirent avec un pieux respect son corps réduit, comme celui de Job, « à des os décharnés collés à la peau ».

Un incident fera comprendre à quel point il l'était : ses doigts amaigris, avaient laissé glisser par deux fois l'anneau qu'elle appelait « symbole de fidélité », le sien d'abord, puis celui que la Révérende Mère lui avait substitué en témoignage d'affection, pour la consoler.

Selon son désir, on place sur sa poitrine la formule de ses vœux de religion, celle de son abjuration, son crucifix de profession et, à côté de son lit, l'Icône familiale.

S'il était nécessaire de faire son éloge funèbre, on pourrait

emprunter, pour le lui appliquer, celui que Pie XII a radio-diffusé à Lisieux, exaltant la petite Thérèse : « C'était une enfant prédestinée, qui avait reçu le don éblouissant de l'amour divin ».

Son départ eut donc lieu un samedi, comme elle l'avait pronostiqué maintes fois... Mais, pensera le lecteur surpris, pas le jour de Noël, comme Sœur Raphaël le lui avait appris, ni même endéans l'octave !

Cauchemars ? Hallucinations ?

Homme de peu de foi ! Le tout s'est accompli, comme pour le samedi, d'une façon magnifique à laquelle personne n'aurait pu songer.

Le calendrier roumain est en retard sur le nôtre de 13 jours ; « je suis née, écrivait Élisabeth Persu, le 12/25 juin 1894 ; j'ai été baptisée le 8/21 novembre. »

Or, son décès est arrivé 13 jours exactement après notre Noël et coïncide avec celui de Roumanie.

Les cloches de la cathédrale catholique de Bucarest sonnaient donc, à toute volée, la naissance du Christ sur terre, et celle de la sainte Roumaine au Paradis.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION LIMINAIRE	7
L'héroïne	7
Bucarest, sa ville natale	7
Hougaerde, son pays d'élection	7
Sa congrégation, son histoire	8
Instances pressantes de publier sa vie	10
 <i>Chapitre I. — UNE ÂME DANS LES BROUILLARDS DU SCHISME</i>	13
Milieu social de la famille Persu	13
Instruction très poussée de la cadette Élisabeth	15
Son éducation areligieuse	16
Deuils et dislocation du foyer	16
Crise d'existentialisme	16
Premiers recours à l' Icône familiale	17
 <i>Chapitre II. — L'ÂME QUI TROUVE LA LUMIÈRE ET SA VOIE</i>	19
Pensionnaire à l'Institut Santa Maria	20
Conversion rapide	21
Infusion sentie des trois vertus théologales	24
Coup de grâce l'appelant à la vie religieuse	25
Voyage Bucarest-Hougaerde pour réaliser conversion et vocation	25
Arrivée à Hougaerde le 8-9-1912	26
Visite des locaux en voie de rajeunissement	25
Réussite des examens de la normalienne, malgré les difficul- tés du moment	33
Interruption forcée des études pendant deux ans	33
Développement de sa vocation	38
La préparation à son abjuration	40
Abjuration — Première communion : Noël 1913	43

Rappelée par sa famille en mai 1915 : occasion providentielle de lever ses hésitations quant à sa vocation et de mettre ordre à ses affaires	42
Retour après trois mois de conflits	00
Épisode de son arrestation à Berlin, intervention de N.-D. du Rosaire	47
Retour au pensionnat de Hougaerde ; décidée de se donner à Dieu, malgré la souffrance des séparation sconsenties ..	44
 <i>Chapitre III. — Labor et Amor. L'ÂME QUI SE DONNE TOUT ENTIÈRE</i>	49
De 1915 à 1921 : étapes successives des vœux	49
Apostolat de l'enseignement	50
Direction de la section « Sainte Anne »	52
Succès complet confirmé par les Anciennes	54
Direction du Noviciat	55
Directives laissées pour les Maîtresses des Novices	56
Résultats merveilleux et durables de sa direction	57
Sa méthode ascétique dans cette fonction	59
 <i>Chapitre IV. — L'ÂME QUI ASCENSIONNE</i>	63
Aspiration vers le plus parfait en tout	63
Conseils de s'abandonner à l'œuvre divine	64
Sa vie intérieure : « admirable commercium »	65
Grâce de choix : illumination de l'intelligence au cours des retraites ; union sensible avec Jésus-Hostie ; sentiment habituel de la présence de Dieu à ses côtés	65
Correspondance à la grâce	66
Rapprochement entre une guérison miraculeuse et le miracle de sa conversion	67
Son vœu de charité : motifs qui l'ont inspiré et ses applications	71
Vœu d'abandon total à la volonté de Dieu, qui trouve son application lors d'une sérieuse intervention chirurgicale	75
Appels à la vie de victime	79
Visite providentielle d'un homme de Dieu	80
Vœu de victime, signé en 1931	83
Oppositions pénibles à l'exécution de ce vœu	88

<i>Chapitre V. — Dolor et Amor. L'ÂME QUI SURMONTE SOUFFRANCES, PEINES DE L'ESPRIT ET TROUBLES DE CONSCIENCE</i>	89
Assurance reçue, en la fête de Saint Barthélemy, de souffrir toute sa vie	89
Nouvelle intervention chirurgicale	90
Peines morales ; épreuves de l'esprit	94
Fin des oppositions, permises par Dieu, à la pratique de son vœu de victime	96
Avantages, pour une congrégation mixte, de posséder des âmes contemplatives	97
Tourment mystérieux : sentiment de son indignité	97
Intervention de la Reine des Martyrs : vision	100
Vue d'ensemble de la protection maternelle de Marie manifestée dans la vie de cette âme privilégiée	102
Acte de consécration d'esclave de Marie, en 1933	103
Témoignages d'affection filiale donnés à la Vierge en retour	105
 <i>Chapitre VI. — L'ÂME TOUJOURS DYNAMIQUE MÊME EN QUARANTAINE</i>	106
Causes de sa réclusion	106
Un exemple d'impuissance et d'extrême humilité	107
Apostolat épistolaire. — Souvenirs rapportés par une amie roumaine	108
Rayonnement de sa sainteté dans sa cellule	121
Acte sublime d'abandon total, intitulé : « Dieu seul ! »	123
 <i>Chapitre VII. — L'ÂME QUI S'ENVOLE DU CORPS CONSUMÉ</i> ..	126
A) Signes précurseurs de la fin	126
Crise cardiaque, réception des derniers sacrements	127
Désir obsédant d'être réunie à son Bien-Aimé	128
Allusions quotidiennes à son attente	128
Justification de son attitude en face de la souffrance ..	129
B) Dernière et dure étape	131
Sa conception de la mort	133
Privations, ressenties dans son désir d'union à Jésus-Hostie	134
Deux rêves, lui annonçant sa fin, pour la Noël prochaine	135
Neuvaine entreprise avec son infirmière, pour s'y préparer	135
Méditation des sept paroles du Christ en croix	136

C) Départ pour le ciel	143
Le soir du 2-1-39 : prière des agonisants — acte d'amour au Père céleste — scène touchante d'adieux fraternels répétés	144
Ses souffrances, véritables crucifixion	145
Conformité de sa mort avec celle du Christ	146
Sa sainte mort, le samedi 7-1-39	147
Détails de l'ensevelissement	147
Coïncidence du jour de sa mort avec celui de la Noël en Roumanie	148